

THÈSE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE
DE BRETAGNE OCCIDENTALE
COMUE UNIVERSITÉ BRETAGNE LOIRE

ÉCOLE DOCTORALE N° 604
Sociétés, Temps, Territoires
Spécialité : Aménagement de l'espace et urbanisme

Par

Nicolas TOCQUER

La nature urbaine selon Ildefonso Cerdá

De « l'idée urbanisatrice » à « l'urbanisation ruralisée »

Tome 2 : ANNEXES

Thèse présentée et soutenue à Brest, le 11 décembre 2018

Unité de recherche : Géoarchitecture - Territoires, urbanisation, biodiversité, environnement

Rapporteurs avant soutenance :

Jean-Pierre FREY
Professeur émérite des universités
Ecole d'urbanisme de Paris

Lucie MORISSET
Professeure titulaire de la chaire de recherche du Canada
en patrimoine urbain
Université du Québec à Montréal

Composition du Jury :

Jean-Lucien BONILLO
Professeur
École nationale supérieure d'architecture de Marseille

Jean-Pierre FREY
Professeur émérite des universités
École d'urbanisme de Paris

Daniel LE COUÉDIC
Professeur émérite des universités
Université de Bretagne Occidentale
Directeur de thèse

Lucie MORISSET
Professeure
Université du Québec à Montréal

Danièle VOLDMAN
Directrice de recherche émérite
CNRS
Présidente du jury

La nature urbaine selon Ildefonso Cerdá
De « l'idée urbanisatrice » à « l'urbanisation ruralisée »

ANNEXES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	2
ANNEXE 1 - ILDEFONSO CERDÁ, <i>THÉORIE GÉNÉRALE DE L'URBANISATION</i>	3
NOTE DU TRADUCTEUR.....	3
AU LECTEUR.....	6
AVANT-PROPOS.....	11
AVERTISSEMENT.....	21
INTRODUCTION.....	24
LIVRE I. ORIGINES DE L'URBANISATION	31
Préambule	31
CHAPITRE I. LA NÉCESSITÉ D'UN REFUGE CONSTITUE L'ORIGINE DE L'URBANISATION .	33
CHAPITRE II. LA SOCIABILITE DE L'HOMME EST LA CAUSE DU DEVELOPPEMENT DE L'URBANISATION.....	38
LIVRE II. DEVELOPPEMENT DE L'URBANISATION	43
Préambule	43
CHAPITRE I. URBANISATION ELEMENTAIRE ET PRIMITIVE.....	46
CHAPITRE II. URBANISATION COMBINEE SIMPLE.....	86
CHAPITRE III. DES DIVERSES COMBINAISONS URBAINES MISES EN PRATIQUE SELON LE GENIE, LES COUTUMES ET LES BESOINS DE QUELQUES PEUPLES.....	130
ANNEXE 2 -<i>LETTRE D'ILDEFONSO CERDÁ AU MARQUIS DE CORVERA</i>	201
ANNEXE 3 - <i>DES AVANTAGES DE LA RURALISATION</i>	207
INDEX NOMINUM	208
NOTES RELATIVES À LA TRADUCTION.....	210

ANNEXE 1 - ILDEFONSO CERDÁ, *THÉORIE GÉNÉRALE DE L'URBANISATION*

NOTE DU TRADUCTEUR

La présente traduction se base sur l'édition originale de la *Teoría general de la urbanización y aplicación de sus principios y doctrinas a la reforma y ensanche de Barcelona*, publiée à Madrid par l'Imprenta española en 1867 aux frais de Cerdá lui-même.

La structure formelle du texte a été scrupuleusement respectée : les titres et sous-titres, paragraphes, retours à la ligne, caractéristiques typographiques, mots ou expressions en italiques ont été reproduits tels quels dans le texte en langue française. De même, la pagination de l'édition originale a été introduite entre crochets dans le corps de la traduction. Toutefois, des adaptations syntaxiques ont parfois été nécessaires lorsque les tournures de Cerdá s'avéraient intraduisibles en l'état : ainsi en est-il de phrases démesurément longues, dont l'équilibre, y compris en castillan, apparaissait problématique. Afin de ne pas contrarier la langue française, nous avons alors scindé la phrase d'origine en deux, voire trois propositions indépendantes.

Les néologismes créés par Cerdá, qui aujourd'hui n'en sont plus vraiment, ont généralement été traduits par leur équivalent actuel, à l'exception notable du terme *urbe*, auquel Cerdá consacre par ailleurs de nombreux développements, que nous avons conservé tel quel, compte tenu de son origine latine.

Les deux seules notes de bas de page introduites par Cerdá, respectivement aux pages 18 et 187 du texte original sont indiquées en exposant par des chiffres arabes en caractères gras et soulignés, afin de les distinguer des notes de fin rédigées par le traducteur, qui explicitent quant à elles certains choix traductologiques ou apportent

quelques précisions contextuelles ou historiques de nature à faciliter au lecteur francophone la compréhension du texte de Cerdá.

Les deux tomes de la *Théorie générale de l'urbanisation* étaient accompagnés d'un atlas, dont Cerdá fait explicitement mention dans le corps de l'ouvrage. Les références aux planches – plans de villes, croquis et dessins – ont été maintenues, bien que l'atlas en question ne nous soit pas parvenu. Nul doute que sa réapparition constituerait un apport décisif dans l'étude et la compréhension de la pensée de Cerdá.

**Théorie générale de l'urbanisation,
et application de ses principes et doctrines
à la réforme et à l'extension de Barcelone,**

Par Don Ildefonso Cerdá

Ingénieur des chaussées, des canaux et des ports.

Travail réalisé en vertu de l'autorisation royale du 2 février 1859, approuvé par ordonnance royale du 7 juin de la même année, déclaré d'intérêt pour l'enseignement et officiellement applicable par décret royal du 31 mai 1860, et destiné à être publié d'après l'ordonnance royale du 20 décembre 1863, aux frais de l'État sur des fonds spéciaux votés par les Cortes.

TOME I.

Indépendance de l'individu au sein du foyer ; indépendance du foyer au sein de l'urbe ; indépendance des différents types de mouvements sur la voie urbaine.

Ruralisez l'urbain ; urbanisez le rural ;...

Replete terram¹.

MADRID

IMPRIMERIE ESPAGNOLE, TORIJA, 14, BAJO.

1867.

[5]

AU LECTEUR

Né dans le premier tiers de ce siècle, à une époque où la société espagnole s'avérait encore relativement attachée à ses anciennes habitudes d'immobilisme, je me souviens de la profonde impression que me fit l'application de la vapeur à l'industrie, lorsque très jeune encore, j'en vis pour la première fois un exemple à Barcelone.

Peu de temps après, ayant déjà effectué un voyage en mer sur un bateau à voile, j'entrepris une petite traversée sur un bateau à vapeur ; et je n'ai pu oublier non plus la nouvelle surprise que je ressentis en voyant ce même moteur que j'avais contemplé sur une machine spéciale clouée et fixée sur un sol immobile, donnant une impulsion à un grand nombre de machines elles aussi fixes et stables dans un milieu identique, ne nécessiter ici ni sa propre stabilité, ni celle des objets qu'elle devait faire fonctionner, ni celle du milieu dans lequel ces objets devaient être mus ; au contraire, le moteur, le mécanisme, les objets et le milieu, tout remuait en même temps, et aboutissait finalement à un système complet de mouvement et de locomotion plus important, plus fiable, plus rapide et plus commode que tous ceux que l'on avait connus précédemment.

[6] Un peu plus tard, en 1844, quelques années après être sorti de l'École spéciale des Ingénieurs des chaussées, des canaux et des ports, quand déjà le goût de la réflexion s'était emparé de moi et m'avait poussé à mener quelques études autour de la philosophie sociale, je dus entreprendre une excursion dans le Midi de la France, où j'eus l'occasion de voir pour la première fois une application pratique de la vapeur à la locomotion terrestre, et je ressentis pour la troisième fois cette impression qui raviva en moi le souvenir des deux précédentes. Je connaissais déjà la puissance de la vapeur et son mode de fonctionnement au plan théorique aussi bien qu'au plan pratique, j'avais constaté les effets de sa force motrice sur un bateau, et je connaissais aussi tout le mécanisme des locomotives et leur mode de fonctionnement dans les trains qui circulent sur les voies ferrées, quoiqu'en théorie seulement et grâce aux révélations de

mes illustres professeurs de l'École ; si bien qu'en ce domaine, rien ne pouvait plus me surprendre. L'impression, donc, que je ressentis à ce moment, devait avoir une autre cause et concerner un autre objet. Ce qui ici me surprit, bien que mon esprit l'eût imaginé à plusieurs reprises, fut de contempler ces grands trains chargés d'une grande quantité de marchandises, dans lesquels allaient et venaient une multitude de voyageurs de tous sexes, âges et conditions, telles des populations totalement nomades, changeant précipitamment de domicile. Ce spectacle toujours grandiose, nouveau pour moi à cette époque, après la surprise qu'il dut naturellement causer en moi, éleva mon esprit à de très hautes considérations sur le plan social, surtout lorsque j'observai les difficultés avec lesquelles ce troupeau d'hôtes improbables franchissait les portes étroites et se dispersait dans les petites ruelles, à la recherche d'un abri dans les maisons mesquines des vieux quartiers.

Toutes ces observations que j'eus l'occasion de faire à de multiples reprises pendant ces excursions, me rappelèrent mes deux précédentes impressions, causées par le même [7] facteur en des contextes différents et me portèrent en même temps à jeter un regard rétrospectif sur le temps de mon enfance, où la société paraissait immobile. Et alors, tout en comparant ces époques, ces coutumes et ces éléments, je compris que l'utilisation de la vapeur comme force motrice signifiait pour l'humanité la fin d'une époque et le début d'une autre, et que nous nous trouvions à présent dans un véritable état de transition, état qui pourrait être plus ou moins long, selon le caractère que prendrait la lutte que je sentis déjà amorcée entre le passé et ses traditions, le présent et ses intérêts nouveaux, et l'avenir, ses nobles aspirations et ses prétentions.

Le résultat de cette lutte, me disais-je, ne faisait aucun doute. La nouvelle époque et ses éléments nouveaux, dont l'usage et la suprématie s'étend chaque jour par de nouvelles applications, finira par nous apporter une civilisation nouvelle, vigoureuse et féconde, qui viendra transformer radicalement la manière d'être et de fonctionner de l'humanité, aussi bien dans les domaines industriel et économique que dans les domaines politique et social, et finira par s'emparer de la planète entière. Je voyais venir à marche forcée cette nouvelle civilisation qui frappait à nos portes, dont les premiers effets se faisaient déjà sentir dans les grandes villes, elles-mêmes destinées à devenir, par la nature et les circonstances de la lutte engagée, le champ d'opération de cette lutte titanesque entre

deux civilisations qui se disputaient la domination du monde. Et je me persuadai naturellement, après avoir rapidement observé ces grands centres de population, que compte tenu de l'organisation qui est la leur, héritée de civilisations presque exclusivement passives, des difficultés ne manqueraient pas de surgir, des obstacles et des entraves au nouvel habitant, qui demande et exige plus d'espace, plus de commodité, plus de liberté pour la manifestation expansive du mouvement insolite et de l'activité fiévreuse qui le caractérisent, obstacles et entraves qu'il ne pourra [8] supporter, qu'il détruira avant de se condamner à un immobilisme incompatible avec ses éléments constitutifs et essentiels.

Je supposai que cette même impression que je ressentais à cet instant, d'autres avant moi en avaient fait l'expérience. D'aucun se serait peut-être mis à étudier philosophiquement l'enjeu de l'influence transformatrice que ces grands et nouveaux éléments d'action et de vie mis à la disposition de l'individu, devaient exercer fondamentalement sur la société humaine, et surtout dans les grandes villes, elles-mêmes transformées en autant de foyers de vie sociale par la nouvelle civilisation. Ayant publié le résultat de ses élucubrations, il aurait peut-être conseillé aux gouvernements de se dépêcher de préparer les peuples à accepter ce nouvel ordre des choses, qui s'installait lentement, mais sensiblement. J'examinai donc les catalogues de toutes les bibliothèques nationales et étrangères, décidé à constituer la collection de tous les livres traitant de ce domaine. Mais quelle fut ma surprise en constatant que rien, absolument rien, n'avait été écrit autour d'un sujet d'une telle importance et d'une telle profondeur ?

C'est alors que, face à ce constat, me vint à l'esprit l'idée inédite de consacrer à cette matière tous les intervalles que, en ma situation d'Ingénieur au service du gouvernement, m'accordaient les nécessités de ce service, et ce, afin de réunir des données et acquérir des connaissances qui pussent illustrer un sujet si vital.

Ce premier pas, dont je ne perçus pas l'importance en ces moments d'enthousiasme, et dont je ne me suis jamais repenti, fut celui qui détermina le sort de ma vie tout entière. Mes premières investigations concernant les exigences de la nouvelle civilisation, dont le caractère distinctif est le mouvement et la connectivité², comparées avec ce que pouvaient offrir nos anciennes villes pour les satisfaire, où tout est étroit et mesquin, me

firent entrevoir de nouveaux [9] horizons, dilatés, immenses, un monde nouveau pour la science, vers lequel je pris la résolution de mettre le cap de toutes mes forces. Les découvertes qu'au fil de ce voyage d'exploration scientifique je faisais tous les jours, attisaient ma curiosité, m'encourageaient, et m'apportaient une vigueur renouvelée pour aller de l'avant, en dépit des obstacles contre lesquels j'achoppai fréquemment. Reconnaisant néanmoins que l'entreprise colossale dans laquelle je m'étais engagé, bien qu'elle n'excédât nullement les forces d'un seul homme, exigeait pour le moins que j'y consacrasse tout mon temps, toutes mes facultés, et que par conséquent sa poursuite était incompatible avec toute autre occupation sérieuse, je pris la décision (en 1849) de faire ce sacrifice par respect pour l'idée urbanisatrice³.

Ce qui me fit prendre cette résolution que je ne considérerais pas comme héroïque, mais qu'il me sera permis je pense de qualifier de courageuse, c'est principalement l'apparition, non pas d'un élément nouveau – car l'électricité qui est ce à quoi je fais allusion, était connue depuis longtemps – mais d'une application nouvelle de cet élément puissant qui, une fois mis entre les mains de la nouvelle civilisation, est susceptible de donner lieu à de nombreuses autres applications encore inconnues à ce jour, et doit précipiter les événements et hâter par conséquent le cours de la transformation si puissamment initiée par les applications de la vapeur.

J'avoue naïvement que le sacrifice qui, en cette période critique de ma vie, me parut le plus coûteux de tous, et qui réellement m'affecta le plus, fut celui de ma carrière, si chèrement acquise et où tant d'espoirs prometteurs me souriaient ; et cependant, je la sacrifiai aussi sans hésiter, afin de rester entièrement libre et indépendant, sans entrave aucune qui m'embarrasserait en chemin, sans considération d'aucune sorte qui s'opposerait à mon propos, sans aucun obstacle qui pourrait contenir ma passion, déjà irrésistible, pour les études d'urbanisation. Si bien que depuis ce moment, servirent de base, pour ainsi dire [10], à la mise en œuvre de mon idée, ma fortune tout entière, tous mes placements, tout mon confort, toutes mes relations affectives, et jusqu'à ma respectabilité personnelle dans la société, étant donné que ma démarche et mon abnégation m'ont valu les plus durs qualificatifs de la part de la censure, qu'elle soit publique ou privée, ce qui a le plus contribué à rendre mon existence amère ces dix dernières années.

Tous ces sacrifices sur lesquels je ne m'appesantirai pas, car il suffit de les signaler pour qu'ils soient compris, m'ont toujours paru petits, comparés à l'importance de l'objet hautement humanitaire dont j'aspire à la réalisation ; et tous, ainsi que d'autres que j'aurais pu faire, je les ai considérés comme utilisés à bon escient, et je m'estime amplement satisfait de l'accueil généreux et de la protection efficace que les hauts-corps consultatifs et le gouvernement de S. M. ont toujours réservés à mes modestes travaux.

Et maintenant qu'en vertu d'une disposition supérieure approuvée par les Cortes et sanctionnée par S. M., ces travaux en arrivent à être patrimoine du public, c'est celui-ci qui est appelé à prononcer sa sentence suprême et sans appel, que j'attends, non seulement avec résignation, mais avec une certaine impatience, étant donné qu'elle doit décider si vingt années consécutives de dévouement ont pu produire quelque chose qui, sur le plan pratique de l'application, puisse être utile à l'humanité, ce qui a constitué et qui constitue le but même de toutes mes aspirations.

[11]

AVANT-PROPOS

Que la société humaine subisse, depuis un certain temps, une agitation sourde et profonde, qui devrait avoir pour effet une perturbation générale de l'ordre établi, un de ces cataclysmes grâce auxquels la Providence permet que l'humanité fasse un petit bond en avant sur le chemin de son perfectionnement et poursuive ensuite avec davantage de courage et une énergie nouvelle sa marche majestueuse – est un fait certain, évident, palpable, que personne n'osera nier, que tout le monde reconnaît et que cependant, l'on doit répéter avec insistance pour que les gouvernements et les peuples, au beau milieu de l'agitation ambiante, ne l'oublient pas, mais qu'au contraire, le gardent présent à l'esprit afin d'éviter d'en subir les conséquences, si c'est encore possible, et dans l'hypothèse où ce ne serait pas le cas, afin d'orienter les futurs événements et d'influer sur eux dans le bon sens.

Tous les penseurs des différentes écoles ou sectes philosophiques qui aspirent à s'imposer dans le monde scientifique, se sont attelés avec plus ou moins d'acharnement à rechercher l'origine du mal et à proposer les remèdes que chacun, selon ses convictions, a considérés comme étant les plus facilement applicables, les plus efficaces et les plus pertinents : mais ce qui est sûr, c'est qu'au milieu de tant d'opinions si divergentes, alors même que les débats s'animent davantage de jour en jour, la maladie sociale demeure, progresse beaucoup et croît chaque jour en extension et en intensité. La [12] raison en est que personne n'a dû jusqu'à présent trouver la cause originaire et fondamentale de ce profond mal-être qui afflige les sociétés modernes ; car si le sort en avait décidé autrement et si l'on en avait découvert la véritable cause, il aurait été naturel et logique que l'on applique le remède adéquat, efficace et héroïque, qui aurait extirpé le mal à la racine.

En entreprenant l'étude de nos villes, j'étais loin de m'imaginer que l'accomplissement d'une telle tâche me conduirait à pouvoir jeter quelque lumière sur cette question, la plus grave et la plus importante que l'on ait jamais proposé à la science

et aux gouvernements de résoudre. Quand je voulus m'expliquer la manière d'être et de fonctionner de la société humaine enfermée dans les grands centres urbains, afin de comprendre l'organisme de ces regroupements, simple à première vue parce que nous en sommes familiers, ce qui nous empêche de percevoir sa complexité, je le découvris enveloppé d'un voile de mystère, qu'il m'a été difficile de lever, si bien que pour le connaître et l'expliquer j'ai dû pratiquer une profonde analyse, une véritable dissection anatomique de toutes et de chacune de ses parties constitutives. Cela m'obligea à descendre au plus profond et au plus intime de la société urbaine, abîmes effroyables où pas même la charité qui pourtant, de son zèle ardent, parcourt le monde à la recherche du mal pour y remédier, jamais n'avait pénétré.

Et alors que je faisais le point sur ces travaux analytiques afin de les synthétiser, je me persuadai naturellement que, tout en les menant à bien, j'avais pris *sur le fait* la cause primordiale de ce mal-être profond que les sociétés modernes ressentent en leur sein, et qui menace leur existence. Comparant les besoins qu'ont générés et que continuent de générer au sein de l'humanité actuelle les dernières découvertes et avancées qui n'appartiennent pas, contrairement à d'autres époques, à une seule classe ou à un nombre restreint de privilégiés, que personne ne peut monopoliser, qui sont à la portée de tous et de chaque individu, même le plus malheureux, comparant, dis-je, ces besoins, de ce fait généralisés, avec ce que l'organisme de nos villes pouvait produire de lui-même pour les satisfaire, je vis clairement et distinctement que cet organisme, avec tous les défauts capitaux d'un corps malade, aux facultés incomplètes, aux formes mesquines, toujours restrictif, toujours oppressant, emprisonne et soumet à une constante torture [13] l'humanité qui, fière des moyens et des leviers dont elle dispose, et avide de poursuivre le chemin de son perfectionnement, que le doigt de Dieu avec plus de force que jamais semble lui indiquer, ne cesse de lutter pour rompre ces tyranniques remparts⁴ qui l'emprisonnent.

Il s'agit là d'un état de lutte constante qui se répète tous les jours, à toute heure et à chaque instant, lutte à laquelle nous prenons tous part, et dont nous ressentons tous les effets, nous tous, car la disposition de nos cités est telle, que quiconque, partout et tout le temps, butte contre des obstacles qui contrarient chaque pas et entravent

l'action de l'individu, quelle que soit la classe à laquelle il appartienne, quelle que soit la position sociale qu'il occupe.

Ces faits universels qui ne sont pas propres à une localité, mais qui se reproduisent identiquement dans tous les foyers de population où sont rassemblés quelques milliers de familles, ces faits auxquels nous prenons tous une part, tantôt active, tantôt passive, parce qu'au milieu du chaos qui règne, nous parvenons rarement à déterminer quel rôle le sort nous réserve, ces faits évidents et tangibles, n'ont pas besoin d'être vérifiés : j'abandonne leur vérification à la conscience de tous ceux qui me liront ; c'est elle qui portera à la connaissance de chacun les contrariétés, les dégoûts, les sacrifices, les privations et les dépenses que les différents types d'habitation et de voirie de nos villes lui imposent tous les jours et à chaque pas, de multiples façons, par différents styles et sous divers aspects et dénominations.

Tout bien pesé, et à en juger par l'origine complexe et hétérogène de l'organisation actuelle de nos villes, cette contradiction constante entre cette organisation et les justes et légitimes attentes que l'humanité éprouve à présent, est un fait on ne peut plus logique, naturel, inéluctable, dont l'apparition n'est imputable à personne, mais que les gouvernements et les peuples seraient coupables de laisser perdurer. Et tant pis pour les uns et les autres s'ils s'en accommodent trop longtemps !

Nos villes ne sont pas des créations de la génération présente, ni de celle qui l'a précédée, ni du siècle actuel, ni du siècle passé, ni de la civilisation qui aujourd'hui relève la tête, ni de celle qui avant elle s'est inclinée, humiliée et abaissée ; elles sont au contraire l'œuvre persévérante et continue de nombreuses générations, de nombreux siècles, de nombreuses civilisations, elles sont comme ces monuments historiques sur lesquels chaque génération, chaque [14] siècle, chaque civilisation est venu poser en passant une nouvelle pierre, laquelle n'a pas été posée par caprice, mais par une intention délibérée, étant donné que chacune de ces superpositions hétérogènes représente et dessine les besoins, les envies, les tendances de chaque génération, de chaque siècle, de chaque civilisation, de même que les moyens employés pour leur apporter satisfaction. Elles sont comme les strates des formations géologiques, dont

chacune représente aux yeux du savant le véritable état de la nature à l'époque de sa formation.

Cette œuvre difforme, inégale, décousue car produite à partir d'efforts si différents et d'objectifs si divers, a pu subsister jusqu'à présent car avec quelques réformes et modifications, chaque civilisation successive a pu l'adapter à son usage et au service de ses besoins, qui en grande partie ne différaient pas des usages et des besoins de la civilisation précédente. Il ne serait pas difficile d'indiquer tous les rapiécages au sens large et sous diverses formes, qu'une civilisation a pu faire pour réaliser ces adaptations. Ce n'est toutefois pas ce sujet qui doit nous préoccuper en ce moment. La véritable question, la question importante, celle dont l'actualité est digne d'intérêt, est de savoir si à présent, alors que la génération actuelle a adopté une manière d'être fondamentalement différente de celle des générations précédentes ; alors que le siècle actuel a engagé une marche gigantesque, laissant loin derrière et à grande distance celui qui l'a précédé ; alors que la civilisation nouvelle, de par les éléments actifs et vitaux dont elle dispose, de par le mouvement extraordinaire et insolite qu'elle imprime à tout ce qui l'entoure et la constitue, de par l'agitation impatiente et fiévreuse dont ses besoins sont la manifestation, s'apprête à devenir le véritable contrepoint de celle qui expire ; la question importante, dis-je, est, au moment où cette transformation si profonde et si radicale est en train de se réaliser, de savoir si cette œuvre monumentale d'époques successives dont aucune ne ressemble à la nôtre peut s'adapter, s'accommoder et s'ajuster aux besoins nouveaux que nous éprouvons désormais, qui surgissent chaque jour sans avoir été prévus ni imaginés auparavant.

Je dois avouer que la solution de ce problème éminemment social, et dont l'importance est incommensurable, m'a préoccupé pendant de nombreuses années, car cette solution radicale qui serait, à n'en point douter, le remède le plus efficace et héroïque aux terribles [15] maux qui accablent l'humanité, achoppe, comme je l'ai dit précédemment, sur l'opposition entre le passé avec ses traditions et le présent avec ses intérêts nouveaux, opposition qu'il n'est pas toujours facile de concilier. D'un autre côté, je reconnais que les exigences de cette nouvelle civilisation qui se lève, jeune, vigoureuse et dominatrice, chevauchant sur la vapeur et armée d'électricité, sont parfaitement légitimes, et de surcroît, qu'il ne faut pas les sous-estimer, car elles pourraient

facilement s'imposer par la force ou obtenir satisfaction en exerçant une violence terrible et fracassante contre la vieille société. Il ne faut pas se faire d'illusions : l'humanité qui aujourd'hui plus que jamais a le sentiment de sa propre dignité, ne tolérera pas longtemps de vivre comprimée dans cette espèce de camisole de force dans laquelle elle est à présent emprisonnée.

Entre une résistance totale, rempart inutile qui pourrait devenir et ne manquerait d'être funeste, car dans quelque temps il entraînerait le débordement du courant impétueux qui menace déjà de tout envahir, entre cette résistance totale, je le répète, et la destruction sans limite et absolue de ce qui existe pour fonder un nouveau monde où la civilisation nouvelle pourrait fonctionner aisément, et où l'action et le développement de l'humanité ne rencontreraient pas d'obstacles, on pourrait, dès lors que l'on préparerait l'opinion publique et que l'on informerait les peuples sur les véritables moyens de sortir de la situation pénible où ils gémissent sans percevoir la cause de leur propre mal-être, on pourrait, dis-je, adopter un moyen terme qui, tout en constituant un marché avantageux pour tous, devrait être un moyen habile et adapté de transition, c'est-à-dire, qui conduirait les peuples aux réformes radicales que, dans peu de temps, j'en suis sûr, ils s'empresseront de réclamer avec insistance.

C'est pourquoi, quand bien même j'agis sous l'impulsion d'une conviction irrésistible me conduisant à proposer une solution radicale, j'expliciterais en même temps cet autre système de transaction et de transition que peut-être, dans les circonstances présentes, l'on jugera opportun d'adopter.

En ce qui concerne les moyens nécessaires à la mise en œuvre de chacun des deux systèmes, je me contenterai de dire ici que ces considérations ne doivent pas effrayer les gouvernements, étant donné qu'il s'agit sans l'ombre d'un doute de tenir compte et de satisfaire un besoin social important, et pour une telle entreprise, les moyens peuvent et doivent être recherchés, se trouvent facilement et se trouveront indubitablement dans la satisfaction même des besoins de la société. L'humanité [16] a l'habitude d'être généreuse avec ceux qui travaillent à son amélioration.

La première tâche qu'il faut et qu'il est urgent d'accomplir consiste, dès que possible, à faire comprendre à cette même humanité qu'il s'agit de la libérer des maux dont elle souffre, et de lui apporter les biens légitimes dont elle se voit privée présentement, car l'histoire prouve que dans certaines occasions, les peuples ont repoussé, parfois avec indignation, les biens dont ils avaient besoin, et qu'il s'agissait de

leur fournir, faute de les comprendre et de n'être pas suffisamment préparés pour les recevoir. Pour réussir cette préparation et rendre ces biens attrayants avant de les lui apporter, il est nécessaire d'instruire au préalable la société, de lui faire percevoir les maux dont elle souffre, de lui en faire comprendre les causes et de lui en indiquer les remèdes. Une fois cette étape franchie, le chemin s'éclaircira, et les gouvernements se sentiront poussés à l'emprunter sans crainte d'éventuelles difficultés.

J'ai consacré tous mes efforts à la réalisation de cet objectif lorsque, ayant quelque peu progressé dans mes réflexions, je compris qu'elles recelaient une importance énorme et que grâce à elles, on pouvait apporter à l'humanité de grands bénéfices. Comme le meilleur moyen pour atteindre cet objectif est de le diffuser publiquement, je me suis attelé à mettre par écrit le résultat de mes recherches afin de les mettre en lumière au moment opportun, et je me mis à développer le plan suivant, dont le lecteur verra la réalisation au fil de cet ouvrage.

Mon objectif étant d'indiquer, de faire comprendre et d'atteindre, si l'on peut s'exprimer ainsi, la cause primordiale du mal-être profond qui afflige les sociétés modernes enfermées dans les grandes villes, et qui par divers chemins, sous différentes formes et par des moyens variés menace de détruire leur existence, il me parut cohérent d'examiner *ab initio* et avant toute autre considération de quelle manière s'étaient formés ces immenses groupes de constructions qui forcent aujourd'hui notre admiration. Tel est l'objet de la PREMIERE PARTIE dans laquelle, après avoir proposé une idée générale de l'urbanisation⁵, l'on dessine ses origines, son développement et son histoire. Je ne pouvais passer sous silence l'analyse qui, lors de mes travaux d'investigation, m'avait offert tant de si bons résultats ; c'est pourquoi, après avoir donné à connaître l'urbanisation dans son ensemble, je me consacrai à l'étude de ses détails, travail anatomique qui conduit, tout en introduisant le scalpel jusqu'aux recoins les plus intimes et cachés de [17] l'organisme urbain et social, à surprendre la cause originaire, vigoureuse et active, le germe actif de la maladie grave qui corrompt les entrailles de l'humanité. Ce travail de dissection servira en même temps au lecteur, comme il m'a également servi, à acquérir une connaissance lucide et exacte des bases sur lesquelles reposent les principes de la science de l'urbanisation⁶ et les règles de l'art qui doivent

être appliquées, ce qui le préparera à la compréhension de la théorie et de la technique, qui constituent l'objet des parties suivantes.

L'étude et la connaissance d'une affection seraient choses inutiles si elles ne nous conduisaient à la connaissance et à l'application du remède ; raison pour laquelle dans la SECONDE PARTIE l'on expose le système ou la théorie que l'on devrait mettre en œuvre pour extirper le mal, théorie qui consiste en l'exposition de principes généraux, dont l'application devrait nous conduire à une urbanisation parfaite.

Après cela, je considérai que ma tâche n'était pas encore terminée, car il était nécessaire d'assouplir la rigidité des principes théoriques pour qu'une élasticité convenable les rendît pratiques, utiles et bénéfiques au moyen de règles pratiques qui prépareraient le terrain et ouvriraient le chemin vers la transition et la transaction dont nous avons parlé précédemment. Tel est l'objet de la TROISIEME PARTIE consacrée à la technique. Les grandes vérités spéculatives sont souvent blessantes en raison de leur éclat excessif⁷ ; il est alors opportun et nécessaire de les traduire en des termes que quiconque pourrait contempler sans répugnance, et même pour ainsi dire, manipuler. C'est pourquoi, aux côtés de la science et après elle, s'accomplit l'art qui la rend réalisable.

Il manquait encore quelque chose à mon propos : je m'en trouvai d'autant moins satisfait que cela même qui semblait paradoxalement lui manquer, apparaissait comme l'objet principal de mon entreprise, à savoir l'étude de l'extension et de la réforme de Barcelone. Selon le point de vue transcendantal⁸ que je devais et que je voulais conférer à mon ouvrage, on ne pouvait considérer cette étude spécifique de la transformation et de l'amélioration susceptible de convenir à Barcelone, que comme un exemple pratique des principes et préceptes proclamés et enseignés par la science, et convertis par l'art en règles pratiques. C'est pourquoi j'ai cru nécessaire de reléguer à la QUATRIEME et dernière PARTIE, l'étude de la réforme et de l'extension de Barcelone, qui vient à titre d'exemple, illustrer l'application des préceptes et des règles en question.

[18] Tel est le plan de l'ouvrage que je publierai¹, s'il reçoit l'approbation des hauts-corps consultatifs de l'État et du Gouvernement de S. M., car l'avis favorable de

¹ Quand j'écrivais ces lignes, j'étais très loin d'espérer que le gouvernement, après avoir consulté les corporations qui sont dans l'ordre administratif ses naturels conseillers, me ferait l'immense honneur de s'associer à mes humbles efforts pour sensibiliser l'opinion

publique aux questions d'urbanisation, en finançant l'édition de ce travail. Tout en le remerciant du fond du cœur pour cette récompense extrêmement honorifique, et considérant ce sujet en regard de l'intérêt général du pays, dont la promotion et le développement doivent en priorité retenir l'attention de tous, je me crois en devoir de consigner ici, abstraction faite de ma personnalité, que cette démarche du gouvernement procure au pays un bénéfice incalculable, en lui donnant les moyens de se préparer à solliciter d'abord, à recevoir ensuite avec gratitude les mesures gouvernementales, administratives et législatives qui devront être dictées pour mettre sur le droit chemin l'urbanisation en Espagne.

Je juge opportun de publier ici les dispositions gouvernementales qui sont intervenues pendant l'instruction de la procédure, jusqu'à l'actuelle publication.

MINISTÈRE DU DÉVELOPPEMENT. – TRAVAUX PUBLICS. – *Constructions civiles*. – Très cher Monsieur, S. M. la Reine (que Dieu la garde), accédant à la sollicitation de Don Ildefonso Cerdá, a tenu à lui donner l'autorisation pour que, sans préjudice des droits de propriété, il effectue dans un délai de 12 mois, les études sur la réforme et l'extension de Barcelone, ce privilège devant être considéré comme ne donnant aucun droit à la concession définitive de l'entreprise, si elle était jugée inadéquate, ni à aucune indemnisation pour les travaux réalisés effectivement.

Par Ordonnance royale, je le proclame à votre intention, pour information et mise en application. Que Dieu vous garde. Madrid, le 2 février 1859. – Corvera. – M. Le Directeur général des Travaux publics. (*Gaceta*, n°39.)

MINISTÈRE DU DÉVELOPPEMENT. – *Travaux publics*. – Très cher Monsieur, Vu le projet d'extension de la ville de Barcelone, étudié par l'ingénieur Don Ildefonso Cerdá, en vertu de l'autorisation qui lui a été concédée par ordonnance royale du 2 février dernier ;

Vu le Décret royal du 23 janvier 1856 ;

Considérant :

1.° Que les études de Cerdá sont cohérentes avec les bases adoptées par la commission des représentants de toutes les corporations de Barcelone dans son mémoire du 28 juin 1855 et celles débattues par la commission nommée en vertu du Décret royal du 23 janvier 1856 ;

2.° Que l'Ordonnance royale du 9 décembre 1858 dictée par le Ministère de la Guerre envisage l'extension de la cité dans le sens d'un développement libre, sous la réserve unique de fixer les points où il considère opportun de construire des édifices militaires ;

3.° Que le Comité consultatif des Chaussées, des Canaux et des Ports, trouvant le projet bien étudié, donne son approbation en son rapport d'expertise du 6 mai 1859 ;

S. M. la Reine (que Dieu la garde) a daigné prendre la résolution suivante :

Premièrement. Le projet d'étude de l'extension de la cité de Barcelone étudié par l'ingénieur Don Ildefonso Cerdá est approuvé, avec les modifications proposées par le Comité consultatif des Chaussées, des Canaux et des Ports, pour que la hauteur des édifices de la zone d'extension n'excède en aucun cas 16 mètres, et que l'on augmente le nombre d'îlots plus grands que ceux des îlots types admis dans le projet, ainsi que celui des parcs, notamment dans la zone qui représente les constructions les plus denses ;

Deuxièmement. Le système de clôture consistera en un canal de contournement protégé pour recueillir les eaux torrentielles ;

Troisièmement. Avant de proposer aux Cortes le projet de loi opportun pour l'exécution de l'extension, l'auteur devra présenter au Ministère de l'Équipement le projet économique auquel il aura réfléchi ;

Quatrièmement. L'auteur devra présenter le projet d'ordonnances de construction et de police urbaine afin de recueillir sur les premières l'approbation du Ministère de l'Équipement, et sur les secondes celle du Gouvernement du royaume, après instruction préalable qu'il sera jugé opportun de mener à leur sujet.

Par Ordonnance royale, cette communication vous est adressée par mes soins pour information et mise en application. Que Dieu vous garde. Madrid, le 7 juin 1859. – Corvera. – M. Le Directeur général des Travaux publics.

MINISTÈRE DU DÉVELOPPEMENT. EXPOSÉ À S. M. – Madame, L'extension de Barcelone, aspiration ancienne et constante de ses actifs et industriels habitants, est devenue aujourd'hui, en raison de l'augmentation rapide de la population et du trafic, un besoin pressant qui doit être rapidement et judicieusement satisfait.

L'envolée qu'y ont subie l'industrie et le commerce, grâce au génie entreprenant et énergique de ses habitants, ainsi que le grand mouvement consécutif aux chemins de fer qui en partent, et aux importantes améliorations qui vont être apportées à son port, préparent la capitale de la Principauté à un brillant avenir, dont la réalisation serait impossible si elle ne s'étendait pas au-delà de l'ancienne enceinte formée par ses murailles démolies, pour que puisse se mouvoir et respirer avec liberté et soulagement sa population croissante, libérée des entraves qui jusqu'à présent la contenaient au grand préjudice de sa santé, de son confort et du développement de sa richesse.

Heureusement, la sollicitude avec laquelle le Gouvernement, secondé par les louables efforts des Autorités locales de cette cité, regarde depuis quelque temps cette importante question, a trouvé pour auxiliaires efficaces l'étude et la science, qui ont réussi à apporter la solution la plus satisfaisante à toutes les difficultés que soulève une réforme de ce type, dans la mesure où l'on doit harmoniser convenablement les intérêts divers et compliqués qu'elle impacte.

Le projet approuvé, après un examen attentif et des rapports lumineux, par Ordonnance royale du 7 juin dernier, et dont l'intérêt fut à nouveau confirmé à l'issue du concours ouvert par la suite avec le plus grand zèle, bien que le résultat ne fût pas favorable pour la municipalité de Barcelone, peut évidemment entrer en phase de réalisation, et permettre aux particuliers de construire, conformément à celui-ci, sur toute la zone qu'il comprend, sans préjudice d'une nouvelle et plus large discussion concernant le plan que son auteur propose de mener à bien à court terme et, de son point de vue, sur le mode le plus économique possible.

On pourra de cette manière percevoir immédiatement les bénéfices de la réforme, sans aucun des inconvénients que pourrait produire le désir impatient de la précipiter avant que ne soient bien connus et mesurés les moyens et les ressources que l'on pourrait employer à cet effet.

Il convient en même temps de rendre public le projet exposé, qui contient des principes généraux applicables à toutes les améliorations de ce type pour qu'il serve utilement l'enseignement d'une matière nouvelle jusqu'à présent et méconnue parmi nous, ce qui apporterait en même temps à son auteur la récompense méritée de ses efforts et dévouements.

Sur la base de ces considérations, et en accord avec le Conseil des Ministres, j'ai l'honneur de soumettre à l'approbation de V. M. le projet de décret ci-joint.

corporations et de personnes si compétentes et respectables m'apporterait une plus grande assurance que mes [19] considérations, aussi bien théoriques que pratiques, ne sont pas, à tout le moins, hors de propos. Cette publication devra susciter la curiosité générale : elle provoquera naturellement la discussion qui est la pierre de touche de la vérité⁹, et à mesure que celle-ci s'éclairera et s'affinera, le public, [20] spectateur de la polémique, s'instruira et se cultivera sur une matière qui lui est si proche et qui l'intéresse si profondément, et qui, bien que capitale parmi toutes celles qui peuvent [21] surgir au sein des sociétés, a été jusqu'ici délaissée et considérée avec l'indifférence la plus totale.

Le reste sera, dans un proche avenir peut-être, l'œuvre du temps dont j'attends, confiant, la confirmation et la réalisation de mes théories.

Madrid, 30 mai 1860. – Je vous prie de croire, mon altesse royale, en l'assurance de mes respectueuses et honorables salutations. – Rafael de Bustos y Castilla.

DÉCRET ROYAL. Tenant compte des raisons que m'a exposées mon ministre du développement, en accord avec l'avis du Conseil des ministres, Je décrète que :

Article 1.° Toutes les constructions envisagées à l'avenir à Barcelone et dans les villages environnants de Sans, Las Corts, Sarriá, San Gervasio, Gracia, San Andrés del Palomar, San Martín de Provensals et San Adrian de Besós, à l'intérieur de la zone comprise dans le projet de réforme et d'extension de cette capitale, approuvé par Ordonnance royale du 7 juin dernier, seront assujetties audit projet, les particuliers pouvant évidemment construire en toute liberté sur leurs terrains respectifs, conformément au même projet et aux prescriptions de police urbaine en vigueur.

Art. 2.° Le gouvernement de la province, après avoir consulté au préalable les municipalités concernées par la réforme et l'extension, la députation provinciale et les autres institutions qu'il estimera opportun, informera tous ceux qui se présenteront à lui sur la réflexion économique et l'ordonnancement des constructions présentés par l'auteur du projet de manière à ce que, de par cette information, le droit de construire concédé par l'article précédent ne soit ni limité ni suspendu dans l'esprit des particuliers.

Art. 3.° La même autorité veillera à ce que le tracé des nouveaux alignements, l'inclinaison des pentes et les autres travaux soient strictement assujettis au projet cité en référence.

Art. 4.° Le Ministère du Développement remettra au Ministère du Logement une copie validée du plan approuvé pour que l'on procède à la délimitation des terrains des murailles et des autres propriétés de l'État, afin que l'on puisse bien sûr disposer de ceux qui ne sont pas destinés à la voie publique. Une même copie sera remise au Ministère de la Guerre, de l'Intérieur et de la Marine, pour les conséquences que prévoit l'Ordonnance royale du 9 décembre 1858, ainsi que les autres [Ministères] éventuellement concernés.

[22]

[23]

[24]

AVERTISSEMENT.

La méthode analytique que je me suis proposé de suivre et que j'ai constamment suivie pour avancer pas à pas, des faits les plus triviaux et connus aux faits les plus complexes et méconnus, recherchant les principes synthétiques fondamentaux, applicables de façon générale dans un domaine, du point de vue scientifique, entièrement nouveau, cette méthode et le désir naturel d'éviter la confusion que produit toujours l'amalgame d'idées et de faits de nature variée et de caractère différent, m'ont obligé à introduire des divisions et subdivisions au-delà de ce que les règles typographiques, jusqu'ici généralement admises, pouvaient tolérer. C'est pourquoi j'ai dû, étant donné qu'un si petit obstacle de forme ne devait stopper mon élan, recourir à quelques signes très peu usités, espérant que la bienveillance du lecteur me pardonnerait cette nouveauté.

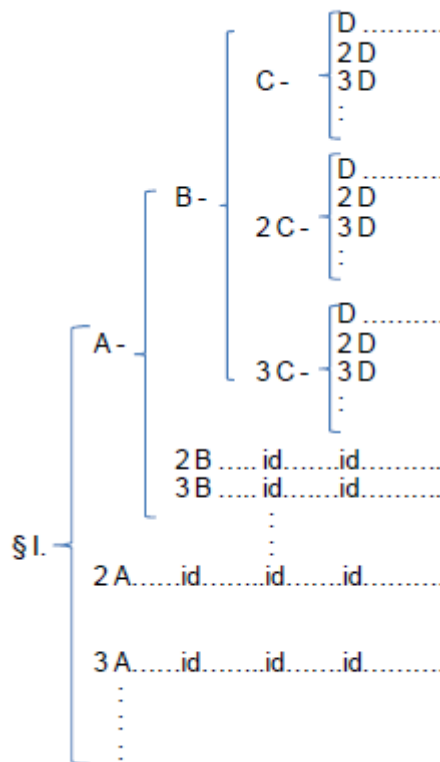
Afin que mon système de classification puisse évidemment être compris et que les différentes hiérarchies des divisions et subdivisions employées dans cet ouvrage puissent être identifiées, il me paraît opportun de préciser ici que, en plus de la division usuelle de ce traité en parties, des parties en livres, des livres en sections quand cela fut nécessaire, de celles-ci ou des livres en chapitres, et des chapitres en paragraphes, pour pouvoir désigner globalement, clairement et simplement toutes les autres divisions ultérieures qui pourraient survenir, j'ai imaginé un nombre de séries qui pourra être égal à celui des lettres de notre alphabet, que j'ai prises comme nominatives desdites séries, dont chacune est censée se composer d'un nombre indéfini de termes dont la progression successive se singularise au moyen des chiffres de la numération arabe, placés comme des coefficients devant les lettres qui donnent leur nom aux séries, tel qu'exposé dans le tableau élémentaire et la table synoptique des combinaisons qui en découle, que l'on trouvera ci-après pour une plus grande clarté.

[25]

TABLEAU DES SÉRIES ALPHANUMÉRIQUES UTILISÉES POUR LA CLASSIFICATION
DES DIVISIONS ET SUBDIVISION DES PARAGRAPHES

DÉSIGNATION DES SÉRIES ALPHABÉTIQUES						
TERMES DES SÉRIES	A.	B.	C.	D.	Z.
	A	B	C	D		Z
	2 A	2 B	2 C	2 D		2 Z
	3 A	3 B	3 C	3 D		3 Z
	4 A	4 B	4 C	4 D		4 Z
	⋮	⋮	⋮	⋮	⋮	⋮

TABLE SYNOPTIQUE D'APPLICATION.



Si au cours de ce travail, il apparaissait opportun d'introduire quelque subdivision incidente dans l'un des termes des séries établies, on désignerait les alinéas de cette subdivision au moyen de la numération arabe, dans la forme ordinaire.

Les notes explicatives qu'il serait nécessaire de mettre en bas de page, seraient indiquées par les lettres minuscules de notre alphabet, mises entre parenthèses.

[26]

[27]

PREMIERE PARTIE.
DE L'URBANISATION EN GENERAL.

INTRODUCTION.

Avant d'entrer dans l'étude d'un sujet, il convient, conformément à la règle générale de la didactique, de commencer par la définition et l'explication des termes les plus usités dans le domaine, dont la signification n'est pas établie, dont l'acception peut être variée et incertaine, ou qui nécessitent quelques éclaircissements afin d'éviter des travaux désagréables et inutiles, de mauvaises interprétations, ou une application erronée.

Avec beaucoup plus de raison que bon nombre d'auteurs, je me vois obligé de suivre cette coutume rationnelle, moi qui vais conduire le lecteur vers l'étude d'une discipline complètement nouvelle, intacte, vierge, dans laquelle, tout y étant neuf, les mots eux-mêmes que j'ai dû chercher et inventer devaient l'être, car comme je devais émettre des idées neuves, je ne pouvais trouver leur expression dans aucun dictionnaire. Placé devant le choix d'inventer un mot, ou de cesser d'écrire sur un domaine qui, à mesure que j'en approfondissais l'étude, m'apparaissait d'autant plus utile à l'humanité, j'ai préféré inventer et écrire, que me taire.

L'usage d'un mot nouveau ne peut être censuré, pourvu que la nécessité le justifie et que la finalité en soit louable. Et pour ma part, je ne crois pas devoir en démontrer la nécessité, quand on sait que je traite d'un [28] domaine que personne n'a traité jusqu'ici ; et en ce qui concerne la fin vers laquelle s'acheminent mes efforts, j'en abandonne l'appréciation au jugement du lecteur, une fois qu'il aura lu un quelconque chapitre de cet ouvrage.

Ce que je dois faire en revanche, et que je ferai avec grand plaisir, c'est d'expliquer la signification des mots nouveaux qui se présenteront en chemin, et les raisons philologiques et philosophiques qui m'ont poussé à les retenir. Et même si je reconnais l'intérêt de donner ces explications dans des notes opportunément placées au pied du texte dans lequel le mot apparaît pour la première fois, je ne crois pas devoir suivre une telle méthode, étant donné qu'en cette PREMIÈRE PARTIE, livre III, chap. III, §. VII, une occasion inespérée s'est présentée à moi de m'occuper du *Nomenclator urbano*, et d'expliquer par conséquent de façon minutieuse, étymologique, analytique et philosophique toutes les voix qui se sont levées pour exprimer des idées relatives à l'urbanisation. Malgré cela, il me semble qu'il convient d'anticiper ici quelques explications concernant deux termes qui, devant être d'un usage généralisé et constant dans le texte, l'un deux figurant dans le titre même de l'ouvrage dont il constitue le sujet, méritent une explication préalable plus détaillée, plus raisonnée et plus poussée ; les mots en question sont *urbanisation* et *urbe*¹⁰.

Peu après avoir commencé mes investigations – par pure curiosité au début, puis sous forme d'un examen attentif – concernant le mode de fonctionnement de l'homme dans ces grandes ruches que l'on appelle communément villes, les liaisons intimes qui le relie à sa demeure, et celle-ci à celle du voisin, les liaisons de toutes les habitations les unes avec les autres, avec la rue ou la voie publique, les sacrifices et les avantages que s'imposent et s'apportent les maisons les unes vis-à-vis des autres et vis-à-vis de la rue – et réciproquement – j'observai les nombreux et complexes intérêts qui jouent, luttent et se combattent dans ces grandes enceintes où se concentrent et frémissent tous les habitants d'une région, parfois d'une province ou d'un district, parfois d'une nation tout entière, et je me convainquis du rôle principal que jouent dans ces luttes, involontairement mais nécessairement, les intérêts matériels, moraux, administratifs et politiques d'une part, les intérêts sociaux, de santé publique et relatifs au bien-être de l'individu d'autre part, qui sont presque toujours les victimes sacrifiées au bénéfice du

pouvoir absolu des premiers. Quand j'en suis venu à discerner clairement les maux très graves et les funestes résultats qui, de l'individu à la famille et du voisinage à l'humanité, découlaient de l'ignorance ou du désintérêt avec lequel l'on regarde en général ces questions, presque jamais étudiées de la bonne façon, presque jamais comprises de manière satisfaisante, et ce qui est pire, presque toujours résolues incorrectement, et quand, intimement convaincu que non seulement on ne pourrait éviter cette [29] accumulation de maux sans règle ni mesure qui pleuvent sur l'humanité enfermée dans de telles fourmilières, mais que l'on pouvait en revanche lui apporter de grands bénéfices si un beau jour l'on découvrait et l'on appliquait correctement, à force de recherches, d'études et d'interprétations constantes, les principes que dicte la nature, qu'enseigne la raison naturelle, que proclame le droit naturel et parfois le droit écrit, pour mettre de l'ordre, de la cohérence et de l'harmonie entre des éléments si hétérogènes et si fréquemment rencontrés, je me décidai à essayer d'écrire quelque chose sur un sujet aussi complexe et compliqué qu'ardu et nouveau. La première idée qui me vint à l'esprit fut la nécessité de donner un nom à cette espèce de *mare magnum* de personnes, de choses, d'intérêts de tous genres, de mille éléments divers qui, bien que fonctionnant apparemment chacun à sa manière de façon indépendante, s'avèrent après une observation attentive et philosophique, en relation constante les uns avec les autres, les uns exerçant sur les autres une action parfois très directe, tant et si bien qu'ils en viennent à former une unité. On sait que l'ensemble de toutes ces choses, surtout dans leur partie matérielle, se nomme *cité* ¹¹ ; mais comme mon objet n'était pas d'exprimer cette matérialité, mais au contraire la manière et le processus que suivent ces groupes en se formant, et ensuite la façon dont sont organisés et fonctionnent tous les éléments qui les constituent, c'est-à-dire qu'outre la matérialité je devais exprimer l'organisme, la vie si l'on peut dire, qui anime la partie matérielle, il est clair et évident que ce mot ne pouvait me convenir. Peut-être aurais-je pu me servir de quelques-uns des dérivés de *cité* , *civitas* , que les langues modernes admettent. Je constatai cependant que tous ces mots possédaient déjà une signification généralisée, très différente de celle que je recherchais. En effet, tous les dérivés de *cité* et de *civil* s'utilisent pour exprimer ou évoquer un état très avancé de développement intellectuel et moral, ou bien les droits, prérogatives et primautés que possède ou s'attribue l'homme résidant dans les cités, toutes choses dont je n'ai à aucun moment pensé m'occuper directement. Et après avoir successivement pris et laissé de nombreuses locutions simples et composées, je me

souvins du mot *urbs* qui, parce qu'il ne quitta pas le Latium et ne fut pas transmis aux peuples qui en adoptèrent la langue, sans doute parce qu'il fut réservé, comme le noble titre de sa primauté, à la puissante et dominatrice Rome, se prêtait très facilement à mon objet, et pouvait m'apporter quelque dérivé vierge, si je puis dire, spécifique et conforme à mon idée, neuf comme le sujet auquel je souhaitais l'appliquer et si général et compréhensible qu'il pouvait embrasser sans violence tout cet ensemble de choses diverses et hétérogènes qui, harmonisées par la force supérieure de la sociabilité humaine, forment ce que nous appelons une *cit*é [30], et que les latins opportunément désignèrent par le terme *urbs*, plutôt que par celui de *civitas*, mot qui, visiblement dérivé de *civis*, c'est-à-dire de *citadin*, dut avoir une signification analogue à celle du mot peuplement¹², qui nous sert également pour désigner un ensemble d'édifices, bien que plus particulièrement liés aux relations de voisinage¹³ qu'à la partie matérielle des constructions. Tout cela trouve confirmation dans l'origine même que les spécialistes d'étymologie latine attribuent au mot *urbs*, syncope du mot *urbum* ou charrue, qui était l'instrument grâce auquel les Romains marquaient l'enceinte que devait occuper un peuplement, au moment de sa fondation, ce qui prouve que *urbs* dénote et exprime tout ce qui pouvait être inclus dans l'espace circonscrit par le sillon périphérique qu'ils creusaient avec l'aide de bœufs sacrés. De sorte qu'il convient de dire sans véhémence aucune, que par l'ouverture du sillon, ils *urbanisaient*¹⁴ l'enceinte et tout ce qu'elle contenait, c'est-à-dire que l'ouverture de ce sillon était une véritable *urbanisation*, qui est l'acte de convertir en *urbs* un champ ouvert et libre.

Il s'agit là des raisons philologiques qui m'incitèrent et me décidèrent à adopter le terme d'*urbanisation*, non seulement pour désigner un acte quelconque visant à regrouper les constructions et à réguler leur fonctionnement dans le groupe déjà formé, mais aussi l'ensemble des principes, des doctrines et des règles qui doivent être appliqués, pour que les constructions et leur regroupement, loin de comprimer, d'affaiblir et de corrompre les facultés physiques, morales et intellectuelles de l'homme social, servent à encourager son développement et sa vigueur et à augmenter le bien-être individuel, dont la somme constitue le bonheur public¹⁵.

Pour ces mêmes raisons, j'ai adopté les termes *urbaniser*, *urbanisateur*¹⁶, que le lecteur rencontrera à chaque page de ce livre.

En ce qui concerne le mot *urbe*, que j'utilise également fréquemment, je dirais que son adoption fut une nécessité, parce que notre langue ne m'en apportait pas d'équivalent pour mon objet. Pour y désigner un groupe de constructions, nous disposons des mots *cité, ville, village, lieu-dit, bourgade, paroisse, hameau, ferme, maison de campagne*¹⁷, mais toute cette série de noms est destinée à signifier les différentes hiérarchies qui se forment entre les groupes d'habitations en fonction de leur nombre, de leur importance et de leur taille, et dénotait auparavant aussi la diversité des droits, des privilèges, des immunités et prérogatives prévus par les codes municipaux, lettres au peuple¹⁸ et autres grâces de nos monarques, dont jouissait chaque groupe. Et comme souvent, je me suis vu contraint d'exprimer simplement et génériquement un groupe d'édifices, sans aucun rapport concret avec leur importance, à laquelle les principes fondamentaux de l'urbanisation sont presque totalement indifférents, ni avec leur hiérarchie, [31] que la science de l'urbanisation ne reconnaît et ne peut reconnaître. Dans cette situation, pour éviter le recours au mot *peuplement*¹⁹, nom générique qui désigne dans notre langue tout ensemble de maisons habitées, et qui souffre de l'inconvénient, rédhitoire pour mon objet, de signifier en même temps l'ensemble des personnes qui peuplent un pays, une région, une cité ou une bourgade, et ne pouvant pas non plus employer le mot *village*²⁰, dont la polysémie le rend plus ambigu encore que le *peuplement*, je me suis vu obligé de recourir au terme latin *urbe*, en l'appliquant au sens le plus large et le plus générique possible.

Je crois que mes lecteurs pardonneront au profit de la clarté ces libertés philologiques, du reste bien innocentes, et surtout très insignifiantes en comparaison avec le noble et humanitaire objet que suivent mes efforts, et tout particulièrement cette publication.

Après ces explications philologiques, qui d'un point de vue scientifique ne seront pas du tout inutiles, étant donné que pour justifier l'introduction du mot nouveau, il fut nécessaire de donner un premier aperçu de l'idée complexe qu'il recouvre, la bonne méthode exige de définir ce qu'est, pour la science, l'urbanisation.

Dans cette dernière acception, l'urbanisation est un ensemble de connaissances, principes, doctrines et règles, destinées à montrer la manière dont tout regroupement d'édifices doit être ordonné, afin qu'il réponde à son objectif, à savoir que les habitants puissent vivre commodément et puissent se rendre des services réciproques, contribuant ainsi au bien-être collectif.

Si je devais écrire un ouvrage élémentaire, j'expliquerais ici et j'expliciterais amplement chacun des mots qui composent cette définition, mais comme cela ne saurait être mon propos actuel, je me contenterai de dire que le lecteur trouvera dans ce livre, quand bien même ils ne seraient pas exposés sous une forme élémentaire et didactique, toutes les connaissances, tous les principes et les doctrines auxquels doivent obéir les regroupements d'habitations humaines afin de correspondre dignement et de façon adéquate à l'objectif qui a présidé à leur formation, qui assurément ne consiste et ne peut consister à imposer des sacrifices coûteux et inutiles aux résidents, ni à leur porter préjudice, mais à contribuer à l'augmentation des jouissances et des commodités individuelles et collectives.

Pour le reste, je sais très bien que l'urbanisation – même si toutes les conditions sont réunies pour qu'elle obtienne une place distinguée parmi les sciences qui montrent à l'homme le chemin de son perfectionnement, place que, à n'en point douter, les hommes de l'art et les philosophes s'empresseront de lui attribuer à juste titre dès que possible en l'étudiant, en l'analysant précisément, [32] en la rendant compréhensible comme il se doit – ne pourra pas et ne doit pas même, tant que cette situation ne sera pas effective, prétendre à autre chose que d'être identifiée et considérée comme un fait²¹, fait dont par ailleurs la complexité s'avère admirable, les tendances très vastes, les résultats incommensurables compte tenu de l'influence qu'elle a exercée, qu'elle exerce et qu'elle exercera toujours dans la vie de l'homme social. De ce point de vue, l'urbanisation est simplement un regroupement d'abris mis en relation et communiquant mutuellement, pour que les occupants puissent se fréquenter, s'aider, se défendre, s'aider réciproquement et se rendre les uns aux autres tous les services qui, avantageusement, peuvent concourir à l'augmentation et au développement du bien-être et de la prospérité commune.

Que l'on ne s'imagine pas cependant qu'à être ainsi considérée, l'urbanisation perde un atome de son importance, car cette importance, elle ne la doit pas à l'oripeau d'un titre qu'un caprice ou que les circonstances pourraient lui donner, mais elle la possède en elle-même pour ce qu'elle a été, pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle doit être, pour ce qu'elle sera. Ne la considérons pas comme une science, mais au contraire, contentons-nous pour le moment de la considérer comme un fait. Mais quoi ? Serait-elle alors moins digne d'intérêt ? Non, parce qu'il y aura toujours lieu, par tous les moyens, d'étudier un fait qui a assisté à la naissance de l'humanité, qui l'a accompagnée dans son

enfance comme dans sa jeunesse, dans ses adversités et dans ses réussites, et qui la suivra constamment comme une compagne ou une amie dans toutes ses vicissitudes. Fait qui par conséquent embrasse tous les siècles, toutes les races, tous les peuples, tous les âges, toutes les époques. Ce fait, dont l'origine et le développement sont, croit-on généralement, le fruit du hasard, et qui possède aux yeux de l'observateur et du philosophe des principes immuables auxquels il a dû obéir, des règles fixes qu'il a dû suivre, et une finalité hautement humanitaire à laquelle il doit tendre, et que par conséquent, même dans cette acception, il est certainement l'une des branches les plus importantes de la philosophie ; ce fait, nous allons l'étudier maintenant depuis son origine jusqu'à nos jours, et au fil de son histoire nous découvrirons les éléments constitutifs qui forment son être, les principes fondamentaux sur lesquels il repose, et les moyens qui doivent être employés pour que l'humanité qui, par nature et sous l'impulsion d'un instinct irrésistible, recherche son bonheur et son bien-être dans les grands groupes de population, ne trouve chez ceux-ci que torture, dégénération physique et destruction morale et intellectuelle.

Nous allons donc étudier ce fait en son origine et en ses causes (LIVRE I), afin de pouvoir suivre par la suite ses développements successifs (LIVRE II) jusqu'à l'époque présente. Et comme l'état actuel de l'urbanisation revêt pour nous un [33] intérêt majeur et crucial, nous nous consacrerons plus spécifiquement (LIVRE III) à son étude analytique. Et finalement, comme cette étude analytique, qui nous permettra bel et bien de comprendre la complexité des éléments urbanisateurs²² qui ont contribué à sa²³ formation, ne nous expliquera pas les causes de cette complexité, nous consacrerons (LIVRE IV) un petit traité à l'examen attentif et philosophique de ces causes, de leur rôle et de l'influence qu'elles ont exercée et qu'elles exercent encore au bout de plusieurs siècles, grâce auquel nous espérons mettre le lecteur en situation de comprendre et d'apprécier dans les grandes urbes les vestiges éternels qu'y laissèrent les civilisations passées, jusqu'à celle qui actuellement paraît dire au-revoir à l'humanité au profit d'une autre, que le Tout Puissant prévoit de substituer à la précédente.

[34]

[35]

LIVRE I. ORIGINES DE L'URBANISATION

Préambule

Tout, dans le monde, a une origine et un principe, et l'urbanisation doit nécessairement avoir les siens. Mais où devons-nous les chercher ? Peut-être sont-ils dans l'histoire des nations ? Non, parce que cette histoire nous décrit les hauts faits des grands ensembles humains, et même si elle daigne parfois nous donner à connaître leur façon d'être et de vivre, nous y trouvons une urbanisation développée et non pas en son commencement. Peut-être les trouverons-nous dans l'histoire d'un peuple quelconque ? Non, parce qu'avant que n'existe quelque peuple, l'urbanisation existait d'ores et déjà. Où donc devons-nous les chercher ? Dans l'histoire de l'humanité ? Oui, mais pas dans l'histoire de l'humanité telle qu'elle a été écrite²⁴, mais dans l'histoire de l'homme primitif, dans l'histoire de l'homme naturel, dans l'histoire de l'individu, car quel que fût l'endroit et la manière dont il vécut, le premier homme dut nécessairement avoir un hébergement, un refuge, un repaire, un abri ; et quel que soit le lieu où l'on trouve ce repaire primitif, là précisément réside l'origine de l'urbanisation. Faible origine, si l'on veut, insignifiante, négligeable aux yeux de beaucoup, et méprisée par tous ; origine d'une importance capitale pourtant, aux yeux du penseur philosophe, origine qu'il importe à l'humanité de rechercher et de connaître, car c'est d'elle que doivent découler les premières conséquences destinées à former les principes essentiels de la science urbanisatrice. Cherchons donc et mettons-nous au travail pour [36] trouver et fixer cette origine et cause première de l'urbanisation qui a été, est et sera la compagne inséparable de l'homme, symbole et cause première de sa civilisation et de sa culture. Pour parvenir

à cette fin qui constitue l'objet de ce livre premier, nous nous attacherons avant tout à rechercher quels sont les éléments primitifs et essentiels de l'urbanisation (Chap. 1.º), pour examiner ensuite (Chap. 2.º) quelle est la cause première de la combinaison de ces différents éléments primitifs.

[37]

CHAPITRE I. LA NÉCESSITÉ D'UN REFUGE CONSTITUE L'ORIGINE DE L'URBANISATION

L'homme est sorti des mains de la nature faible et sans le moindre abri, sans armes naturelles pour se défendre contre ses nombreux ennemis, sans aucun tégument qui le protégerait contre l'inclémence de l'atmosphère à laquelle il est sans cesse soumis ; et par conséquent, avant même que des vêtements ne couvrent sa nudité, il a dû chercher un refuge afin de se préserver aussi bien des bêtes plus fortes et mieux armées que lui, que de la fureur des éléments à laquelle il ne pouvait s'opposer.

L'être privilégié parmi tous les êtres de la nature, l'être que Dieu avait créé à son image et à sa ressemblance, l'être prédestiné à dominer le monde, le roi de la création, en apparaissant sur la terre, se voit dans la dure nécessité de chercher sous l'écorce de ce globe un terrier où se protéger des ennemis arrogants et fiers qu'il devrait plus tard juguler. Sans l'aide de ce refuge, que l'instinct de conservation l'obligea de rechercher, il aurait nécessairement succombé et n'aurait pas pu accomplir sa mission dans le monde.

Protégé, abrité, pouvant se défendre dans son terrier, il put en toute sécurité, sans risque ni crainte, donner libre cours à son intelligence, lueur divine, arme immatérielle, mais puissante, dominatrice, irrésistible qui devait lui procurer les moyens de lutter et de combattre avantageusement les bêtes et de les dominer. Du fond de ce refuge il put échafauder des plans [38] et préparer leur exécution afin de tromper les prédateurs qui l'assaillaient et attendaient qu'il sorte pour le dévorer. C'est-à-dire que le refuge qui protégea sa faiblesse physique lui permit d'employer et de développer son intelligence, origine féconde de son pouvoir et de sa prédominance, qui serait restée inactive, inféconde, nulle, si l'homme avait dû vivre à courir, effrayé, méfiant, déchiré par les broussailles et les rocs, sans un instant de répit, sans un instant de tranquillité et de calme.

On voit donc que l'homme doit à son refuge le maintien de son existence, qui se serait achevée peu après s'être manifestée, entre les griffes des bêtes, sinon sous l'effet des intempéries ; il lui doit de plus le développement de ses facultés mentales qui, dans la fatigue permanente et au milieu de l'agitation et de la peur incessantes, n'auraient pu

fonctionner. Telle est l'importance fondamentale du refuge dans l'histoire de l'humanité, qu'il a protégée, abritée et sauvée, en son propre berceau !

Vu tout ce que l'homme le plus barbare et le plus rude ressent, expérimente, touche, quand bien même il ne saurait rendre raison de cela, il n'y a pas lieu de s'étonner, mais au contraire on peut expliquer facilement l'intérêt inné que l'homme de toute race et de tout climat, de toute région et toute époque, de chaque sexe, de tout âge et toute condition, du hottentot au plus cultivé et civilisé, porte à la conservation constante et indispensable de son refuge. Quelles que soient les circonstances dans lesquelles il se trouve, le refuge est le premier de ses besoins, la première de ses aspirations, le premier de ses désirs. Et s'il existe un individu, non pas parmi les sauvages car cela serait impossible chez eux, mais parmi les civilisés, où l'on peut uniquement rencontrer de telle monstruosité, s'il existe un individu, répétons-nous, qui regarde avec dédain ou désintéressé le fait d'avoir un refuge ou de ne plus en avoir, il est considéré comme un être indigne, dégénéré, abruti ; et la société qui marque sur son front le terrible anathème « *homme sans patrie ni foyer* », l'écarte de son sein et le jette en prison. Il arrive souvent que l'homme sans patrie ni foyer se retrouve réduit à cette misère extrême non par sa propre faute, mais par la faute de la société elle-même ; et celle-ci pourtant ne lui pardonne pas son état, bien qu'il soit l'effet de sa propre faute. Nous ne disons pas cela par désir de disculper l'un pour accuser l'autre ; notre propos n'a ici pour but que d'affirmer l'importance vitale du refuge pour l'homme, et ce en toute situation, importance qui conduit la société civilisée à punir le fait de ne pas en avoir comme s'il s'agissait d'un délit, sans se demander s'il existe ou non des raisons qui atténueraient ou excuseraient cette faute.

Ce besoin inhérent à la nature même de l'homme, qui l'accompagne [39] partout, qui se fait sentir à tous les âges, en toute situation et en toute circonstance de sa vie, qui le suit même après sa mort, car l'on appelle son tombeau sa dernière demeure, dont la privation a été perçue de tout temps et dans toutes les nations comme le pire des maux, ce besoin, répétons-nous, nous oblige à considérer le refuge comme un tégument artificiel certes, mais indispensable, comme un appendice nécessaire, comme le complément de l'organisme de l'homme. C'est pourquoi l'idée de l'homme est constamment associée à celle de son refuge que, pour cette raison, l'on désigne par le terme on ne peut plus significatif, approprié et adéquat, de *demeure*²⁵, dans la mesure où il y demeure²⁶ et où il s'agit d'un complément de son être, comme nous l'avons dit

précédemment. L'homme peut dans certaines circonstances se passer, et il se passe effectivement de ses vêtements ; mais jamais et en aucune circonstance il ne se passe d'un refuge. Si vous parlez au sauvage des tropiques des vêtements de l'homme civilisé, vos paroles ne lui inspireront que rires et mépris souverain, car elles n'évoqueront pour lui que frivolité ridicule. En revanche, parlez avec lui de nos refuges, et il vous répondra avec une extrême gravité, en vous montrant du doigt sa hutte, comme pour manifester devant vous l'orgueil que cette possession lui fait ressentir. Car c'est ici, à l'instar de l'Européen le plus présomptueux, qu'il a sa famille, c'est ici qu'il l'héberge et qu'il se protège des bêtes et des éléments, c'est ici qu'il vient cacher les chagrins de sa vie, c'est ici qu'il vient jouir de plaisirs ineffables en présence de ses enfants et de sa femme, c'est ici, en un mot, que réside le complément de son être.

Si vous demandez au même homme des forêts de vous accompagner en excursion, il accédera volontiers à votre demande, à condition qu'il ne faille pas perdre de vue son habitation²⁷, ou qu'à tout le moins il considère facile d'y retourner. Cela signifie que l'homme sauvage ressent, de la même manière et avec plus de véhémence encore que l'homme civilisé, un attachement irréprensible vis-à-vis de la contrée où il a établi sa demeure, de sorte que l'on pourrait dire que là où se trouve son habitation, son cœur est scellé, comme si sa demeure faisait partie de son existence elle-même.

Nous ferons observer, vu que l'occasion nous le permet, que l'amour patriotique, ce sentiment héroïque, ce sentiment élevé et noble, que tant de martyrs glorieux et tant de héros ont inspiré, cet amour arrache l'homme du sein même de son foyer domestique, de sa demeure, de son refuge. De là il découle que dans la phrase graphique dont nous avons parlé à l'instant, *homme sans patrie ni foyer*, les deux idées de foyer et de patrie se trouvent réunies et en deviennent corrélées, étant donné qu'il n'est de patrie sans foyer, ni de foyer sans patrie. Seuls le rythme et l'harmonie de la langue ont, à notre avis, conduit à placer la patrie avant [40] le foyer, alors que celui-ci devait précéder celle-là, étant donné qu'il est son géniteur, son créateur.

Nous croyons avoir démontré d'une manière on ne peut plus évidente et achevée que le refuge est non seulement un besoin pour l'homme en chair et en os, pour l'intellectuel et pour le citoyen, mais qu'il est la première nécessité dont il fasse l'expérience sur terre. Et l'on notera bien que pour désigner la demeure de l'homme, nous n'avons pas une seule fois employé le mot *maison*²⁸, qui dans le monde civilisé

désigne la demeure de la manière la plus appropriée ; nous allons désormais expliquer la raison pour laquelle nous avons ainsi procédé. Le terme maison signifie une construction réalisée selon certaines règles, avec les matériaux appropriés, dans un but précis, qui n'est autre que de fournir à l'occupant des commodités plus ou moins nombreuses, selon son importance ou sa richesse, en plus de la satisfaction de ses besoins physiques. Mais cela ne correspond ni à la demeure originaire, ni à celle d'un grand nombre de peuples qui vivent encore dans la privation des avantages que procure un édifice en tant que tel, mais seulement et uniquement à celle de l'homme urbanisé. Cependant, comme notre intention consistait et consiste à démontrer la nécessité de la demeure, qui concerne aussi bien l'homme agreste et sauvage que le plus cultivé ou civilisé, ou mieux, qui affecte le sauvage avec plus de force et une plus grande urgence que l'homme urbanisé, nous avons dû chercher un terme générique qui embrasse indistinctement tous les types de demeures que l'on a connues, que l'on connaît et même que l'on pourrait connaître sur terre.

Pour notre propos, la maison d'un opulent banquier importe tout autant que la cabane d'un berger, le palais d'un monarque que la caverne, la cave ou l'ancre²⁹ d'un troglodyte, car autant les uns que les autres, et, si l'on veut, plus encore les seconds que les premiers, démontrent de la manière la plus éloquente qui soit, que l'homme, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, quelle que soit sa position, quelles que soient les circonstances, a toujours besoin d'un abri solide qui le défende et le protège.

Le seul point notable dans cette immense diversité d'habitats, c'est qu'en chaque situation et en fonction des circonstances, sans cesser d'éprouver le même besoin primitif, l'homme a recherché de nouveaux moyens de le satisfaire, plus appropriés et plus adéquat à son être et à la culture grandissante qu'il se constituait. Il en résulte naturellement, avec évidence et sans difficulté que la culture des peuples est configurée par la construction de leurs demeures, ou ce qui revient au même, que la civilisation et l'urbanisation ont partie liée et sont une seule et même chose.

Ce que nous venons de dire se réfère au genre et à la qualité d'habitats [41] que les multiples générations et peuples du monde ont occupés et occupent encore. Et en ce qui concerne la situation ou la localité où l'on trouve les demeures de l'homme, nous pouvons seulement dire également que, dans la perspective qui est la nôtre, il revient au même qu'elles se situent au sommet d'une montagne ou fond d'une vallée, dans les

régions reculées d'Océanie ou dans notre Europe cultivée, au milieu d'un désert misérable ou au centre d'un grand et opulent foyer urbain. Quelle que soit sa situation, le refuge nous démontre toujours le besoin impérieux que partout l'homme éprouve à son égard : toujours et partout, il se présente à nous comme l'appendice indispensable et le complément nécessaire de son existence.

Si donc l'homme solitaire comme l'homme social, le Caribéen comme le Civilisé éprouvent toujours et en toute part l'impérieuse nécessité de se procurer un refuge, et si sa première occupation et son premier désir s'attachent à satisfaire cette nécessité avant tout autre, il en résulte que celle-ci a été l'origine première et la cause unique, mais puissante, de l'urbanisation. Et comme ce besoin fut ressenti de la même façon par le premier homme et par toutes les générations de sa descendance, et que tous ressentiront jusqu'à la fin des temps, il en découle que l'origine de l'urbanisation provient de l'origine même de l'humanité. Partout où l'homme a existé, il s'est doté d'un refuge ; et là où un refuge a existé, se trouve précisément l'origine, le premier élément de l'urbanisation.

Telle est, si noble, ancienne et élevée, l'origine de l'urbanisation ! Elle servit, si l'on peut dire, de berceau à l'homme, elle le défendit ensuite contre les innombrables bêtes carnivores qui menaçaient constamment son existence ; elle le protégea de la fureur des éléments, elle lui procura un abri pour ses jeunes enfants, elle lui apporta repos et tranquillité pour qu'il puisse développer ses facultés intellectuelles et morales ; elle apprivoisa sa férocité et adoucit ses mœurs : elle le civilisa. En un mot, l'homme doit à l'urbanisation, qui naquit et se développa avec lui, tout ce qui est et peut être en ce monde, la conservation de son existence individuelle en premier lieu, son développement moral et intellectuel ensuite, et enfin son existence sociale. Quelle suprême importance la science urbanisatrice recèle-t-elle, elle qui fut considérée jusqu'ici avec tant de dédain et de mépris par l'homme, qui n'a pas su apprécier à leur juste valeur les immenses bénéfiques qu'il a reçus d'elle !

[42]

[43]

CHAPITRE II. LA SOCIABILITE DE L'HOMME EST LA CAUSE DU DEVELOPPEMENT DE L'URBANISATION

Dans le chapitre précédent, nous avons montré que le besoin qu'a l'homme de posséder un refuge en toute situation et en toute circonstance, est l'origine de l'urbanisation ; il en résulte que le refuge en est le premier élément constitutif. Il ne s'agit pas encore, loin s'en faut, d'urbanisation ; ce n'est qu'une goutte d'eau dans la mer, qui elle se compose d'une infinité de gouttes.

L'urbanisation est bien plus qu'un refuge, et bien plus encore qu'un ensemble de refuges considérés isolément et séparément. L'urbanisation, en tant que telle, nécessite un regroupement, plus ou moins bien organisé, de refuges afin que leurs occupants puissent communiquer entre eux et se rendre des services réciproques.

En parlant de regroupement, nous ne voulons pas dire que les refuges, éléments essentiels de l'urbanisation, qui la forment et la constituent, sont juxtaposés, ni mêmes qu'ils soient très proches les uns des autres. La distance, à condition qu'elle ne rende pas impossibles ou difficiles les communications entre les refuges regroupés, importe très peu, et ne détruit pas le regroupement au sens où nous utilisons ce terme. L'essentiel est que l'objectif final du regroupement puisse être atteint, qui consiste en ce que les éléments regroupés se rendent des services réciproques. Tant que cela aura lieu, il apparaîtra risible et puérile de s'amuser à mesurer et à fixer les distances.

[44] Il est vrai cependant que la facilité pour les refuges de se rendre des services les uns aux autres varie en raison inverse des distances ; mais il n'est pas moins vrai que la disparition absolue de celles-ci entraîne de très graves préjudices qui affaiblissent et neutralisent, en grande partie tout au moins, les avantages incomparables du regroupement, disparition qui pourrait produire et qui a déjà produit malheureusement de funestes résultats. Cela relève toutefois des principes scientifiques de l'urbanisation, qu'il ne serait pas pertinent de présenter ni de développer ici. Pour notre propos, il suffit de retenir que l'urbanisation se constitue et fonctionne partout où existe un groupe de refuges plus ou moins achevés³⁰, plus ou moins nombreux, plus ou moins distants les

uns des autres, dont le regroupement a pour objectif et remplit la fonction d'établir des relations et des communications entre les uns et les autres.

Pour donner une première idée de l'urbanisation au plan scientifique, nous dirons que ses éléments constitutifs sont les refuges, son objet la réciprocité des services et ses moyens les voies communes, c'est-à-dire, de commune jouissance.

Après ces explications, suffisantes à notre avis pour donner un premier aperçu, fût-il résumé et condensé, de l'urbanisation, nous pouvons entrer pleinement dans l'examen de la thèse que renferme le titre de ce chapitre, et dont la démonstration se trouve désormais très simplifiée.

Quand l'homme, vulnérable et isolé, eut satisfait ce premier besoin et put s'installer, se protéger et se défendre grâce à son refuge, fier de cette première conquête, il ressentit au fond de son cœur un désir irrésistible qui le poussait irrésistiblement à rechercher la compagnie et l'aide de ses semblables. Ce sentiment inné en l'homme, que Dieu plaça dans son cœur pour qu'il puisse accomplir la haute mission qu'il lui confiait sur la terre, ce sentiment auquel l'humanité doit tous ses progrès, est aussi la cause directe³¹ de l'urbanisation. Étant donné que l'homme allait à la rencontre de son prochain, que les premiers éléments d'association prenaient forme, qu'une fois associé, il ressentait le même besoin de logement que lorsqu'il était isolé et qu'enfin il ne pouvait pas emporter celui qu'il avait établi ailleurs antérieurement, il dut en construire un nouveau dans la contrée même où résidait son compagnon, et tisser des relations de communication avec lui, faute de quoi l'objectif naturel de l'association n'aurait pu être atteint, qui ne pouvait être que de se défendre et de s'aider réciproquement. Deux refuges ainsi combinés, à condition de pouvoir communiquer, forment déjà un groupe de refuges, et constituent par conséquent l'urbanisation. Si, à ce petit groupe primitif, viennent s'agréger comme [45] on le constate régulièrement et naturellement, d'autres refuges, sans que varie d'une once l'essence du groupe primitif, nous obtiendrons une urbanisation plus dense, moins simple et plus composée, bien que sur le fond toujours identique. Entre un groupe primitif de deux refuges et l'urbe la plus populeuse qui les compte par millions, il n'y a qu'une différence de nombre, avec les conséquences naturelles qu'entraîne nécessairement l'augmentation des refuges sur les voies de communication réciproque.

De cette manière, on peut expliquer comment, alors que les sociétés croissaient et qu'augmentaient proportionnellement les combinaisons de refuges, des groupes urbanisés³² de plus en plus grands se formèrent, où lentement et au fil des siècles se développèrent, conjointement à l'urbanisation, l'intelligence, l'instinct de générosité, les douces mœurs, la bonne morale, la culture, les arts, les sciences, tous les éléments, en un mot, qui constituent la véritable civilisation. Depuis les premières cavernes immondes des féroces troglodytes, l'urbanisation a conduit l'humanité peu à peu et pas à pas, mais avec une constante persévérance, vers ces immenses groupes que sous le nom de cités, nous contemplons avec admiration et extase.

L'instinct de sociabilité produisit d'urbanisation ; et l'intelligence comme les nobles sentiments de l'homme ont trouvé dans l'urbanisation le moyen de leur développement, indispensable pour que fussent créés les éléments civilisateurs. Sans sociabilité, les premiers refuges de la race humaine existeraient encore, tels les nids des aigles, dans les brèches rocheuses des corniches qui courent sur les sommets des chaînes montagneuses de la planète. L'instinct social sortit les familles troglodytes de là, qui descendirent et se retrouvèrent à flanc de montagne où l'urbanisation leur apprit à construire, avec les gros rochers détachés des hauteurs, des grottes artificielles, premier signe d'édification. De nouveaux groupes de familles, détachées de ce noyau primitif, descendaient vers des vallées plus profondes et hospitalières, et à chaque pas qu'ils faisaient dans cette marche descendante s'élevait à mesure leur niveau intellectuel, et aux nouveaux éléments de construction qu'ils trouvaient succédait un nouveau système de logements, les uns transitoires et nomades, les autres fixes et permanents, les premiers inspirés par un chef de tribu aventurier et nomade, les seconds issus des délices d'une contrée qui invite à jouir de sa paisible tranquillité, à l'ombre d'une vie patriarcale.

Ce faisant, les tribus errantes conservèrent leur instinct barbare très longtemps, tant et si bien que de nos jours, il est facile d'en trouver quelques-unes, privées des bienfaits de la civilisation ; celles qui demeurèrent [46] tranquilles perfectionnèrent de génération en génération la construction de leurs refuges, et grâce à la sécurité, au calme et au bien-être domestiques dus aux avancées de l'urbanisation, la civilisation put pénétrer parmi ces frustes regroupements d'édifices naissants et suivre sa marche majestueuse et sublime, avec pour résultats l'élévation d'*urbes* aussi considérables et surprenantes que Memphis, Babylone, Palmyre, Ninive et tant d'autres qui brillèrent

pendant l'Antiquité, et qui tombèrent en ruines sous l'effet des grandes catastrophes qui, contenues un temps par les avancées de l'urbanisation et de la civilisation, ne détruisirent pas pour autant son esprit vivificateur, qui renaquit sous un nouvel éclat à Athènes et à Rome, d'où il fut expulsé également plus tard par l'invasion barbare venue du nord, pour réapparaître triomphalement après quelques siècles dans les grandes urbes du monde moderne.

Il convient de noter comment les vestiges de l'urbanisation restent debout au beau milieu de ces grandes catastrophes sociales, cependant que ceux de la civilisation disparaissent devant la barbarie des hordes envahisseuses. Les ouvrages de l'urbanisation ont un caractère matériel et permanent qui ne cède pas avec autant de facilité à l'influence barbare des grandes guerres, que les progrès de la civilisation qui, incarnés par les coutumes d'un peuple, en arrivent à dégénérer et à disparaître chaque fois qu'un peuple sauvage parvient, sous l'impulsion d'un assaut brutal à vaincre, conquérir, réduire en esclavage et détruire ce peuple civilisé. La Renaissance, avant d'apprendre dans les très rares livres qui survécurent à la ruine des urbes grecque et de l'Empire romain la civilisation de ces peuples, avait déjà connaissance à travers les grands monuments des siècles de Périclès et d'Auguste qui avaient subsisté, de l'urbanisation qui en ces siècles d'or, avait prédominé. Pour cette raison, l'urbanisation put s'élever avant sa compagne, triomphante et satisfaite, riche des dépouilles de tous les âges et de tous les siècles, créant ces immenses ensembles de population, ces *urbes*, grandioses comme Ninive et Babylone, brillantes comme Athènes, éblouissantes comme Rome, montrant en même temps leur caractère particulier qui, en les distinguant de tout ce qui était ancien, les rendit propres et adaptées à la civilisation qui a prévalu jusqu'à présent : si seulement elles pouvaient l'être vis-à-vis de celle qui apparaît !

Nous avons décrit à grands traits l'histoire de l'urbanisation depuis que la sociabilité humaine l'a arrachée des terriers isolés et dégoûtants grattés sous les rochers, pour lui conférer l'éclat brillant et éblouissant qu'elle arbore orgueilleusement dans nos *urbes*. Pour passer de cette extrémité à la situation actuelle, qui n'en est pas le contrepoint et qui est loin de [47] l'être, car le développement de la perfectibilité humaine bénéficie aujourd'hui d'une vigueur inégalée, pour passer, répétons-nous, d'un point à un autre, combien de générations, combien de siècles, combien de luttes et combien de civilisations ont dû naître, se développer et fondre dans l'abîme de l'éternité !

C'est cela que nous allons étudier par la suite.

[48]

[49]

LIVRE II. DEVELOPPEMENT DE L'URBANISATION

Préambule

C'est certainement l'un des spectacles les plus grandioses et surprenants, en même temps que l'un des plus réjouissants, celui que nous offre l'humanité en son œuvre persévérante d'urbanisation. Son origine ne peut et ne doit être recherchée, et ne réside pas, contrairement à celle des peuples les plus renommés de l'histoire, dans la fondation d'une colonie construite par quelques familles, par une poignée d'hommes fugitifs, errants ou aventuriers, qui prirent finalement possession d'un territoire et s'y fixèrent afin de former le noyau primitif et originaire de leur race. L'urbanisation commence avec le premier homme, dont la patrie importe très peu à notre objet, car nous savons que, comme nous l'avons dit par ailleurs, où qu'il fût, là se trouve le premier élément ou germe d'urbanisation.

On ne peut pas non plus la comparer, relativement à sa finalité et à son terme, à l'histoire d'aucun peuple. Tous les peuples qui ont successivement occupé la surface de la terre, ont invariablement traversé des périodes de naissance, de développement, de pouvoir, de décadence et de ruine ; et sans être prophète, nous pouvons garantir que les peuples et les nations qui aujourd'hui se disputent la domination du monde, périront aussi sous l'impulsion d'autres plus vigoureux et chanceux, appelés à les remplacer. L'urbanisation, cependant, supérieure à toutes ces vicissitudes et catastrophes, a toujours survécu à l'écroulement des peuples qui s'étaient donné le plus de mal à la cultiver, et a toujours poursuivi sa marche et sa progression [50] sur le chemin de son perfectionnement, auquel le Tout-Puissant ne voulut montrer aucune des limites qu'il imposa aux vagues de l'Océan.

C'est-à-dire que l'œuvre d'urbanisation commencée par le premier homme, poursuivra son développement jusqu'à ce que dans la consommation des siècles, disparaisse le dernier homme de la surface de cette planète. Son histoire est donc l'histoire de l'homme, dont l'existence, qu'elle soit individuelle ou collective, en sera toujours l'indispensable complément.

Les formes de ce développement n'ont pas constamment été les mêmes ; elles ne le sont pas à présent, et ne le seront pas non plus à l'avenir. Chaque race, chaque peuple, chaque génération, possède son système, ses règles, ses goûts. D'un autre côté, chaque climat, chaque topographie, chaque hydrographie, chaque formation géologique, en fonction de ses manifestations habituelles, entraîne des contraintes particulières, aussi bien pour les constructions isolées que pour les constructions combinées. Et cependant, au milieu de cette grande variété de formes, l'urbanisation est toujours la même au fond ; amie fidèle de l'homme, elle l'accompagne partout, et quelle que soit la situation dans laquelle l'homme se trouve, elle lui apporte le soutien approprié. Du point de vue de l'urbanisation, la forme n'est rien, la satisfaction complète et adéquate des besoins humains est tout. Dans le présent livre destiné à montrer son développement, nous allons la voir en action, infatigable, empressée, adopter divers systèmes, prendre des formes variées, recherchant ingénieusement le moyen le plus approprié pour servir l'homme en chacune de ses situations. Nos lecteurs verront avec nous comment, sur ce sentier jalonné par ses éléments essentiels, elle marche au même pas que la civilisation ou, pour mieux dire, comment l'urbanisation, digne précurseur de celle-ci, la précède, éclaire et prépare le chemin qu'elle doit suivre ensuite.

Parce que, même si l'urbanisation et la civilisation proviennent d'un même principe, qui est la sociabilité de l'homme, dans l'ordre généalogique, la primogéniture revient de droit à l'urbanisation, qui est l'effet premier, immédiat, matériel de la réunion de plusieurs individus et familles ; elle est la première manifestation de cette réunion, elle est la réunion même, puisqu'en se réunissant, chaque homme et chaque famille devait apporter sa maison, si bien que la civilisation dut être un effet ultérieur de cette réunion, le résultat consécutif au contact, au commerce³³ et aux relations entre les associés.

Au fil de ce livre, nous allons voir se confirmer, en pratique, la vérité de cette assertion. En procédant (CHAPITRE I.) à l'étude des différentes urbanisations primitives, nous trouverons les premières manifestations de l'urbanisation au sein de peuples et de

tribus dans lesquels non seulement aucune idée de civilisation n'existait, mais où, ce qui est beaucoup plus remarquable, on distingue à peine dans les [51] coutumes les premières et très faibles lueurs de l'intelligence. Et ce n'est qu'après avoir avancé dans la description (CHAPITRE II.) des urbanisations secondaires, c'est-à-dire, quand l'urbanisation commence à effectuer ses premiers pas vers le perfectionnement, que nous commencerons à noter quelque apparition, encore insignifiante, de la civilisation, dont nous assisterons ensuite au développement en décrivant (CHAPITRE III.) l'urbanisation complexe. A ce stade, nous pourrons déjà admirer la marche unie et harmonieuse de celle-ci et de celle-là.

Commençons donc notre travail.

[52]

[53]

CHAPITRE I. URBANISATION ELEMENTAIRE ET PRIMITIVE

OBSERVATIONS PRÉALABLES

Pour chercher l'origine primitive de l'urbanisation qui apparut sous plusieurs formes, de diverses manières et par différents systèmes, et s'intensifia et se développa sur la terre entière, nous n'aurons pas à entreprendre le travail ardu et titanesque que font généralement les anthropologues pour rechercher, à l'aide de la tradition – en suivant le fil de la formation des langues, en analysant les couleurs de chaque race, en procédant aux études anatomiques et phrénologiques des crânes, en mesurant leurs angles faciaux respectifs – ou par quelque autre moyen inspiré par la soif du chercheur³⁴, sur quel point du globe apparut le premier homme, et duquel procèdent par conséquent toutes les races, toutes les générations, tous les hommes. Abstraction faite de l'utilité qui pourrait résulter de telles investigations, qui conduiraient l'homme à se conformer au sage précepte de l'oracle *Connais-toi toi-même*, aucun doute ne put demeurer quant à l'inutilité d'un tel labeur, pour nous qui nous sommes proposé uniquement de rechercher les diverses formes et les différents systèmes qu'utilisèrent les hommes primitifs pour satisfaire le premier et impérieux besoin qu'ils éprouvèrent de disposer d'un refuge qui protégeât leur naturelle nudité de l'inclémence des éléments, et qui défendît leur faiblesse innée, leur corps dépourvu de défenses, contre les redoutables agressions des bêtes, dans cette lutte acharnée qui dut s'établir pour la domination d'un territoire.

Nous avons déjà dit ailleurs qu'il nous suffit de savoir qu'il existe un homme, [54] où qu'il soit, pour être sûrs et certains que sur le lieu de son existence, quel qu'il soit, doit exister un refuge qui l'abrite et le protège, c'est-à-dire le premier élément, la

molécule ou le germe de l'urbanisation. Ce qui en revanche revêt de l'importance pour notre propos, et ce, non par pure curiosité, mais dans l'objectif intéressé de déterminer, dès que possible, l'influence que ces premiers éléments constitutifs, en fonction de leurs diverses formes, exercèrent par la suite sur les combinaisons dont ils firent partie, ce qui importe, répétons-nous, c'est de vérifier les moyens, le système, les formes que les hommes primitifs utilisèrent d'abord pour se procurer, ensuite pour construire leurs refuges.

Et ce que nous venons de dire révèle déjà à première vue la nécessaire existence de deux formes très différentes d'abri pour l'homme, qui ne purent apparaître simultanément, mais successivement. Au début en effet, compte tenu de sa supposée rudesse naturelle, il est peu probable qu'il ait eu l'idée de se construire un tel abri, mais il a dû instinctivement en chercher un déjà construit, où qu'il soit, grâce auquel notre planète put lui offrir d'innombrables possibilités, au sortir de son âge volcanique, avec les multiples crevasses que les secousses incessantes ouvrirent dans les hauts-plateaux rocheux qui vinrent à former nos grandes chaînes de montagne.

Deux considérations d'importance égale découlent de ce qui précède : la première, c'est que le premier refuge de l'homme dut être naturel, pour ainsi dire, c'est-à-dire offert spontanément et généreusement par la nature ; la seconde, c'est que l'homme dut trouver cet abri plus facilement sur les cimes qu'au fond des vallées, et que par conséquent son installation au sommet des plus hautes montagnes apparaît logique, naturel et jusqu'à un certain point, nécessaire.

Cette dernière affirmation, à laquelle nous avons été conduits par la force logique d'une induction fondée sur la nature même de l'homme, est de surcroît un fait historique indéniable, que démontrent à l'unisson les traditions vivaces de tous les peuples, les généalogies linguistiques, les vestiges impérissables anciennement et récemment découverts d'une urbanisation au demeurant fruste, et même les types caractéristiques de chaque race. Demandez aux anciens d'un village quelconque d'où viennent leurs ancêtres primitifs, bien avant que l'histoire ne retienne leurs noms, partout on vous répondra en vous indiquant une montagne, plus ou moins proche, comme point de départ de chaque souche ou de chaque race. Suivez le fil [55] de la formation des dialectes et des langues qui dans tous les pays du globe révèlent la pensée de l'homme, et vous trouverez dans une chaîne de montagnes la langue maternelle. Excavez la terre tous azimuts, recherchez sous les strates superposées par les siècles les traces que les

générations antérieure à la nôtre auraient pu y laisser, et les ruines que vous mettrez en évidence vous diront avec plus d'éloquence que le livre le plus authentique, que dans les vallées vécutent des générations suffisamment civilisées pour fonder des urbes, mais que les générations plus barbares qui durent les précéder, vinrent des montagnes, où, comme dans le Caucase, dans la Montagne thébaine³⁵, dans la montagne de Kanheri³⁶, dans celles de Géorgie, dans celles, plus hautes, de Mahu³⁷, et dans d'autres encore, vous verriez avec surprise les grottes ou les cavernes qui offrirent un asile aux occupants primitifs. Observez les formes typiques de chacune des souches humaines qui peuplent la planète : alors que vous trouverez sur les montagnes la perfection primitive, à mesure que vous descendrez, vous vous rendrez compte de la dégénérescence qui à chaque pas vous paraîtra plus notable.

Si l'on ajoute à cela la grande catastrophe du déluge et des grandes et extraordinaires inondations, dont l'existence est attestée non seulement dans les livres sacrés, mais aussi dans les récits qui en ont été transmis de génération en génération dans tous les peuples et pays du globe, nous considérerons comme un fait démontré, qui se passe d'explication, évident, que les premiers hommes s'installèrent au plus haut des montagnes, dont ils descendirent à mesure qu'ils se multipliaient, en se dispersant en groupes de familles, en tribus, en colonies, en peuplements, sur toute la surface de la planète.

Telle a été la marche ininterrompue de l'humanité, et telle a été aussi celle de l'urbanisation, inséparable compagne qui a constamment suivi l'individu et la famille. Mais quels pourraient être les refuges qu'occupèrent les hommes alors qu'ils vivaient sur la cime des montagnes, et quels pourraient être ceux qu'ils occupèrent par la suite, à mesure qu'ils descendaient vers les vallées pour y établir, dans les grandes plaines en bord de mer ou de rivière, des logements combinés, première tentative vers les grandes urbes qui devaient les remplacer ?

Il s'agit là du problème que nous tâcherons de résoudre avant tout (§. I), en décrivant historiquement la marche qu'a, concernant son habitat, suivie l'humanité, par étapes et progressivement, en se dispersant par groupes depuis la cime des montagnes jusqu'à ce qu'elle s'établisse dans les vallées. Après cette approche historique d'ensemble, nous considérerons séparément chacune des périodes qu'a traversées l'urbanisation au cours de ce développement primitif, en [56] étudiant en premier lieu

(§. II) celle du troglodytisme en ses deux époques ; puis (§. III) celle du cyclopisme qui présente également deux époques analogues ; et finalement (§. IV) la période du turgurisme³⁸, qui constitue une avancée majeure et nécessita pour se développer trois époques successives et bien distinctes les unes des autres.

§. I.

APERÇU HISTORIQUE DE LA MARCHÉ QUE DUT SUIVRE L'URBANISATION ÉLÉMENTAIRE ET PRIMITIVE AU COURS DE SON DÉVELOPPEMENT PROGRESSIF

Si retracer l'histoire de l'origine d'une nation, d'un peuple ou d'une race est toujours une tâche ardue et laborieuse, parce qu'on se réfère à un âge où l'on n'écrivait rien et où aucun autre moyen n'était utilisé pour consigner quoi que ce soit sur des supports³⁹ que l'on aurait pu transmettre aux générations suivantes, plus éclairées, où ceux qui y vivaient n'étaient pas même en situation de comprendre ce qui les concernait, où par conséquent ils ne pouvaient laisser la moindre trace permanente de leur éphémère et hasardeuse existence ; notre propos, qui évoque un âge bien antérieur à la formation de ces grands groupes que l'histoire a appelés nations ou peuples, doit cependant être beaucoup plus risqué. Et pourtant, nous sommes bien obligés de pénétrer dans l'obscur abîme des temps primitifs, parce que l'histoire de l'urbanisation y prend sa source et, comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, dut accompagner l'humanité en son berceau, et parce que la connaissance, fût-elle imparfaite, des premiers pas que fit l'urbanisation, doit nous être d'une extrême utilité pour trouver une solution satisfaisante, une explication complète de certains événements survenus dans des époques ultérieures, d'ores et déjà connus sur le plan historique, événements qui sinon nous apparaîtraient comme des énigmes stupéfiantes et indéchiffrables.

Où cependant devons-nous aller pour trouver quelque faible éclat de lumière, afin de pouvoir esquisser, fût-ce à grands traits, le magnifique tableau que dut être

l'humanité en ses premiers pas urbanistiques⁴⁰ ? Exigeons avant tout de l'histoire qu'elle nous donne des dates, des récits, des documents, demandons-lui cette torche étincelante qui éclaire le passé, et souvent découvre et met en évidence les origines les plus reculées de toutes ces choses qui [57] ont un lien avec l'existence de l'homme. Fouillons ses archives, où sont consignés les événements qui ont influé sur la prospérité ou la disgrâce de l'humanité, d'une race, d'un peuple. Examinons les monuments que nous ont légués les générations les plus anciennes, et que l'histoire nous décrits attentivement dans ses annales. Mais qu'allons-nous trouver, concernant notre propos, dans ces brillantes pages qui sont le fruit des découvertes d'hommes studieux qui, l'un après l'autre, au fil de quelques siècles, se sont consacrés à la connaissance du passé pour déchiffrer les énigmes de l'avenir ? Que nous disent ces livres, arsenal inépuisable de données pour illustrer et donner à connaître non seulement les grands événements mais parfois aussi des épisodes insignifiants, jusqu'aux us, aux coutumes, et aux modes d'un peuple ou d'une tribu quelconque. Quelles données nous fournissent-ils pour parvenir à la connaissance de ce que fut la demeure de l'homme aux premiers âges, comment la satisfaction de ce besoin put se développer, s'améliorer, se perfectionner au fil du temps jusqu'à l'époque actuelle, où à force de se perfectionner, elle finit par dégénérer en revenant jusqu'à un certain point au temps primitifs ? Il est douloureux de l'admettre, mais on ne peut nier et il faut avouer que l'histoire n'a rien retenu ou quasiment, concernant les refuges de l'homme, ni lors des époques antéhistoriques ou héroïques, ni lors de celles qui ont suivi ; et quand elle daigne, parce qu'elle semble à l'évidence faire un grand sacrifice lorsqu'elle traite d'une telle matière, quand elle daigne, répétons-nous, nous expliquer quelques détails, elle le fait avec dédain et distraitement, comme s'il s'agissait d'un objet d'intérêt minime ou de pure curiosité, romanesque, réservant à d'autres sujets plus prestigieux l'étude et les considérations philosophiques. C'est pourquoi nous ne trouvons que des descriptions purement artistiques de temples, de pyramides, d'obélisques, de catacombes, de mausolées, de palais, de portiques, de théâtres, de colisées, d'arcs de triomphe et autres objets divers qui, s'ils avaient été considérés d'un point de vue urbanistique, nous auraient fourni bon nombre de données très intéressantes pour écrire l'histoire de cette branche du savoir humain, ou de ce fait, si l'on veut, si intimement et indissolublement lié au mal-être ou au bonheur de l'individu et par conséquent de l'espèce humaine. Chose étonnante ! Dès que nous trouvons une description d'urbe, en laquelle un peuple tout entier dut

concentrer son existence, nous ne pouvons qu'être surpris par la description minutieuse et romanesque d'une nécropole, c'est-à-dire, d'une cité des morts.

Il est donc nécessaire de renoncer au concours de l'histoire pour écrire, depuis son origine, le développement de l'urbanisation. Où irons-nous alors chercher de l'aide ? Qui nous apportera ces précieuses données, dont nous avons besoin pour [58] parvenir à connaître la façon dont l'homme se logea dans les premiers âges du monde ? Qui ? L'homme lui-même. Examinons sa nature, ses instincts innés⁴¹, ses inclinations, ses capacités physiques, intellectuelles et morales dans leur développement et manifestations successives, remontons avec lui au premier âge de notre monde, analysons et examinons pour la comprendre cette place qui lui a été assignée en ce monde, que Dieu livra à sa domination pour qu'il le conquît, à force de lutte, de travail et de persévérance. Par l'examen comparatif des besoins que l'homme dut éprouver, et des moyens et ressources dont il put disposer pour les satisfaire, nous découvrirons à n'en point douter cette histoire que nous recherchons, et que l'anthropologie a tellement oubliée.

En accord à ce sujet avec l'histoire, nous avons trouvé les races typiques du genre humain établies sur les cimes des grandes chaînes montagneuses qui traversent la planète. Demandons alors à ces races quelle dut être leur situation et comment elles purent la surmonter. Tout en nous montrant certaines de ces cavernes que la nature a conservées en tant que documents authentiques au milieu des roches escarpées de l'Himalaya, par exemple, elles nous diront que, se trouvant désarmées et sans abri naturel, elles se virent obligées de soutenir une lutte constante, acharnée, titanesque, à la vie à la mort, contre les éléments et contre les innombrables bêtes qui leur disputaient le terrain qu'elles devaient occuper, les fruits et les proies qu'elles devaient manger, si bien qu'elles n'eurent d'autre recours que de conquérir, par la force et l'industrie, ces antres souterrains, à l'entrée alors étroite, où elles trouvèrent un abri contre l'inclémence, un refuge dans les moments de danger imminent, un peu de sécurité pendant les heures comptées de repos, et du calme pour imaginer les moyens d'exterminer leurs ennemis et pour saisir l'occasion propice de les utiliser. Telle dut être la vie de l'homme pendant ce premier âge éprouvant, auquel l'orgueilleux roi de la création n'aurait pu survivre sans ces refuges que la nature sauvage de cette époque lui offrait largement dans les crevasses des roches disloquées par les tremblements de terre.

Comme l'homme obéissait à la loi de son Créateur, il crût et se multiplia. Sa supériorité numérique, issue des générations accumulées, qui lui donnait quelque avantage sur ses ennemis, l'obligea en même temps à sortir de ses terriers primitifs, à tenter quelques escapades en descendant vers les vallées creusées par les versants, où il devait trouver ses moyens de subsistance en plus grande abondance. La tribu, une fois arrachée ou détachée de cette manière de sa matrice et organisée pour soutenir, avec succès, la lutte [59] contre ses ennemis que la tradition de certains peuples appelle des monstres non sans quelque fondement, en même temps qu'elle obtenait des aliments plus abondants, se trouva dans l'impossibilité de satisfaire cet autre besoin, tout aussi vital que celui de l'alimentation, qu'est l'abri ou le refuge, car à moindre altitude il n'y avait plus de failles dans les roches, si nombreuses au sommet de la montagne. La satisfaction de ce besoin lui imposa une tâche très pénible qu'il accomplit, comme il le fait toujours lorsqu'il s'agit de remédier à ses besoins naturels. Pour la première fois, il se fit artisan et creusa sur les pentes des talus des terriers analogues à ceux que la nature lui avait offerts sur la crête de la montagne. Cette première tentative, cependant qu'elle maintenait encore l'homme sous la croûte terrestre, fut un grand pas sur le chemin de l'urbanisation, car il montra à l'homme qu'il pouvait construire des refuges et que par conséquent, il pouvait dans une certaine mesure se passer des refuges naturels, les seuls, lors de la première époque de cet âge, qu'il avait connus et dont il avait joui.

Riches pour ainsi dire, de cette découverte, les générations successives de cette tribu dont nous suivons la course, quand elles eurent conquis aux bêtes le territoire sur lequel se trouvaient leurs abris, et quand l'accroissement des familles incita ou imposa la formation, la séparation et le départ de telle ou telle tribu, descendirent de plus en plus vers le pied de la montagne, et chacune d'elles s'installa dans la vallée qu'elle jugea la plus adéquate, où, tirant profit des accidents du terrain, elle creusa de nouveaux terriers. Une de ces tribus dut tomber en chemin sur un monticule formé par des blocs provenant des hauteurs, et la superposition de ces énormes rocs tombés les uns sur les autres, sous lesquels se formaient de grands trous remplis de terre et de gravats, a dû faire naître dans l'esprit de ces hommes rudes et sauvages la première idée d'une construction entre le sous-sol et la surface vu que, sans qu'il fût nécessaire de s'y introduire, ils comprirent qu'il leur suffisait de dégager ces interstices jusqu'au fond, pour obtenir des abris qui, en plus d'être aussi sûrs que ceux, traditionnels, de leurs ancêtres au sommet de la montagne, offraient de plus grandes commodités.

Cette découverte incommensurable pour nous, qui n'avons qu'une lointaine idée de la terrible situation de ces premières tribus dont la vie tout entière était une guerre incessante, cette découverte, répétons-nous, dut exercer à l'époque une telle influence sur la manière d'être de l'homme qu'elle donna naissance, tout en mettant un terme au premier âge durant lequel il se vit condamné à vivre sous terre, à un autre âge dans lequel désormais il construit ses refuges [60] au-dessus de la croûte et à la surface de la terre, et il jouit à l'intérieur de son habitat des inestimables avantages de la lumière naturelle tonifiante et de l'air pur et vivifiant. Cette époque fut véritablement une transition entre l'urbanisation souterraine et de surface⁴², transition d'une importance considérable, car son achèvement devait être le point de départ de toutes les découvertes et avancées ultérieures en matière d'urbanisation, destinées à conduire l'homme à l'état de société perfectionnée, à la civilisation. Les refuges souterrains évoquent l'idée de l'homme qui se cache et fuit devant des ennemis dominateurs, alors que les constructions aériennes nous révèlent déjà un homme qui, s'il ne domine pas, aspire ouvertement et se prépare à dominer, défie ses ennemis, provoque la lutte, affronte les dangers et les attend résolument de pied ferme. Il semble que la peur ancienne le cède à la réflexion et au calme, pour donner lieu à la prévision et à la prévention, éléments précieux grâce auxquels l'homme faible et désarmé devait s'opposer à la force supérieure et à la férocité indomptable de ceux qui lui étaient étrangers. Le temps du triomphe n'était pas encore venu, mais l'installation de la demeure de l'homme sur la terre l'annonçait déjà. L'ennemi n'avait pas été vaincu, la lutte continuait, et le danger n'avait pas disparu ; mais l'homme installé dans son refuge, revêtu pour ainsi dire, d'une armure de granit, découvrant et dominant de son œil de lynx une grande étendue de terrain depuis l'intérieur de sa demeure, fort de cette position inexpugnable, il peut prévoir sa défense avec plus de facilité, de commodité, de sécurité, à laquelle il peut même combiner le cas échéant les moyens offensifs.

Il ressort de tout ce que nous venons de dire que les constructions du deuxième âge, les premières qui osèrent s'élever à la surface de la terre, dans leur grossière simplicité, durent présenter certaines qualités de solidité et de résistance pour résister aussi bien aux rudes assauts des éléments qu'à la violence féroce des bêtes. Telles sont en effet les rares vestiges des demeures de ces temps reculés que l'on a découverts en certains points du globe.

Ces constructions, qui durent commencer de la manière la plus simple que l'on puisse concevoir, c'est-à-dire, par deux rocs dont les bases fussent situées à quelque distance l'une de l'autre et qui, une fois inclinés, en vinrent à se toucher et à se soutenir mutuellement par leurs extrémités supérieures en formant ainsi un prisme triangulaire creux, et qui ensuite combinèrent trois rocs de telle sorte que deux d'entre eux servissent de contreforts latéraux et celui du dessus d'architrave, ces constructions, donc, acquirent au fil du temps un certain niveau de perfectionnement, [61] que nous retrouvons encore à des époques ultérieures, où l'habitation de l'homme avait déjà pris des formes plus légères. Cela prouve une fois de plus l'importance de cette invention, que des générations bien postérieures conservèrent sans en avoir désormais l'utilité, bien qu'elles reconnussent son utilité et sa commodité pour protéger les demeures combinées de plusieurs familles ou tribus.

Jusqu'ici nous avons vu l'homme en lutte mobiliser ses efforts bien plus pour se défendre que pour attaquer. Il est vrai qu'il avance, mais par courtes étapes, et il se contente de défendre le territoire qu'il occupe où il est retenu par un attachement à son refuge d'autant plus fort qu'il craint de ne pas en trouver d'équivalent ailleurs. C'est ainsi que nous avons vu des tribus se séparer d'une tribu mère, non par caprice ou par désir de courir des aventures terriblement dangereuses en ces premiers âges de l'humanité, mais sous l'impulsion d'une impérieuse nécessité créée par l'augmentation naturelle du nombre d'individus et de familles, de même que nous voyons de nouveaux essaims quitter une ruche, quand l'essaim primitif, devenu trop gros, ne peut plus tenir dans une seule et même ruche. Cependant, cette espèce d'attitude purement passive disparaît quand l'homme a appris à amonceler des pierres pour construire sa demeure, car il se montre désormais plus résolu à entreprendre des excursions plus lointaines, à descendre avec plus d'intrépidité les pentes des montagnes, confiant dans le fait qu'il trouvera partout l'unique matériau dont il a besoin pour construire ses abris. Cette confiance de bon aloi en ses propres ressources le rend courageux et agressif, si bien qu'il n'attend plus ses ennemis, mais part à leur recherche et les poursuit sur leur propre terrain où, après les avoir chassés, il établit ses campements de pierre. A partir de ce point, devenu un centre d'action, il entreprend de nouvelles excursions dans toute la région environnante, jusqu'à ce qu'il tombe en tel ou tel endroit de la plaine sur quelque terrain rocailleux qui lui fournisse des matériaux pour ses constructions grossières.

Telle dut être, dessinée à grands traits, la vie de l'homme en guerre ouverte contre les bêtes, et telle fut l'urbanisation de l'homme chasseur.

La chasse, premier art que l'homme pratiqua par nécessité et par inclination, dut mener les tribus qui s'y adonnaient très loin de leur domicile, car le naturel enthousiasme qu'elle suscite entraîne généralement l'homme bien plus loin que ce qu'il s'était fixé. C'est à l'occasion de telles excursions hardies que des ensembles de familles de chasseurs durent s'aventurer jusqu'au pied des montagnes et de là vers les plaines accueillantes et verdoyantes qui durent [62] leur apparaître comme un véritable Éden, comparées aux âpres territoires qu'ils laissaient derrière eux. Une fois cette découverte effectuée, dut s'éveiller naturellement au sein de la tribu le désir de jouir de ces emplacements accueillants, qui en plus d'être délicieux, leur offraient avec abondance de savoureux fruits et un climat plus clément et paisible. Plus le désir que notre tribu ressentait de s'installer sur le territoire qu'elle venait de découvrir était fort, plus les précautions qu'elle devait prendre pour y assurer sa subsistance étaient importantes. De retour à ses campements de pierre, elle dut se résoudre à entreprendre une marche exploratoire dans la plaine, afin de connaître préalablement quelles pouvaient être ses limites, et surtout si elle offrait quelque point avantageux pour s'y installer. Cette expédition, à laquelle ne pouvait participer toute la tribu, parce qu'elle avait pour objet l'exploration d'un monde inconnu, les plus jeunes ont dû s'en charger volontairement et spontanément, sous la direction de quelque Nestor⁴³ qui, de son jugement expérimenté, pourrait le mieux évaluer les caractéristiques des sites parcourus et les avantages offerts par chacun d'eux pour la future installation de la tribu. Telle est l'importance que depuis le début de l'urbanisation l'on a constamment donnée au choix du site pour l'établissement d'une colonie. Quand l'expédition fut entreprise, quelques animaux accompagnèrent les explorateurs qui, voyant que l'homme était occupé à la poursuite et à l'extermination des bêtes, qui étaient aussi leurs ennemis, le suivirent de loin, se rapprochèrent des familles à qui elles pouvaient apporter de l'aide et rendre des services très importants.

Nos explorateurs, en arrivant à la pointe du contrefort dont ils avaient longé les pentes afin de continuer à dominer le vallon, constatent que le ruisseau qui courait au fond dudit vallon disparaît avec le contrefort qui en forme la limite. Désormais, ils ne surplombent plus le terrain et ne voient que celui qu'ils foulent, mais tout en marchant,

un fort murmure d'eau devant eux retient leur attention ; alors qu'ils recherchent la cause de ce phénomène nouveau pour eux, ils voient avec surprise un ruisseau beaucoup plus grand que celui qu'ils avaient laissé et, tandis qu'ils en suivaient le courant, leur passage se trouve entravé par le premier ruisseau dont les eaux, gonflées en chemin, se confondent avec celles du plus grand. Cet emplacement, fertilisé et défendu à la fois par deux cours d'eau, dont les abords ne manquaient pas de matériaux pour leurs constructions, apparaît aux yeux des jeunes et des anciens le site le plus approprié pour établir la tribu. Heureux de cette découverte, nos explorateurs retournent au sein de la tribu qui les attend avec impatience et qui, satisfaite par ce nouvel emplacement qui leur est indiqué, entreprend évidemment et facilement son déménagement.

Une fois l'expédition parvenue au point désigné par les explorateurs, [63] ces cyclopes aux forces peu communes s'attaquent à la réalisation de leurs traditionnelles constructions ; mais comme il est nécessaire de disposer de refuges pendant toute la durée des travaux, la végétation luxuriante qui a recouvert la vallée d'arbres robustes, leur inspire l'idée de tirer profit de ceux-ci pour leurs demeures provisoires. Habités à les construire en se servant de la disposition fortuite des rochers détachés des montagnes pour aménager des cavités susceptibles d'abriter une famille, ils arrachèrent de nombreux arbres et, avec leurs troncs résistants, ils firent une espèce de hutte, soit pyramidale, soit prismatique, semblable à celles que l'on construit encore dans certains pays, principalement dans les bois, pour les charbonniers. Si l'homme doit au hasard bon nombre des grandes découvertes qui ont contribué à sa prospérité et à son développement, celle dont nous sommes en train de parler surpasse peut-être toutes celles qui ont une telle origine, en importance et en ampleur, car après avoir produit à l'époque un changement radical dans les constructions ou pour mieux dire, dans l'urbanisation, son influence se fait encore sentir à notre époque, non pas particulièrement dans les huttes improvisées des charbonniers dont nous avons parlé, mais plutôt, ce qui est encore plus remarquable, dans toutes les constructions publiques ou privées, dans lesquelles la technique de couverture des édifices reprend les mêmes formes que celles que nos cyclopes barbares donnèrent à leurs huttes. Mais gardons-nous d'anticiper sur ces réflexions et inductions philosophiques, car d'autres occasions se présenteront pour les développer. Revenons à nos colons.

Même si nous devons supposer que les premières huttes provisoires qui furent construites devaient être de grande capacité, parce que l'on croyait qu'elles devaient durer peu de temps, il n'en demeure pas moins que l'extrême facilité de leur construction, la commodité qu'elles offraient aux occupants et surtout, le désir inné pour l'indépendance du foyer domestique, sentiment qui dut prévaloir à l'époque avec encore plus de force que parmi nous, compte tenu du caractère orgueilleux de nos colons, toutes ces circonstances réunies qui convergent vers une même finalité, durent obliger les nouveaux habitants à improviser une multitude de huttes, en nombre inférieur ou égal aux familles qui composaient la tribu.

Une fois satisfait ce besoin prioritaire pour l'homme qu'est l'indépendance de son foyer domestique, voire celle de sa demeure personnelle, une fois ce besoin satisfait, disons-nous, comme tous les individus et toutes les familles se trouvaient bien, jouissaient de commodités dont ils n'avaient jamais fait l'expérience, et d'une aisance qu'il n'avait jamais osé imaginer [64] dans leurs anciennes et petites habitations de pierres brutes, compte tenu du peu de travail que cela lui demandait d'adapter son logement à ses besoins et à ceux de sa famille, on comprendra sans le moindre effort qu'ils abandonnèrent et oublièrent complètement leur première intention de construire des abris cyclopéens, considérés désormais comme inutiles et même inadaptés. Une circonstance essentielle à l'époque à laquelle se situe notre histoire contribua grandement à leur faire adopter cette conduite, et doit être ici rappelée. Les bêtes et les monstres qui avaient disputé à l'homme la domination de la terre pendant de très nombreuses années, et que l'homme, du troglodyte timoré qu'il était au chasseur courageux et agressif qu'il est devenu, après avoir exercé ses forces dans le cyclopie, avait repoussés et exterminés depuis la cime des montagnes jusqu'au fin fond des vallées, ces ennemis terribles, en se retrouvant coincés entre la pique du vainqueur et la nécessité de traverser un cours d'eau qui les obligeait à abandonner leurs terriers habituels, avaient fait, comme on dit vulgairement, demi-tour pour se réfugier sur les hauteurs des montagnes, laissant nos colons en possession paisible de la vallée. Cette retraite inspira une grande fierté à notre colonie qui, sans cesser de s'adonner à la chasse et de continuer ses excursions à la recherche de ses ennemis en fuite, avait trouvé une autre occupation plus calme et moins risquée, et qui lui apportait des moyens plus fiables d'assurer sa subsistance. Les cours d'eau aux abords desquels elle s'était établie étaient surpeuplés de poissons qui jamais n'avaient été inquiétés et la

pêche par conséquent en vint à constituer un nouvel exercice aussi simple et facile que profitable, ce qui augmenta les ressources de la colonie. Pris par ces tâches pacifiques qui adoucirent un peu le caractère sauvage des habitants, ceux-ci en arrivèrent même à oublier ou pour le moins à ne plus beaucoup s'occuper de leurs éternels ennemis acharnés qui, retirés sur les sommets des montagnes, n'avaient cependant pas le moins du monde perdu leurs instincts sanguinaires, ni abandonné leur appétit inné de vengeance contre l'homme. C'est ainsi qu'une nuit, poussées par ces instincts et par la faim, les bêtes féroces descendirent en groupe de la montagne, et s'attaquèrent furieusement à notre colonie qui dormait tranquillement et innocemment dans ses huttes qui, bien que formées de troncs robustes, ne réunissait pas toutes les conditions nécessaires pour résister à une si brusque et formidable attaque. Cet assaut, dont nous nous passerons de la description car nous la considérons hors de notre propos, et dont l'issue dut être épouvantable, même si l'ennemi dut se retirer en son repaire après avoir cependant étanché sa soif de sang, cette catastrophe dut faire comprendre à la colonie de chasseurs, [65] et maintenant de pêcheurs, l'impardonnable imprudence qu'elle avait commise en oubliant d'assurer sa défense, face à un ennemi qui n'avait pas encore perdu son énergie. Les plus vigoureux veulent surprendre l'ennemi dans son repaire, et réinstaller leurs familles dans les anciens campements de rocs, désormais abandonnés, sur les pentes escarpées ; les moins courageux veulent garder ce site délicieux qui correspond si bien à leurs pacifiques inclinations, tout en se réfugiant à nouveau dans des huttes cyclopéennes, si propices à la résistance contre cet ennemi commun ; les plus prudents cependant, qui ne pouvaient pas se résigner à condamner leurs familles à vivre à nouveau dans des refuges si incommodes, eurent l'idée et proposèrent un moyen pour concilier les aspirations de tous, sans perdre de vue la nécessité d'une défense commune. Il n'était pas nécessaire d'abandonner le terrain conquis, ni les progrès effectués en matière de constructions, ni pour procéder à des expéditions punitives en direction du camp ennemi, ni pour se défendre sur un site choisi avec tant de pertinence : il suffisait que l'on puisse placer entre la colonie et ses ennemis un obstacle infranchissable pour ceux-ci, qui présenterait pour l'ensemble de la collectivité les mêmes avantages de résistance et de sécurité que ceux que les campements cyclopéens apportaient uniquement à chaque famille isolée. Cet obstacle pouvait être construit en disposant des rochers les uns sur les autres jusqu'à une hauteur considérable, et en imitant, pour cette construction collective, ce que l'on savait parfaitement faire dans les

constructions isolées. Nos cyclopes en avaient la tâche facilitée par l'abondance des éboulis au pied de la montagne, et la faible distance qui séparait les deux rivières convergentes, qui formaient chacune de son côté un barrage escarpé. Ceci fut accepté et réalisé : on laissa seulement une ouverture par où les plus fougues pourraient partir à la poursuite des ennemis, ouverture fermée, quand la prudence l'exigeait, par un énorme rocher. Tel est le premier exemple qui, dans l'histoire de l'urbanisation, s'offre à nous d'un ensemble de refuges collectivement protégés par un mur, exemple qui depuis lors n'a cessé d'être imité, reproduit et perfectionné à chaque époque et par toutes les générations de l'humanité, jusqu'à nos jours, souvent par nécessité, parfois par orgueil et caprice, dans certaines occasions pour faire sentir l'action d'un pouvoir despotique centralisé, dans d'autres à des fins simplement financières, mais toujours et partout au lourd préjudice du développement naturel et plus avantageux de l'urbanisation.

Cette vérité, soit dit en passant, que les peuples et les gouvernements doivent tout spécialement garder à l'esprit, cette grande vérité, notre colonie va nous en apporter une illustration incontestable. La tribu s'agrandit, les familles augmentèrent, même si dans l'enceinte murée, il y avait [66] de grands espaces vides qui assuraient l'indépendance de chaque hutte, et fournissaient un pâturage à certains animaux inoffensifs qui s'associèrent spontanément à l'homme, en reconnaissant sa supériorité et en se soumettant à sa domination. Bientôt la situation se présenta où l'enceinte s'avéra étroite pour les besoins croissants de cette espèce de communauté de voisinage⁴⁴. Sans la clôture, les huttes se seraient éparpillées sur tout le territoire, qui aurait ainsi toujours maintenu son unité. Mais avec la clôture, la tribu dut se diviser non sans regrets, aussi bien de la part de ceux qui partaient que de ceux qui restaient. Suivons ceux qui s'en vont, animés d'une noble ambition pour l'avenir, et laissons ceux qui restent, dont les aspirations sont étouffées et comprimées par cette ceinture de rocs qui certes les défend, mais aussi les emprisonne.

La nouvelle colonie entreprend sa marche en traversant le ruisseau du vallon dont la tribu avait descendu les pentes, et suit le sens du courant, dont le débit est plus fort sur la rive droite. Non sans mener quelques combats contre les hordes d'animaux féroces qui tentent de s'opposer à la progression des premiers hommes qui essaient de pénétrer sur un territoire dont ils ont la domination exclusive, les explorateurs parviennent à s'établir sur un site quasiment identique à celui qu'ils ont laissé, formé par un des contreforts de la montagne, lui-même limité par un ruisseau analogue à celui que

nous avons décrit. C'est ici qu'ils font halte et construisent leur campement provisoire, tout en prenant les précautions nécessaires pour leur sécurité. Ils y seraient possiblement restés définitivement sans la douloureuse leçon qu'ils venaient de prendre, se voyant obligés d'abandonner leur tribu mère en conséquence de l'étroitesse du site où elle avait choisi de s'installer, rétréci de surcroît par la clôture qu'ils avaient construite pour se défendre. Ce faisant, au lever du soleil, ils découvrirent sous leurs yeux un paysage étonnamment beau et grandiose. Le vallon qu'ils suivaient, plus vaste que ceux qu'ils avaient parcourus, au lieu de s'ouvrir largement, devenait à son tour tout petit, comparé à celui qui se déployait devant eux, lequel formait une vallée très dilatée à la végétation beaucoup plus riche. Aussi, A la vue de ce nouveau pays qui de loin semblait leur promettre le bonheur, nos aventuriers reprennent leur route, encore contraints de mener quelques combats avec les animaux carnivores, dont le nombre et la férocité diminuent cependant à mesure que la colonie s'approche de la grande vallée, en même temps que se font plus nombreuses les hordes d'animaux inoffensifs qu'ils rencontrent chemin faisant, et leur offrent une chasse facile et très abondante pour subvenir amplement à leurs besoins.

Mais voici qu'en arrivant à la moitié de la grande vallée, ils s'aperçoivent [67] que leur chemin s'arrête devant une grande rivière qui absorbe comme si de rien n'était, celle dont ils suivaient la berge.

Cet incident ne fut pas réellement un problème, car il incita notre tribu, après s'être arrêtée sur ce site quelque temps, après avoir exploré bien attentivement les environs, après avoir combattu et repoussé le peu d'animaux nuisibles qui avaient l'habitude de descendre dans la vallée, après s'être enfin assurée de la clémence du climat et de l'abondance de fruits savoureux produits par de très nombreux bosquets et par un sol on ne peut plus fertile, à s'établir définitivement dans ce véritable éden, dont nos colons n'avaient jamais vu ni imaginé de similaires.

Nous connaissons déjà le type de constructions auxquelles ils étaient habitués, et par conséquent, il est inutile de dire qu'ils les reproduisirent sur ce site où les circonstances les rendaient encore plus appropriées, étant donné qu'il fallait évacuer la peur des attaques des bêtes sauvages, qu'ils avaient déjà repoussées vers les montagnes qui se trouvaient à une distance moyenne. Pourtant, comme l'homme primitif, à l'instar de l'homme civilisé, se trouve toujours enclin à améliorer et à perfectionner tout ce qui l'entoure, surtout ce qui lui sert, nos colons, après avoir construit des huttes un peu plus

élevées, pour lesquelles la végétation luxuriante leur fournissait des troncs très appropriés, durent boucher à l'aide du limon fin que les bords de la rivière leur apportaient en quantité inépuisable, les interstices qui restaient entre les poutres et qui laissaient passer les rayons du soleil pendant la journée et le vent froid et humide pendant la nuit. Ce petit pas vers le perfectionnement, grâce à la nature généreuse, fut bien vite riche d'enseignements et eut des résultats bénéfiques, que nous ressentons et dont nous jouissons encore à l'époque actuelle. Pendant la saison chaude, particulièrement prononcée dans cette vallée, le soleil endurcit tellement le limon, qu'il en vint à former une masse compacte et dure, capable de résister aux assauts du vent et de la pluie, et même des corps solides.

Ce faisant, on n'accorda comme à l'accoutumée que peu – ou pas – d'importance à cette observation, mais un événement survint rapidement, qui la mit en lumière et plongea la colonie dans la consternation, car bien qu'il fût naturel et très fréquent sur les berges des grandes rivières, nos colons néophytes ne l'avaient ni prévu, ni imaginé. Une forte crue de la rivière advint et les huttes établies sur un terrain trop bas se virent inondées, et bien que la majorité des habitants pussent s'enfuir vers un terrain plus élevé, quelques malheurs arrivèrent qui les rendirent plus prudents par la suite [68] et les obligèrent à imaginer quelque chose qui les libérerait de ce nouvel ennemi auquel ils n'avaient pas pensé. Abandonner la délicieuse vallée où ils étaient si bien, où ils avaient tant prospéré et où tant de circonstances favorables les retenaient, était un sacrifice auquel ils ne pouvaient se résoudre ; ils décidèrent donc d'éloigner leurs campements de toute zone inondable et dans les constructions nouvelles qui furent édifiées à l'occasion de ce déménagement, on reprit le système antérieur, sans que l'on prît autant de soin à ce qu'il ne reste aucun interstice entre les troncs, car on savait désormais que la pose du limon remédiait parfaitement au mal occasionné par de telles ouvertures.

Le fait est cependant que certains, plus obstinés et intrépides que leurs compagnons, ne voulurent pas abandonner les abords de la rivière et construisirent de nouvelles huttes à l'endroit même où les leurs se situaient auparavant. Pourtant, comme il était indispensable de se prémunir contre tout autre crue et que les troncs des arbres leur indiquaient la hauteur que les eaux avaient atteinte, sous prétexte qu'ils étaient toujours en vie en dépit de l'inondation, que le courant, faible en ce point, était incapable de les emporter, nos héros imaginèrent de rompre, à l'aide du feu qui était leur allié depuis des temps très reculés, quelques troncs un peu au-dessus du niveau qu'avaient

atteint les eaux, et en disposant et en fixant d'autres troncs sur ces espèces de pilotis érigés qui formèrent une sorte de soutènement⁴⁵, ils construisirent leurs huttes sur ce sol⁴⁶ artificiel. Ces constructions, les premières que l'homme ait réalisées de manière totalement artificielle, et que – preuve de leur commodité et de leurs avantages – l'on peut voir conservées sur les larges berges du Nil, ces constructions apportèrent évidemment à leurs inventeurs beaucoup d'autres bénéfices auxquels ils n'avaient même pas pensé, bien différents de celui-là seul qu'ils espéraient, qui était de se prémunir contre les désastres d'inondations ultérieures. En premier lieu, les animaux pacifiques, ces amis inoffensifs de l'homme qui, comme nous l'avons dit, l'avaient suivi comme leur protecteur contre les agressions des bêtes carnivores, trouvèrent ici naturellement et spontanément un refuge contre l'ardeur du soleil pendant la journée et contre la fraîcheur pendant la nuit, ce qui fit de cette espèce de soubassement une basse-cour ou une écurie, espace particulièrement avantageux que depuis lors l'on apprécie à sa juste valeur. En second lieu, la famille trouva par ce même local un moyen très approprié de garder quelques provisions et autres objets qui ne cessaient de les gêner à l'intérieur de la hutte. Une fois ces avantages reconnus, ainsi que d'autres moins [69] importants qui ne méritent pas d'être mentionnés, on ne tarda pas à assurer et à protéger ces soubassements de la hutte à l'aide de pavés de terre sèche et endurcie par le soleil, que l'on superposa les uns sur les autres. C'est ainsi que l'idée d'élever la hutte au-dessus du sol déboucha sur celle d'y aménager un niveau inférieur, au ras du sol, pour le plus grand confort de la famille et du service domestique. Ce fut de surcroît l'occasion d'utiliser pour la première fois la terre sèche qui plus tard fut cuite – car la cuisson ne peut être partout assurée par le soleil – comme moyen de former les téguments latéraux des demeures humaines, ce qui constitua un grand pas en matière technique ou architectonique, dont le perfectionnement, au fil du temps, en vint à produire l'architecture⁴⁷.

Il convient de noter que, alors que l'on construisait de tels édifices sur les bords de la rivière, l'on en faisait de très différents dans les zones plus éloignées, où une grande partie de la colonie s'était établie après l'inondation dont nous avons parlé précédemment. Car l'on doit avoir présent à l'esprit que cette catastrophe avait produit au sein des familles une division issue des inclinations particulières de chacune d'elles, division qui avec le temps, a dû donner naissance à la séparation des classes, à laquelle

l'humanité en ces premiers temps s'est montrée si encline. Si nous laissons cependant aux anthropologues de telles considérations, et si nous nous concentrons sur notre objet, nous pouvons dire qu'après l'espèce de chaos produit par l'inondation qui, ayant détruit les abris, obligea les uns et les autres à en édifier de nouveaux – la région étant par ailleurs extrêmement vaste et n'ayant que des limites naturelles, les rivières de part et d'autre et la montagne à quelque distance – chaque famille put choisir à sa guise et selon son désir l'emplacement de sa hutte. Et en procédant à ce choix, chacun rechercha le site qui correspondait le mieux à ses habitudes et à ses inclinations. C'est ainsi que se produisit naturellement et spontanément une répartition⁴⁸ qui exprimait les instincts prédominants dans chaque groupe. Dans la zone la plus distante de la plage, au pied des montagnes et même sur ses flancs, allèrent s'établir toutes les familles dont les membres avaient conservé avec le plus de vigueur l'instinct de chasseur, de façon à faciliter leurs excursions habituelles sur la montagne, où demeuraient encore de nombreuses bêtes précédemment expulsées de la vallée par la colonie. Dans la zone la plus proche de la rivière s'établirent les plus intrépides et astucieux, que l'exercice de la pêche réjouissait, et pour qui la lutte contre les eaux était un loisir auquel ils s'adonnaient fréquemment au moyen de la natation. Enfin, dans la zone intermédiaire se fixèrent toutes les familles pacifiques et timides qui, peu enclines aux luttes et aux dangers de la chasses et mal à l'aise avec le hasard et les risques auxquels étaient [70] exposés à leurs yeux les habitants des abords immédiats des rivières, recherchaient leur subsistance dans l'élevage d'animaux pacifiques comme eux, qui leur apportaient de la viande et du lait en abondance, et dans la culture de semences aussi bonnes que nutritives et saines.

Les demeures présentaient des caractéristiques particulières dans chaque groupe, caractéristiques qui exprimaient les goûts de chacun d'eux. Tandis que les chasseurs avaient construit leurs abris avec de grandes pierres, comme une réminiscence des habitats cyclopéens, quoi que surmontées ici d'énormes troncs d'arbres, les bergers et cultivateurs avaient des huttes simples et légères, recouvertes bien souvent des peaux de leurs bêtes qui leur servaient également de vêtement. Quant aux habitants des rivages, nous avons vu d'ores et déjà la manière ingénieuse avec laquelle ils édifièrent leurs abris pour contourner l'action des eaux.

Notre colonie resta longtemps dans cette situation pacifique, croissant, multipliant, prospérant allègrement; et elle aurait continué de s'étendre encore davantage dans la vallée hospitalière en y édifiant chaque jour de nouvelles demeures, si

une grande catastrophe n'était venue semer de désolation et d'épouvante le champ de son activité et de son développement. Après une longue période de pluies continues qui occasionnèrent des débordements, lesquels causèrent d'énormes préjudices, non seulement aux pêcheurs mais aussi aux bergers, après cette période, je le répète, de pluies persistantes, on ressentit un épouvantable tremblement de terre qui se reproduisit pendant plusieurs jours, pendant lesquels ne cessèrent de dévaler jusqu'au plus profond de la vallée d'énormes rochers détachés de la montagne la plus proche, au sommet de laquelle apparut un volcan qui vomissait sans cesse de la lave et des cendres brûlantes qui retombaient sur notre malheureuse colonie. Celle-ci, sans attendre et sous l'unique impulsion de la consternation et de l'épouvante, prit la fuite instinctivement en direction de la berge de la rivière, croyant non sans fondement, qu'au milieu de la plaine qui se découvrait approximativement et où s'achevait la montagne, elle serait davantage en sécurité contre l'horrible danger qui l'entourait.

Mais voici que cette grande plaine se trouva quasi instantanément, simultanément et complètement occupée par toutes les autres tribus qui, comme celle que nous venons de suivre, étaient descendues pour les mêmes raisons des sommets, des vallons et des plaines qui formaient la grande chaîne de montagne, dont nous avons vu l'homme primitif partir d'une des cimes et se disperser dans plusieurs directions, emportant avec lui le premier de ses besoins, qui est de s'abriter.

Ce qui est notable et digne d'attention, c'est que, comme les effets désastreux du tremblement de terre s'étaient étendus à toute la chaîne de montagnes, tout en étant plus sensibles [71] sur les crêtes où étaient apparus les volcans, toutes les tribus qui peuplaient cette cordillère durent abandonner leurs refuges et se trouvèrent par conséquent réunies dans la plaine – au début – en un confus mélange de peuplades ayant atteint différents stades d'urbanisation, depuis les troglodytes primitifs et les cyclopes qui leur succédèrent, jusqu'aux chasseurs, aux bergers et aux pêcheurs qui composaient notre colonie, qui était la plus avancée de toutes. Au début disons-nous, car la confusion ne dura qu'un temps, comme toujours : elle disparut bien vite car, soit en raison des liens naturels qui unissaient très étroitement chacune des tribus, soit en raison de l'analogie des langues et des dialectes, soit enfin en raison de la ressemblance des coutumes, des habitudes, de l'urbanisation et de toutes les autres spécificités⁴⁹ qui constituent la manière d'être de chaque société particulière, les familles formèrent

différents groupes qui s'établirent sur les sites les plus appropriés et les plus conformes à leurs inclinations et à leurs spécificités.

On notera que pour désigner ces différentes réunions, nous avons utilisé le mot groupe et non celui de tribu, parce que, même si en règle générale, les diverses tribus qui avaient afflué se réunirent et se regroupèrent, de nombreuses familles passèrent néanmoins d'une tribu à une autre. Celles dont l'urbanisation était la plus avancée avaient un puissant pouvoir d'attraction compte tenu des commodités qu'offraient leurs constructions, commodités qui au regard de l'urbanisation actuelle paraîtront minimes et même misérables, mais qui en ces temps très reculés durent apparaître incomparables ; ces commodités exercèrent donc un irrésistible attrait pour que de nombreuses familles se regroupent spontanément autour de la tribu qui avait su se les procurer.

Il en résulta que notre tribu, que nous ne devons pas perdre de vue, bien qu'elle se retrouvât parmi d'autres, acquit bientôt une prépondérance notable sur toutes celles qui l'entouraient : telle est la circonstance, l'origine et la cause de deux résultats également bénéfiques pour les progrès de l'urbanisation, qui seuls doivent nous occuper. Le premier fut que cette tribu, poussée par cette même nécessité qu'elle avait ressentie de se mettre en contact avec les autres, essaya sous l'effet de cette noble émulation, d'introduire de nouvelles améliorations à ses refuges ; et le second fut que les autres tribus s'efforcèrent de suivre son exemple.

C'est ainsi que l'urbanisation progressa extraordinairement à cette époque, car tous travaillaient obstinément et généreusement à améliorer leurs refuges. On ne pensa encore à aucune combinaison des édifices les uns avec les autres : le moment opportun pour cela n'était pas encore venu. Tous les efforts [72] s'attachèrent à faciliter les constructions et à améliorer la demeure, dans le but unique, pour chaque chef de famille, de procurer à celle-ci le bien-être et surtout l'indépendance, qui constitue une aspiration noble que ressent tout homme qui accorde quelque prix à sa propre dignité. Le centre d'activité de l'individu, l'objet principal de son attention et de son travail, et son ambition suprême, fut en ce temps-là la demeure de la famille, où il allait chercher et où il trouvait le repos, la sécurité, les commodités et les joies dont il se croyait et dont il était réellement digne, après les corvées pénibles et les excursions risquées auxquelles il devait se livrer pendant la journée. La combinaison des refuges les uns avec les autres, l'arrangement de cette corrélation, la mise en place de communications réciproques

entre eux, supposent une forme de relation entre les individus, un certain lien d'intimité entre les familles, qui ne correspondent pas à l'état de civilisation qu'avaient atteint ces agglomérats de tribus, que la force des choses et non leur propre volonté délibérée, avait regroupés. On comprend ainsi facilement comment, en dépit des avancées que subissait l'urbanisation en ses éléments constitutifs que sont les refuges eux-mêmes, personne n'eut la présence d'esprit de combiner ces éléments entre eux. L'urbanisation et la civilisation, comme nous l'avons dit dans une autre partie⁵⁰, ont constamment avancé ensemble, de pair, dans la plus grande harmonie, s'aidant réciproquement dans leur effort commun de faire progresser l'humanité sur le chemin de son perfectionnement. Ainsi, de même qu'il était naturel et logique que l'individu et la famille se perfectionnent préalablement au perfectionnement de la société, avant d'en arriver à l'urbanisation combinée, il fut nécessaire de traverser une époque au cours de laquelle la partie élémentaire de cette même urbanisation ait atteint un certain stade de développement. L'émulation provoquée entre les diverses tribus regroupées fut un moyen efficace pour que cet événement se produise. Il est regrettable que cette même émulation fût l'origine et la cause d'autres événements qui limitèrent bientôt le développement complet de l'urbanisation, même si, comme cela arrive régulièrement, ceux-ci contribuèrent par la suite à lui donner une vigueur et une direction nouvelles !

Pour le reste, les constructions isolées se perfectionnèrent à tous égards. On remplaça les pavés informes que l'on trouvait par hasard sur les berges des rivières, par des briques de forme régulière et adéquate pour la construction, parfaitement séchées et durcies par le soleil, ce qui permit d'élever des murs latéraux atteignant la hauteur moyenne d'un homme, sur lesquels reposaient les troncs, qui formaient la couverture, elle-même protégée par des branches et des tiges de différentes sortes. L'utilisation des briques, conjointement à celle des [73] troncs et des autres végétaux, permit de surcroît de réaliser à l'intérieur de ces cabanes, qui méritent désormais le nom d'édifices, les divisions et les compartiments verticaux que l'indépendance des individus de la famille et les besoins du ménage requièrent – cette division verticale étant rendue possible par la division horizontale servant de base à la couverture.

Autour de chaque abri s'étendait un champ, qui était à son service, considéré comme une dépendance propre, plus ou moins grand selon les besoins de la famille, de son bétail et de ses cultures. Nous voyons ici apparaître, sinon la propriété elle-même, du moins une certaine idée, imparfaite, de celle-ci, de cette institution qui devait devenir

avec le temps, la base fondamentale de la société humaine. Il convient de noter que le noyau et le symbole de cette propriété naissante est la maison ou l'abri de la famille. De sorte que, en même temps que la famille s'organise et acquiert de nouveaux moyens, une meilleure situation grâce à l'urbanisation, pour la même raison et par des causes identiques apparaît le premier embryon de propriété. A ceux qui n'ont pas su accorder à l'urbanisation l'importance qu'elle mérite, nous qui reconnaissons cette importance, pouvons dire fièrement : regardez par là, contemplez cette urbanisation que vous avez méprisée, comme elle héberge depuis leur origine la famille et la propriété, ces grands et solides pivots des sociétés humaines.

Ils doivent retenir l'attention des penseurs, ce zèle et ce désir avec lesquels l'homme travaille pour apporter à sa famille, premièrement l'indépendance au moyen d'un abri complètement isolé, ensuite l'indépendance individuelle au sein même de la famille, et comment finalement il parvient, tout en vivant parmi d'autres familles, à conserver ces deux avantages qui constituent, pourrait-on dire, le cœur de ses aspirations.

Que l'on ne croie pas que cet organisme qui compose notre colonie en cette époque antéhistorique soit purement hypothétique et arbitraire. Non, en situant ces événements majeurs dans l'histoire de l'urbanisation, nous avons consulté et nous conservons des données très importantes que l'anthropologie a consignées, et dont il nous reste encore des traces éloquentes dans les ruines très étendues de Babylone et de Ninive, où l'isolement des maisons trouve à chaque pas sa vérification. Et ce, alors que ces urbes appartiennent à une époque bien tardive de l'histoire de l'urbanisation, époque au cours de laquelle l'augmentation excessive d'habitants aurait pu, et même aurait dû produire une juxtaposition et une accumulation d'édifices, si une telle juxtaposition n'avait rencontré une résistance invincible dans les habitudes et manières de vivre antérieures et primitives de la famille.

Pour revenir à notre colonie, nous dirons que le développement et le [74] perfectionnement des éléments d'urbanisation se poursuivirent pacifiquement pendant très longtemps, et auraient continué ainsi bien encore, si la domination exercée par un homme qui parvint à se démarquer parmi tous ses compagnons, et si la Providence elle-même n'avaient poussé sur un autre chemin les tribus qui, confusément mélangées, en étaient arrivées à former une espèce d'entité unifiée bien que non uniforme. Parmi les tribus de chasseurs se présenta un homme singulier de par son caractère entreprenant

et audacieux, et de par cette espèce de supériorité de vues dont la nature dote les héros qu'elle envoie parfois à l'humanité, pour qu'ils la conduisent vers l'accomplissement des missions qui sont les siennes sur terre.

Alors que la colonie originaire, dont nous avons jusqu'ici retracé le parcours, alors que cette colonie et beaucoup d'autres familles et même de tribus qui par inclinations et habitudes analogues, l'avaient rejointe, se livraient tranquillement à l'élevage de leurs bêtes, à la culture de plantes nourricières ou à la pêche dans la proche rivière, notre héros, suivant l'impulsion de ses penchants naturels et de son instinct, spontanément reconnu comme chef par les tribus de chasseurs et même par les cyclopes et les troglodytes que le tremblement de terre avait chassés des crêtes et des versants pentus des montagnes, menait toute cette masse de gens vigoureux au combat contre les bêtes qui, poussées par la faim et assoiffées de sang, descendaient encore de temps en temps en hordes jusque dans la vallée, causant quelques ravages. Cette chasse, ou mieux, cette guerre exterminatrice contre les féroces animaux carnivores, dut cesser au bout de quelque temps faute d'objet, car la région tout entière se trouva libérée de tels ennemis qui, soit avaient été tués, soit avaient dû fuir à grande distance. C'est alors que ces tribus de chasseurs, dirigées par notre héros, tel Nemrod⁵¹, entreprirent quelques excursions vers la partie basse de la vallée ; c'est à l'occasion d'une de ces escapades qu'ils trouvèrent un terrain beaucoup plus fertile et hospitalier que celui sur lequel notre colonie s'était établie, étant donné qu'il s'agissait d'une contrée tout à fait délicieuse, rendue féconde par deux grandes rivières qui venaient s'y rejoindre et confondre leurs eaux en ce point. Quand pour la première fois ils découvrirent ce site, ils n'osèrent y pénétrer car il était très largement occupé par de nombreux habitants qui firent des gestes hostiles lorsque ces nouveaux hôtes se présentèrent. Le chef de nos tribus de chasseurs, se sentant humilié et fortement irrité devant semblable obstacle, aurait naturellement voulu attaquer ceux qui le recevaient si mal, mais écoutant opportunément les conseils de la prudence, il jugea qu'il était plus pertinent de mener préalablement quelques explorations. C'est ce qu'il fit et, quand il identifia précisément les [75] spécificités du lieu sur lequel il avait des visées, le nombre et les caractéristiques des tribus qui l'occupaient, et fut persuadé qu'en réunissant toutes les tribus de la colonie et qu'en les jetant à l'assaut de celles qui occupaient le site convoité, il pourrait facilement les vaincre et les juguler, il provoqua une grande réunion de tous les hommes de son regroupement, auxquels il sut transmettre et communiquer son enthousiasme et

parvint en conséquence à lever la colonie et à partir sur le champ s'établir sur le lieu dont on avait si bien mesuré les délices et les enchantements.

Toutes ces tribus et familles réunies formaient une véritable armée. On eût dit une marche guerrière, mais posée et lente, qui était celle d'un peuple tout entier qui, en se déplaçant d'un lieu à un autre, emportait avec lui ses femmes, ses enfants, ses vieillards, ses malades, ses bêtes, ses provisions, tout ce qu'il possédait, tout ce dont il avait besoin pour mener à bien l'expédition et s'installer convenablement sur le lieu et au moment opportuns. Les étapes furent par conséquent excessivement courtes, et dès la première, nos expéditionnaires durent apprendre à improviser des abris amovibles, démontables si l'on peut dire, pour héberger les familles et ne pas les exposer aux inclémences du temps. La végétation, avec ses troncs robustes et ses branchages flexibles, les peaux de bêtes et même certaines pièces de tissu qui constituèrent un des progrès de la colonie, facilitèrent l'installation de ces abris amovibles ou tentes, en chacun des camps où le *peuple-armée*⁵² faisait halte et s'établissait provisoirement. Dans ces campements, nos expéditionnaires se répartissaient par tribus et par familles, de façon à ce que chacune se retrouve à proximité de son patriarche ou de son chef, puisse recevoir plus facilement ses ordres et s'apprêter à combattre en cas de nécessité. Cette circonstance produisit deux effets qui plus tard exercèrent leur influence, quoique de façon bien différente, sur le développement ultérieur de l'urbanisation. Le regroupement des tentes dut nécessairement être plus condensé, et en même temps celles-ci durent être disposées corrélativement⁵³ en un certain ordre, qui facilitât de plus en plus les communications entre les unes et les autres. Le rapprochement des tentes ne déboucha pas sur leur juxtaposition, car ni le désir naturel d'indépendance du foyer domestique, sentiment indélébile dans le cœur de ces fils altiers de la nature, ni le besoin de concéder de l'espace aux troupeaux et aux bêtes de somme qui constituaient la propriété de chaque famille, n'auraient pu le tolérer. Les tentes n'en arrivèrent donc pas à la juxtaposition ; mais ces vastes champs qui les isolaient dans l'*urbe embryonnaire*⁵⁴ ou colonie lorsqu'ils étaient apparemment définitivement établis, durent disparaître.

[76] En ce qui concerne la disposition corrélative, on commença par assigner à chacune des différentes tribus un grand cadre dont la taille fût proportionnelle au nombre de familles et de bêtes que chacune d'elles possédait, et à l'intérieur de ce grand cadre, dans les limites duquel la tribu tout entière devait se placer et s'ordonner, on

indiquait à chaque famille un autre cadre analogue, plus petit, au centre duquel elle pourrait placer sa tente ; et dans l'espace libre qui restait tout autour, chacune d'elles pouvait disposer son bétail. Presque toutes les tribus, en particulier celles qui possédaient le plus de bétail, essayèrent de laisser au centre du grand cadre qu'on leur avait désigné un espace vide, le plus grand possible, où installer et faire paître les troupeaux. De cette manière, les tentes restaient disposées en files, quoiqu'imparfaites, les unes en face des autres. C'est-à-dire que, sans abandonner complètement l'isolement qui assurait l'indépendance de chacune d'elles, les tribus et les familles étaient le plus proche les unes des autres, et pouvaient facilement et instantanément communiquer entre elles, s'aider réciproquement et se secourir en cas de nécessité.

Nous prions nos lecteurs de ne pas oublier cette organisation, parce qu'elle produisit des résultats majeurs pour l'urbanisation future, et nous devons y revenir plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage.

De cette manière, à courtes étapes, de campement en campement, séjournant longuement à chaque fois, notre peuple-armée avança très lentement mais avec constance et persévérance, jusqu'à ce qu'il parvînt à se trouver face à face avec le peuple étranger qui occupait le site convoité. Alors, comme le chef prévoyait que la tâche serait longue et difficile de déloger ceux qui s'étaient établis dans l'angle vaste et très fertile que formaient et fécondaient les deux grandes rivières confluentes, il s'installa avec les siens dans un très vaste pré, et même si la coutume bien éprouvée d'indiquer à chaque tribu un carré de terrain demeura, ce cadre était si grand qu'il permit à chaque famille d'avoir à nouveau un espace analogue à celui qu'elle avait dans l'*urbe embryonnaire* que nous avons décrite précédemment, recouvrant en conséquence complètement et intégralement son isolement primitif et élémentaire, son autosuffisance et son indépendance. C'est-à-dire qu'il se forma une nouvelle *urbe embryonnaire* qui, bien qu'un peu plus perfectionnée en raison des alignements qui furent conservés de façon plus ou moins parfaite, était entourée d'une telle abondance de pâturages et d'aliments de toutes sortes que la durée plus ou moins prolongée de la lutte qui allait s'engager ne donnait lieu à aucune appréhension, et qui disposait de tant d'espace et de potentialités qu'elle pouvait contenir confortablement le peuple tout entier qu'ils allaient combattre, y compris leurs bêtes et leurs biens, dont l'absorption [77] lente et persévérante occupait la pensée belliqueuse du chef qui conduisait nos colons.

L'objectif de ce Nemrod étant d'anéantir l'ennemi au moyen d'incursions dans le vaste terrain qu'il occupait, une des premières directives qu'il dicta et qu'il fit exécuter immédiatement par les tribus troglodytiques et cyclopéennes sous la direction des hommes les plus compétents de notre primitive colonie urbanisatrice, dut naturellement et évidemment consister à construire une grande clôture afin de se prémunir à temps contre une stratégie analogue à la sienne, au cas où l'ennemi l'adopterait.

Une fois les tribus et familles ainsi établies, leur subsistance assurée pour une durée indéfinie, l'intégrité de la colonie suffisamment défendue, le grand chasseur commença de mettre en exécution son système, et tous les jours avec plus ou moins de succès, par différentes voies et divers moyens, il parvenait à surprendre et à capturer des troupeaux plus ou moins nombreux ainsi que quelques familles, et par ces prises perpétuelles, en même temps que le peuple combattu diminuait visiblement, notre urbe embryonnaire s'enrichissait et prospérait d'une manière prodigieuse, jusqu'à ce que finalement, ce peuple florissant se jette en masse sur le premier, abattu et anéanti et parvienne sans lutte ni résistance à le juguler, à s'installer sur le site convoité et à faire sien tout ce qu'il recelait.

Nous terminerons ici ce paragraphe destiné à décrire simplement les diverses urbanisations primitives, parce que la fondation de l'*urbe* qui succéda à ce triomphe, cette fondation, fruit du concours de tous les éléments constitutifs des diverses urbanisations primitives, constitue une urbanisation différente, qui n'est plus élémentaire mais secondaire, résultat d'une combinaison préméditée, et non pur effet de l'impérieuse nécessité de satisfaire les besoins naturels de l'homme. C'est l'urbanisation secondaire, dont nous réservons la description à un autre chapitre.

Mais avant d'entreprendre celui-ci, on nous permettra de résumer, de préciser et d'exposer selon une méthode claire tout ce que nous venons de dire dans le paragraphe ci-après.

[78]

§. 2.

RÉSUMÉ ANALYTIQUE ET ÉPILOGUE⁵⁵ DU PARAGRAPHE PRÉCÉDENT

En suivant l'ordre naturel et logique qui en toute chose nous entoure, nous menâmes certaines observations. La tentative d'écrire l'histoire du développement de l'urbanisation nous a conduit à consacrer ce premier chapitre à l'examen des diverses urbanisations élémentaires et originaires qui après l'apparition de l'homme à la surface de la terre en des temps antéhistoriques, durent se déployer successivement à mesure que se développaient ses facultés physiques, morales et intellectuelles. Ce déploiement de l'urbanisation dut nécessairement être élémentaire, c'est-à-dire qu'il dut se réaliser dans l'élément constitutif de l'urbanisation, individuellement si l'on peut l'exprimer ainsi, en chaque partie, sans relation fixe de celles-ci les unes aux autres, et par conséquent sans aucune combinaison et a fortiori sans aucun plan préconçu.

C'est pourquoi au moment où nous la vîmes tendre irrésistiblement vers cette combinaison ou corrélation entre les abris, propre aux organisations un peu plus perfectionnées au plan social, nous avons mis un terme au discours historique, réservant au prochain chapitre l'étude et la description de ce développement combiné dans une espèce de système préétabli visant à satisfaire une nécessité sociale que le regroupement de nombreuses et diverses tribus, auparavant hétérogènes et pauvres, désormais riches et puissantes, toutes assujetties à un même ordre et à une même organisation, avait fait surgir au sein de cette nouvelle société.

Pour que l'étude que nous avons ancrée à la racine même de l'urbanisation, reste bien présente à l'esprit de nos lecteurs, nous allons la condenser maintenant, en résumant tout ce qui pourra l'être et en lui donnant une forme élémentaire et didactique.

Il y eut trois âges de l'urbanisation primitive, chacun comportant différentes époques. Nous allons donc résumer ces trois âges en trois groupes différents, [79] en traitant (A) du troglodytisme, (2 A) du cyclopisme et enfin (3 A) du tugurisme.

A.

Troglodytisme.

Lorsque l'homme se trouva, sur la terre, confronté aux bêtes féroces qui l'assaillaient et aux éléments qui portaient de vives blessures à sa naturelle nudité, il trouva refuge et protection dans les crevasses et les failles naturelles des roches au sommet des montagnes les plus hautes. L'homme qui vécut dans ces abris, nous l'appelons *troglodyte*, en le désignant par un terme encore porté par une race de sauvages qui, à l'intérieur de l'Afrique, occupent de semblables habitations.

Le troglodytisme, période dont il est difficile de déterminer la durée, comporta deux époques assez différentes, qui doivent retenir l'attention de celui qui se consacre à l'étude de la science urbanisatrice : la première (B) se réfère à une période pendant laquelle l'homme n'eut d'autre hébergement que les antres naturels qu'il trouvait entre les rochers, et la seconde (2 B) concerne celle pendant laquelle il les fabriquait de ses propres mains, quoique grossièrement.

B.

Troglodytisme naturel.

A cette époque, la toute première des âges primitifs, l'homme créé pour être le roi de la terre, dut se contenter des terriers que les étroits interstices entre les rochers lui offraient spontanément et abondamment. Il n'y apportait rien de lui-même : il ne savait rien, il ne pouvait encore rien faire pour sortir de cette situation misérable à laquelle le réduisaient sa rudesse naturelle, la peur de ses ennemis qui à cette époque prédominaient, et sa propre [80] faiblesse. Mais dès que ces circonstances s'améliorèrent un tant soit peu, grâce aux moyens que le lent développement de ses facultés lui apportait, il essaya et parvint à se procurer un autre abri. C'est ici que commence le [troglodytisme artificiel].

2 B.

Troglodytisme artificiel.

Parfois éloigné de la crevasse où se trouvait son terrier habituel, à cause des excursions que ses besoins naturels l'obligeaient à entreprendre et dans l'impossibilité de chercher à ces occasions une nécessaire protection, l'homme se vit obligé de fabriquer de ses propres mains, en grattant la terre sous quelque rocher, un autre terrier, analogue à celui dont il se servait auparavant. Cette opération qui procura à l'homme le premier abri dû à ses propres efforts, constitua en ce temps-là un grand pas, une avancée inestimable, car en le libérant de la servitude qui forcément l'attachait au

site ou à la contrée où il avait son abri et en lui montrant l'utilité d'en appeler à ses propres ressources, elle le mit en situation d'entreprendre de plus grandes excursions, certain qu'il était de pouvoir en tout lieu creuser un trou ou une galerie pour s'y réfugier.

Alors qu'apparaissait et se généralisait cette première façon pour l'homme, quoique rustre et grossière, de construire sa demeure, se préparait évidemment la transition de ce premier âge vers un autre dans lequel l'artifice joue un rôle bien plus notable, non pas tant par ses formes, que par son utilité et sa commodité. Passons donc à cet âge.

[81]

2. A.

Cyclopisme.

Ce deuxième âge de l'urbanisation, dans lequel l'homme se dresse sur le sol, pour ainsi dire, et commence à marcher avec la ferme intention de construire avec ses propres forces et ressources une demeure entièrement artificielle, qui comme lui s'élèverait également sur le sol, fut très fécond eu égard aux progrès de l'humanité. Cependant, comme l'homme ne marche pas et ne progresse pas par bonds, mais à pas lents et successifs, de même cet âge cyclopéen – appelé ainsi parce que les travaux d'urbanisation⁵⁶ qui y furent exécutés, et dont on trouve encore de nombreux et éloquents vestiges, supposent un développement extraordinaire des forces physiques de l'homme, comparables à celles de ces héros dont la mythologie imagina qu'ils étaient fils du ciel et de la terre et fabriquaient dans les forges de Vulcain les foudres de Jupiter – cet âge eut également ses deux époques, que nous allons traiter séparément.

B.

Constructions semi-souterraines.

Au début de cet âge, auquel il parvint après avoir appris à creuser des trous ou des terriers qui lui servissent de refuge, l'homme dut se contenter, et cela ne constituait pas une petite avancée, d'ouvrir, généralement à la surface d'un talus de faible hauteur, un fossé ou une tranchée capable de l'abriter, qu'il couvrit ensuite de gros rochers dont la forme pointue était susceptible de donner à la cavité creusée une plus grande hauteur. Les abris ainsi construits furent les premiers dans lesquels l'homme pût demeurer debout, sans que sa sécurité [82] personnelle ni celle de sa famille de courre de risque majeur. Et nous affirmons qu'il obtint cet avantage sans préjudice de sa sécurité parce que, on le comprendra naturellement, il a dû protéger l'entrée ou l'ouverture de cette grotte avec quelque autre rocher qui faisait office de porte, sans oublier d'y laisser des fentes lui permettant de guetter ce qui se passait à l'extérieur. Depuis ce moment, l'homme acquit une grande supériorité sur ses ennemis, raison pour laquelle nous l'avons vu depuis lors quitter sa situation purement passive et défensive et devenir agressif et entreprenant. Et ce caractère se développa en lui encore plus fortement grâce aux [constructions de surface⁵⁷].

2 B.

Constructions de surface.

Depuis qu'il apprit à creuser des trous suffisants pour l'abriter et assez robustes pour pouvoir résister aux attaques des bêtes et à la fureur des éléments, à disposer de grands rochers à une distance régulière les uns des autres tout en inclinant leurs extrémités jusqu'à ce qu'elles se touchent et se soutiennent réciproquement, ou à poser un rocher en forme d'architrave sur deux verticaux, opération par laquelle il dut déployer une très grande persévérance, des forces herculéennes et des moyens ingénieux qui compensent l'absence des moyens mécaniques que nous connaissons aujourd'hui, quand il se retrouva dans cette situation, il se sentit suffisamment fort pour provoquer ses ennemis et aller les chercher dans leurs propres cavernes. Lui et sa famille n'avaient plus à s'abaisser ni à ramper pour se protéger : ils pouvaient désormais entrer et rester debout dans leur abri et pouvaient même y mettre une réserve de nourriture, ce qui constituait un avantage inestimable en ces temps de lutte permanente et de danger incessant.

On comprend ainsi le grand nombre de constructions de cette nature que les hommes cyclopéens se pressèrent d'élever, constructions dont on a trouvé de très abondants et non moins éloquents vestiges dans toutes les régions et pays du globe. On ne peut qu'être admiratif devant la force extraordinaire et la persévérance qui furent nécessaires pour transporter et disposer convenablement de si énormes masses.

Ces restes nombreux de constructions cyclopéennes que l'on rencontre partout sont pour nous une preuve éclatante que l'âge [83] cyclopéen s'étendit sur une période extrêmement longue, et que dans l'histoire de l'urbanisation, ces constructions ont une grande importance et doivent être considérées comme le premier indice et la base fondamentale des fabrications techniques⁵⁸ et architectoniques qui, le temps passant et dans des formes d'urbanisations plus avancées, se présentèrent comme des chefs d'œuvres de l'art.

Si un seul monument trouvé par hasard fut suffisant pour que les historiens qualifient et établissent comme historique une époque dans la vie d'une nation ou d'un peuple, nous croyons que personne ne nous contestera le droit, nous qui écrivons l'histoire de l'humanité du point de vue de l'urbanisation, de déterminer et de considérer comme véritablement historique l'époque que nous venons de décrire, dont l'existence et les caractéristiques sont attestées de façon indiscutable par, non pas un seul monument ou quelques monuments que l'on suppose érigés dans un but concret, peut-être inconnu, mais par un nombre considérable de vestiges très importants de grottes artificielles ou d'habitats construits non pas dans une seule région ni un seul pays, mais partout dans l'ancien et le nouveau continent, véritables monuments qui viennent confirmer nos affirmations qui, en l'espèce, perdent toute l'incertitude de l'hypothèse pour devenir des vérités irréfutables.

Le fait de ne pas connaître les moyens employés pour transporter des blocs si énormes, comme ceux que l'on voit partout où l'on a trouvé de tels abris, ne peut atténuer le moins du monde la force du raisonnement qui nous démontre l'exactitude historique de ce fait. Qu'importe de vérifier la façon dont une chose a pu se produire, si cette chose est d'une nature telle qu'elle affecte de manière évidente nos sens ? A ceux qui tenteraient de nous objecter cette observation et voudraient formuler concernant ce fait des doutes fondés sur notre ignorance des moyens employés pour le réaliser, nous répondrions par le *E pure si muove*⁵⁹ de Galilée, et pourtant ces habitations existent et peuvent être touchées et mesurées, avec leurs matériaux informes qui leur ont permis de rester debout jusqu'à nos jours, survivant à tant d'autres constructions prétentieuses que les siècles ont réduit en poussière.

Non seulement l'on a trouvé des demeures cyclopéennes isolées, mais des restes indubitables d'ouvrages de défense commune ont été mis au jour, des sortes de muraillons irréguliers, mais robustes et infranchissables par les ennemis que l'on devait craindre en ce temps-là. Ainsi donc, en supposant dans le paragraphe précédent que notre colonie-type s'était entourée de murs et de fortifications, nous n'avons pas fabriqué un conte issu de l'imagination, mais nous avons dessiné à la règle et au compas un passage de l'histoire.

Nous avons profité de ce contexte favorable pour confirmer tout ce que [84] nous avons établi dans le précédent paragraphe, car nous nous attendons à ce qu'il y en ait qui qualifient de romanesque et d'œuvre de pure invention l'esquisse historique qu'à

grands traits nous avons tracée, et nous souhaitons que l'on sache que ce n'est pas l'imagination mais la force du raisonnement qui a guidé notre plume.

Passons maintenant au troisième âge de l'urbanisation élémentaire.

3 A.

Tugurisme

Le cyclopisme, avec ses lourdes et difficiles constructions laisse une impression d'immobilité, d'attachement excessif des hommes qui les édifièrent, au sol dans lequel elles étaient plantées. Cette fixité est contraire au caractère naturellement mouvant, curieux, investigateur et novateur qui distingue l'homme. Elle put subsister tant que durèrent les circonstances qui imposèrent à l'humanité les premières phases de son développement ; elle disparut du même coup avec elles. C'est pourquoi, dès que l'homme se sentit suffisamment fort pour aller chercher les bêtes et les détruire dans leurs propres antres et dut entreprendre pour cela de grandes excursions, il dut chercher un autre type d'abris, plus faciles à construire, que l'on puisse édifier partout, sans devoir se soumettre aux exigences des constructions cyclopéennes. Et cela était d'autant plus pratique et indispensable qu'à mesure qu'il descendait vers les vallées, il trouvait en moindre quantité et qualité les rocs que lesdites constructions requéraient.

Ces nouvelles circonstances donnèrent naissance à un autre âge dans lequel l'homme procéda à des constructions plus faciles, en même temps que plus légères et surtout plus commodes pour y vivre. Nous nommons cet âge le *Tugurisme*, nom dérivé du mot latin *tugurium*, *tugurio* en castillan, par lequel on désigne indistinctement tout type d'habitation réduite, qu'on les appelle huttes, cabanes ou chaumières ou qu'on leur donne tout autre nom inventé pour désigner les petits habitats par lesquels, en tirant profit des moyens que la nature met à portée de main, on se soucie uniquement et exclusivement du besoin de protection, en se préoccupant parfois très peu, du confort.

[85] Le tukurisme se présente sous diverses formes, lesquelles répondent aux besoins spécifiques des diverses époques qui divisèrent cet âge, et que nous allons traiter séparément.

B.

La hutte du chasseur.

Cette époque, la première de l'âge du tukurisme, commença quand l'homme, cessant dorénavant d'être attaqué par les bêtes qu'il avait châtiées et punies en des milliers de combats, mais fatigué de l'immobilité à laquelle le condamnaient ses pesantes constructions cyclopéennes, prit la résolution de les poursuivre dans leurs propres cachettes. Le chasseur, en ces temps primitifs, tel que nous le comprenons et qu'il dut nécessairement être à l'époque dont il est fait référence, n'allait pas particulièrement chercher une nourriture facile en poursuivant et en tuant des animaux faibles et inoffensifs. L'homme, qui sentait instinctivement la force de sa mission, qui était de croître, de se multiplier, de peupler la terre et par conséquent de la dominer, désireux d'étendre son domaine, partait à la recherche des bêtes à très grande distance de son abri dans l'intention de les exterminer dès que possible. Tant que celles-ci ne le craignaient pas, il devait se protéger avec de grands blocs qui pussent résister à leurs attaques, mais à partir du moment où commença sa domination et qu'il découvrit autour de lui une contrée désertée par les animaux, il lui suffisait d'un abri construit avec des troncs d'arbres, de forme analogue à celle qu'il avait donnée à ses constructions de pierres.

Les premières constructions de ce type durent se composer de grands troncs disposés à distance régulière en files parallèles, inclinés de façon à ce que leurs parties supérieures se rencontrent à un point équidistant et se soutiennent réciproquement.

Nos charbonniers utilisent encore dans les montagnes des baraques ou des huttes analogues à celles que nous avons décrites.

Parfois, deux files accolées d'arbres parallèles décimés, sur lesquelles venait s'appuyer une couverture formée par d'autres troncs inclinés d'un côté, durent produire les mêmes effets pour abriter une famille de chasseurs. Ce sont ces formes et d'autres semblables, mais toutes analogues aux constructions [86] cyclopéennes que nous avons décrites dans le précédent paragraphe, qui furent utilisées par les fougueux chasseurs dans leurs excursions destinées plus particulièrement à expulser des vallées désirées les bêtes qui les occupaient.

2 B.

La cabane du berger

Une fois la tribu de chasseurs installée dans une vallée, libérée désormais de la peur des bêtes qui s'étaient enfuies à très grande distance, l'abondance des fruits naturels et savoureux que lui offrait spontanément une végétation luxuriante et un climat doux et modéré, durent adoucir son caractère et ses coutumes et la mener vers une vie plus pacifique et agréable. Les très nombreux troupeaux d'animaux inoffensifs et dociles qui, loin de fuir sa présence, le reçurent amicalement, si l'on peut dire, contribuèrent puissamment à lui faire adopter un tel mode de vie. Ces animaux lui offraient une viande abondante, quand au début de son installation la tribu conservait encore ses appétits carnivores ; et par la suite, lorsque ses coutumes et ses instincts, et par conséquent ses goûts s'adoucirent, ils lui fournirent une grande quantité de lait. Nos chasseurs, qui se prirent ainsi d'affection pour de tels animaux, décidèrent de s'en occuper et devinrent bergers.

La hutte du chasseur, réduite, rustre et presque cyclopéenne, n'était pas suffisante pour le mode de vie, les habitudes et les besoins du berger. Les moments de

tranquillité, étant donné qu'ils se déroulent principalement dans l'abri, exigent un plus grand confort ; et comme le berger a besoin en même temps de protéger son bétail, il en découle que la hutte du chasseur dut bien vite se transformer en cabane, c'est-à-dire en abri de plus grande capacité, entouré de champs et disposant d'un indispensable espace annexe protégé par une palissade.

En ce qui concerne les constructions, elles n'évoluèrent fondamentalement dans leur forme que lorsqu'il fallut les agrandir. On utilisa des troncs plus grands, qui pouvaient élargir l'espace intérieur de la demeure, et pour mieux l'abriter contre le soleil, la pluie et les vents, on étendit sur ces [87] troncs des peaux de bêtes issues de leurs troupeaux, dont ils avaient d'ores et déjà perçu l'utilité pour leur protection individuelle.

Ces constructions furent dorénavant beaucoup plus légères que celles que nous avons décrites pour la période précédente. Et comme leur fabrication était beaucoup plus facile, il fut possible de satisfaire un besoin très important dans la vie du berger, qui est de se déplacer d'un lieu à un autre, quand la rareté des pâturages ou la rigueur des saisons l'obligent à transhumer.

3 B.

La ferme du cultivateur

A mesure que disparaissait, quoique très lentement, leur caractère rude et sauvage, les hommes primitifs prirent de plus en plus goût à la nourriture végétale. C'est ainsi qu'une partie de certaines tribus pastorales, constituée de familles en surnombre qui n'étaient pas essentielles à l'élevage des bêtes, menèrent des tentatives de reproduction de certaines plantes graminées et légumineuses, dont les fruits constituaient un aliment aussi nourrissant qu'agréable au goût. Ces familles devinrent cultivatrices, et nécessitèrent par conséquent des abris plus spacieux, où il leur serait

possible de conserver leur récolte en quantité nécessaire pour l'alimentation de la famille pendant les saisons de l'année où l'on ne peut que travailler à la production future.

De plus, étant donné que le cultivateur ressent un profond attachement vis-à-vis du champ qu'il cultive, et que pour la même raison, il regarde avec mépris la transhumance qui plaît tant au berger, les constructions qu'il fit pour s'abriter durent être plus stables, plus fixes, et plus ancrées au sol, si l'on peut-dire. Il est donc indubitable à notre avis que la première tranchée que l'on ouvrit dans la terre pour asseoir les fondations d'une construction, fut le fait de familles d'agriculteurs qui, en construisant, avaient fermement décidé de s'établir définitivement au milieu des champs qu'elles cultivaient.

La culture de la terre dut leur faire découvrir l'argile et son application utile pour les constructions permanentes, surtout sur les berges des rivières, où l'on peut voir les pavés que forme le limon qui, séchés par le soleil, en viennent à acquérir une grande consistance.

[88] C'est ainsi que la ferme, qui apparut après la cabane, outre sa plus grande capacité, dut avoir une plus grande solidité, en même temps que de meilleures formes et une plus grande beauté. Des murs de briques crues d'une hauteur moyenne, surmontés d'une couverture à double pente composée de branchages et de tiges de graminées, tel est l'aspect extérieur d'une ferme typique. Et à l'intérieur, deux compartiments horizontaux, celui du bas destiné au bétail et aux animaux qui aident le cultivateur dans ses travaux des champs, et celui du dessus spécialement consacré aux besoins de la famille, avec plusieurs divisions, les unes servant à la conservation des productions agricoles, les autres aux différents membres de la famille.

Tel est le dernier tableau, correspondant au dernier des trois âges, que dessine l'urbanisation élémentaire aux yeux de l'historien philosophe.

Après cela, l'accroissement des familles cultivatrices, l'influence civilisatrice de l'agriculture, les effets des luttes que se livrèrent certaines tribus les unes contre les autres une fois terminée la guerre contre les bêtes féroces, et le regroupement conséquent de différentes tribus qui se trouvaient à différents stades de civilisation et d'urbanisation, nous donnent déjà une première idée des regroupements de

constructions corrélées et combinées les unes aux autres, ce qui constitue l'urbanisation secondaire et composée, très différente de l'urbanisation élémentaire, qui a constitué l'objet spécifique de ce chapitre. Terminons-le donc et, pour qu'il soit plus compréhensible et que l'on puisse embrasser d'un seul regard la marche ordonnée et logique que suivit l'humanité au fil de ce que l'on peut appeler ses premières étapes, nous plaçons ci-dessous le [tableau synoptique de l'urbanisation élémentaire.]

TABLEAU SYNOPTIQUE DE L'URBANISATION ÉLÉMENTAIRE

Âges qui la composent.	Époques qui composent chaque âge.	Types d'abris qui caractérisent les âges et les époques.	Figures de la planche I. qui représentent les abris.
Troglodytique...	{ 1 ^{ère} 2 ^{ème}	Naturels Artificiels	1. 2 et 3.
Cyclopéen...	{ 1 ^{ère} 2 ^{ème}	Demi-souterrains De surface	4 et 5. 6, 7 et 8.
Tuguritique	{ 1 ^{ère} 2 ^{ème} 3 ^{ème}	Hutte du chasseur Cabane du berger Ferme du cultivateur	9, 10, 11, 12 et 13. 14, 15, 16 et 17. 18, 19 et 20.

[89]

CHAPITRE II. URBANISATION COMBINEE SIMPLE.

OBSERVATIONS PRÉALABLES

Pour répondre à l'objet didactique de cet ouvrage, et compte tenu de celui du présent livre, qui est de dresser l'historique des développements successifs de l'urbanisation, il faudra avant tout que nous nous occupions des formes qu'elle a prises en ses combinaisons simples, élémentaires et homogènes, abstraction faite pour le moment des autres, dues à des éléments divers et hétérogènes qui vinrent dénaturer, pour ainsi dire, la simplicité initiale. Comprenons que, peu après que les divers regroupements sociaux et urbains se furent formés, il fut extrêmement difficile, presque impossible pourrait-on dire, pour une tribu ou un peuple, originellement chasseur par exemple, de conserver longtemps ses coutumes typiques, ses besoins et donc son urbanisation propres, sans que ne surgissent en même temps de nouveaux besoins, de nouvelles coutumes rendant nécessaire l'introduction d'éléments hétérogènes, comme la culture, l'élevage, l'industrie, et sans que par conséquent ne se modifie profondément et ne se complique de manière plus ou moins importante la simplicité de la première combinaison urbaine. Cependant, quand bien même il serait nécessaire de se dispenser un tant soit peu du rigorisme de la vérité historique, il sera toujours très utile de décrire ces combinaisons élémentaires et simples qui constituent un type véritable d'urbanisation de telle sorte que, lorsque plus avant nous examinerons les combinaisons plus complexes et compliquées, nous puissions au milieu de tant de confusion distinguer [90] les différents types élémentaires qui les composent, et ceux qui au fil du temps auront prédominé et conféré à l'urbanisation un caractère particulier. D'un autre côté, cette donnée ne doit pas s'écarter beaucoup de la vérité historique, qui trouve d'une

certaine manière confirmation aujourd'hui encore dans certaines tribus qui demeurent attachées à leurs habitudes primitives et dont l'organisation est régie, parfois exclusivement, par un seul élément, l'élément chasseur par exemple. Qu'il nous soit donc permis de consacrer le *premier paragraphe* de ce chapitre à l'examen des combinaisons élémentaires homogènes, avant d'essayer, comme nous le ferons dans le §. II, de dessiner une esquisse historique de la marche et du développement de l'urbanisation composée d'éléments hétérogènes variés, telle qu'elle eut lieu communément, sans cette simplicité élémentaire que nous venons d'exposer. Finalement, nous consacrerons le §. III à l'exposition du caractère distinctif de ces combinaisons primitives et des avantages qu'elles présentent par rapport aux complexités ultérieures.

§. I.

DES COMBINAISONS URBAINES SIMPLES ET HOMOGENES

Quand la dispersion de la population dont nous parlent les livres sacrés se produisit, nous devons supposer que divers groupes se formèrent, dont chacun était constitué, en vertu d'une loi d'affinité sociale qui œuvrait en ces temps primitifs de toute sa force et sans obstacle, de personnes et de familles qui obéissaient aux mêmes instincts, qui ressentaient les mêmes inclinations, qui avaient les mêmes coutumes et qui éprouvaient par conséquent, dans leur fonctionnement collectif⁶⁰, les mêmes besoins. Ainsi, les chasseurs durent se réunir avec les chasseurs, les éleveurs avec les éleveurs, les cultivateurs avec les cultivateurs et les fabricants⁶¹ avec les fabricants. Ce n'est que de cette manière que l'on a pu à cette époque parvenir à l'harmonie ; dans les temps modernes, grâce à une culture plus grande et une civilisation plus perfectionnée, on a pu et su la trouver dans les combinaisons les plus complexes d'éléments très hétérogènes. Ceci étant admis, il est clair que chacun de ces groupes, en [91] se séparant du primitif

agrégat commun, a dû emporter avec lui un mode de vie social plus conforme à ses habitudes et à ses instincts, et donc se doter de ses propres villes ou combinaisons urbaines, en adéquation avec les coutumes et les besoins émanant de sa manière de vivre particulière. Quel dut être cependant le caractère distinctif et typique de chacune de ces différentes combinaisons ? C'est ce que nous allons rechercher en examinant en premier lieu (A) les combinaisons urbaines propres à une tribu de bergers ; en second lieu (2 A) les combinaisons conformes à la vie d'une tribu dédiée au travail de la terre ; ensuite (3 A) celles qui correspondent aux coutumes et aux besoins d'un peuple industriel et commerçant, et enfin (4 A) celles qui sont liées à une tribu de chasseurs ou de guerriers.

A.

Des combinaisons urbaines simples et homogènes, correspondant aux coutumes et aux besoins d'une tribu de bergers

Désireux de fournir à ses bêtes d'abondants pâturages, le berger considère qu'il est nécessaire qu'un large champ s'étende autour de sa cabane, dans lequel elles puissent paître confortablement. Les besoins de son cher bétail sont, pour le berger aussi dignes d'intérêt, aussi prioritaires, aussi sacrés que les siens propres : peut-être n'est-il pas exagéré de dire qu'ils le sont davantage, quand on voit qu'aujourd'hui encore, alors qu'une plus grande culture a rendu l'homme plus égoïste, les bergers s'éloignent à grande distance de leurs cabanes, sans grande considération pour leurs besoins et leur convenance personnelle, dont ils font volontiers le sacrifice en échange d'un meilleur pâturage pour leurs dociles animaux.

Il ressort de tout cela qu'en ces temps où la domination de la terre n'était pas encore subordonnée au particularisme, il devait y avoir autour de chaque cabane une surface de terre proportionnelle au nombre de bêtes que chaque famille détenait. Il en

ressort également qu'une *société pastorale*⁶², c'est-à-dire un regroupement de diverses familles de bergers ou une tribu intégralement dédiée à ce mode de vie, nécessite et doit embrasser un territoire très vaste, où chaque éleveur doit disposer d'un espace pour pouvoir faire paître ses bêtes et subvenir aisément à leurs besoins, [92] sans gêner le moins du monde ses voisins. L'instinct de sociabilité ainsi que le désir et l'intérêt commun de se protéger et de s'aider mutuellement, les conduisit sans aucun doute à regrouper leurs cabanes respectives ; mais comme chacune apporte avec elle l'appendice indispensable que constitue le champ de pâturage, la seule chose qui pût arriver, c'est que ce regroupement ou rapprochement majeur de troupeaux s'opéra trois par trois ou quatre par quatre, car au-delà ce rapprochement tournerait au préjudice des bêtes, que le berger ne sacrifie jamais.

La zone d'installation a vraisemblablement toujours été une région très étendue, dont les limites sont indiquées soit par la ligne de démarcation des montagnes voisines dans le cas d'une vallée, soit par les talwegs si l'on a préféré s'installer sur la montagne. Le choix de l'emplacement a principalement dû dépendre du climat, car en fonction de celui-ci et du cycle des saisons, le terrain devait être disposé de telle sorte qu'en chacune d'elles, il apporte des pâturages appropriés.

L'urbanisation a par conséquent dû être la plus dispersée possible et la plus ruralisée de toutes celles qui méritent ce qualificatif. Elle ne peut avoir de murs ni d'enceintes d'aucune sorte qui tendraient à établir des limites artificielles, car ce type de limitation constitue un véritable contresens auquel répugne profondément un mode d'urbanisation dans lequel l'extensivité est tout. L'accroissement naturel, soit des familles, soit des bêtes, empêcherait par ailleurs toute tentative de limitation artificielle.

Les voies de communication vicinale devaient être étroites et peut-être mal entretenues vu que chaque famille de bergers répond elle-même aux principaux besoins de sa vie domestique ; quant aux communications qu'exigent les quelques petites nécessités imprévues, coups de main réciproques ou échanges et permutations qui peuvent surgir de façon contingente et à faible échelle, pour ces communications, des voies banales suffisent, quel que soit leur état, qu'insensiblement les pas plus ou moins fréquents des individus ont dû battre.

Les inter-voies⁶³ ou îlots, étant donné qu'elles correspondent au champ dont chaque cabane a besoin pour les pâturages, ont dû être très étendues, plus grandes que

celles que l'on trouve dans n'importe quel autre type d'urbanisation, tant et si bien qu'il convient de dire qu'une seule de ces inter-voies aurait très bien pu servir de terrain d'emplacement pour la majeure partie de nos urbes modernes.

Les marques de division entre l'un et l'autre de ces espaces sont vraisemblablement apparues, soit grâce aux sentiers battus et marqués par les bergers en parcourant leur terrain avec leurs bêtes, soit grâce à une petite division ou talweg [93] correspondant à quelque ruisseau ou torrent, vu qu'il n'est d'espace où ne s'écoule de rivière ou de faible cours d'eau.

Telles sont les combinaisons urbaines établies par une tribu pastorale en se fixant dans une région ou une contrée. On pourrait en dire davantage, mais ces indications sommaires suffisent à notre objet.

2 A.

Des combinaisons urbaines simples et homogènes, correspondant aux coutumes et aux besoins d'une tribu d'agriculteurs.

Pour l'étude de ces combinaisons, il faut aussi partir des besoins et des intérêts de l'individu et de la famille, sans quoi il serait impossible d'acquérir une connaissance exacte de leur environnement. En effet, dans les regroupements ou associations urbaines produites par la culture de la terre, l'individualisme prévaut notablement, si bien que chaque individu et chaque famille servent leur propres intérêts avant ceux de la collectivité. Sur le plan social, il n'y a pas de soumission préétablie, et celle que l'on établit pour maintenir l'harmonie nécessaire doit être la simple expression de la volonté de tous et de chacun⁶⁴.

De ces principes que nous avons si sommairement évoqués, tout en passant sous silence certains autres que l'on pourrait exposer ainsi que les graves et profondes considérations sociales auxquelles la nature de l'organisation agricole donne lieu, il ressort que partout où s'établira une tribu agricole, on rencontrera, outre les conditions

favorables que la région doit offrir en termes de climat, de température et de topographie, une division du terrain en parcelles géométriquement égales, à moins que les accidents topographiques ne le l'interdisent, auquel cas l'on s'approchera le plus possible de l'équité naturelle, c'est-à-dire de l'égalité, non seulement de surface mais aussi de qualité et même de forme, de sorte que l'on puisse compenser avec chacun de ces paramètres ce qui pourrait faire défaut par ailleurs.

Ainsi donc, la zone d'établissement d'une urbe rurale, fondée dans de telles conditions et avec un tel objectif, sera d'autant plus vaste et dilatée que chaque famille devra disposer d'un champ d'opérations [94] confortable et à même de satisfaire ses besoins. Il n'y aura pas de zone urbaine proprement dite, c'est-à-dire d'espace circonscrit où la collectivité assurerait le fonctionnement collectif, car étant donné que l'individualisme prévaut dans la société agricole et que chaque famille s'enferme à l'intérieur de son hameau où elle dispose de tout ce qui lui est nécessaire, il en résulte que le fonctionnement collectif est complètement nul. Et s'il arrivait que, d'un point de vue social, il fût nécessaire ou commode que la collectivité se réunisse pour délibérer ou prendre quelque décision d'intérêt général, nombreux seraient les arbres touffus dans l'enceinte du site qui, tel celui de nos Basques de Guernica, pourraient accueillir l'assemblée patriarcale.

C'est à l'ombre de cet arbre, symbole de l'union et de la fraternité qui doivent régner entre les colons, que devront être prises les décisions importantes d'urbanisation, comme celle de protéger tout le site d'implantation contre les inondations qui, depuis les zones en amont, temporairement ou constamment le menacent et lui portent préjudice. L'expérience aura tôt fait de montrer aux colons que les efforts individuels ne parviennent à vaincre isolément de tels dangers qui, dans la mesure où ils sont communs, doivent être combattus par les efforts de tous. Des résolutions analogues devront être prises concernant une lagune par exemple, qui nuit à l'environnement du peuplement, ou tout autre accident dont les effets pourraient être néfastes pour tout un chacun. L'individualisme n'est pas l'égoïsme recroquevillé, rachitique et misérable qui se refuse à reconnaître les avantages de la solidarité et de l'association ou qui ne veut tout au plus que les exploiter à son profit, sans contribuer d'aucune façon à leur mise en œuvre : l'individualisme est par essence sociable et social.

Pour cette raison même, s'agissant des eaux pluviales qui tombent naturellement sur la zone d'installation et qui peuvent si facilement en cas d'averses produire des

ruissellements et causer divers dommages dans les récoltes, au-delà des efforts que chaque individu accomplit en creusant des sillons autour de son lopin afin de détourner les écoulements torrentiels, il est évident que les efforts communs de la collectivité seront nécessairement mis en œuvre pour dévier de la manière la plus optimale le ou les torrents formés à partir des flux ininterrompus des ruisseaux et des cours d'eau, et éviter ainsi les conflits, préjudices et plaintes réciproques auxquels la question de ces fortes précipitations pourrait donner lieu entre les voisins.

Si une grande partie de la colonie se situait à proximité d'une rivière, un des premiers chantiers serait de réaliser en commun des ouvrages [95] de protection contre les inondations dont les dégâts peuvent être si désastreux sur les terrains, et quand bien même le danger se limiterait aux zones en contrebas, la véritable communauté d'intérêts⁶⁵ exige que les cultivateurs des zones plus élevées contribuent à la construction des fortifications sur les rives, en juste compensation de la part que prendront les cultivateurs des zones en contrebas dans l'acheminement des précieuses eaux, qu'il leur est par ailleurs si facile de se procurer.

Rien de plus pratique pour une colonie agricole que de se procurer de l'eau d'arrosage pour garantir la récolte des fruits, à laquelle l'agriculteur s'affaire constamment. C'est pourquoi nos colons, après avoir garanti leur subsistance dans la zone d'implantation choisie au moyen des ouvrages de défense dont nous venons de parler, consacreront collectivement leurs efforts à faire bénéficier la zone tout entière de l'élément fertilisant, soit en ouvrant un ou plusieurs canaux dérivés de quelque rivière, si les conditions topographiques le permettent, soit en recourant à la collecte et au stockage des eaux pluviales dans un grand réceptacle creusé sur les versants en amont, grâce à quoi l'on gagne sur deux plans, vu qu'en plus de rassembler et de conserver les eaux pluviales pour l'irrigation, on empêche que celles-ci causent des dégâts sur les terrains en aval. Ces constructions, ou d'autres de nature similaire, dictées par les conditions locales, sont toujours exécutées par la collectivité, qui est ainsi appelée à en retirer tous les bénéfices.

Dans de telles combinaisons urbaines essentiellement rurales, il n'y a pas et ne peut y avoir ce qu'on appelle centre ville⁶⁶ dans les urbanisations modernes. Les édifices sont isolés et construits dans le champ de culture en un point tel, que l'on puisse embrasser du regard toute son étendue. Du reste, la culture et toutes les opérations qui la concernent, ainsi que la récolte des fruits, nécessitent de la place et un certain espace

que seul l'isolement des édifices peut apporter et garantir. C'est pourquoi les hameaux, puisque telle est l'appellation spécifique que l'on donne aux regroupements purement agricoles qui existent encore aujourd'hui – si tant est que l'on doive démontrer que ce type de constructions n'est ni utopique ni imaginaire – sont toujours très dispersés, de manière à ce que les fermes ne se retrouvent jamais juxtaposées, ni même rapprochées les unes des autres. La nature des tâches auxquelles il doit se consacrer périodiquement ou constamment, a montré à l'agriculteur la nécessité impérieuse de résider à une respectueuse distance de ses voisins, afin de ne pas les gêner ni d'être gêné par eux. Il n'existe donc pas, dans une combinaison *urbano-rurale*, ce que l'on nomme un centre-ville. [96] L'urbe est la zone d'implantation tout entière et la zone d'implantation se confond avec la contrée que la colonie a choisi d'exploiter.

Les limites et l'enceinte de ce territoire communal, rural et urbain, ne doivent être recherchées dans aucun ouvrage d'art : la nature les avait préalablement établies de par les démarcations des montagnes environnantes et du lit de quelque rivière.

Nous avons dit précédemment que l'individualisme ne correspond pas au misérable quant-à-soi auquel l'égoïsme se condamne : l'individualisme est social, il est expansif, il aime la communication⁶⁷ et cherche en elle les inestimables avantages de l'appui, de l'assistance et de l'aide réciproques que de bons voisins doivent s'apporter les uns aux autres. Cette sociabilité, si spécifiquement liée aux colonies agricoles, fait que leur zone d'implantation se voit traversée par un réseau viaire, imparfait, irrégulier, peut-être incommode, mais qui malgré tout répond parfaitement aux besoins collectifs⁶⁸ du voisinage. Amoureux de ses cultures et soucieux qu'aucun étranger ne les envahisse, l'agriculteur destine à la voirie, qu'elle soit pour son propre usage ou pour celui de ses voisins, une bande de terrain autour de son champ, laquelle, en même temps que les services viaires qu'elle rend, constitue un signal permanent de division, d'autant plus marqué que le piétinement des passants y est fort. De la sorte, on ne perd pas de terrain, l'isolement devient plus effectif, les cultures plus respectées, et cela sans effort ni labour de la part du cultivateur. Les anciens Romains appelèrent *callis*⁶⁹ ces sentiers de démarcation, nom qu'ils conservèrent quand l'urbanisation rurale se condensa sous l'effet du regroupement des édifices, parce que les rues urbaines ne furent en leurs débuts que des ruelles⁷⁰ ou sentiers ruraux. Nous aurons de meilleures occasions pour observer ce phénomène en son origine, en ses causes, en ses effets et résultats qui sont parvenus jusqu'à nous.

Parfois le sentier de démarcation rend d'autres services que ceux que l'on a indiqués, comme celui de se transformer en canal de collecte et d'acheminement des eaux pluviales, quand il descend vers la partie inférieure du champ. Dans ce cas, le sentier prenait chez les Romains le nom de *rivulus*, qui équivaut à notre ruisseau ou ru, raison pour laquelle également le sentier urbain a reçu le nom de rue. Il a la même origine, il rend des services identiques et il n'est par conséquent pas étonnant qu'il ait reçu le même nom.

De ce que l'on vient de dire on peut inférer que le réseau viaire d'une combinaison urbano-rurale n'est que le résultat du raccordement réciproque de tous ces différents sentiers de démarcation destinés et dévolus à la voirie communale spontanément et volontairement par chaque cultivateur. L'absence [97] de bonnes conditions viaires, que l'on pourra peut-être remarquer en certains points, comme effet des conditions topographiques, ne pouvait entraîner d'inconvénients majeurs du moment que la voirie urbano-rurale se limitait aux communications simples et réciproques entre voisins, et à leur usage purement intérieur. C'est pourquoi celle-ci fut conservée intacte jusqu'à ce que la colonie agricole développe son activité et s'étende vers l'extérieur, et que le sentier jugé le plus opportun pour servir à ce type de communications devienne, grâce aux efforts communs de la collectivité, une voie majeure⁷¹, canalisant et exportant le mouvement de la population vers l'extérieur, tout en distribuant le mouvement qui affluait de l'extérieur vers l'intérieur de l'urbe rurale.

Étant donné que nous avons appelé réseau viaire, pour suivre la coutume généralement admise, la combinaison entrelacée de tous les sentiers de démarcation des champs individuels, rien ne s'oppose à ce que nous désignons par le terme *mailles* les espaces circonscrits et isolés par ce système de voies. Ces mailles, qu'en langage technique nous appelons intervoies⁷², sont dans l'urbe rurale le champ d'opération de chaque individu et de chaque famille. Leur taille, leur forme et leur relief sont ceux-là même que le sort ou la chance désigna originellement à chaque famille, et que chaque famille cultive ou exploite à sa guise et à sa convenance en toute indépendance.

A la surface de ce champ se dressent un ou plusieurs édifices destinés à satisfaire les nécessités d'hébergement ainsi que celles liées à l'outillage. Généralement, quand ces nécessités exigent un espace couvert plus grand, l'extension se fait par des corps de bâtiment construits horizontalement à mesure que les nécessités en question se font

sentir. Parfois, cependant, on trouve de plus grands espaces en superposant des étages même si l'on ne va ordinairement jamais au-delà d'un ou deux niveaux ; même ainsi, on réserve le dernier niveau, le plus élevé, qui subit l'irrégularité des pentes de la couverture, au stockage des fruits récoltés.

Il s'agit là d'une véritable combinaison urbano-rurale simple et homogène. Même si dans toutes les combinaisons élémentaires que nous allons exposer, l'on rencontre toujours et constamment un fond d'équité et d'harmonie, en aucune autre ces qualités ne ressortent avec autant d'éclat. La stabilité du paysan, l'attachement qu'il a pour sa terre, la simplicité de ses coutumes, issue de la nature de ses tâches comme de l'espèce d'isolement dans lequel elles le maintiennent, tout ceci et d'autres considérations sociales que la haute philosophie pourrait nous inspirer si l'occasion se présentait pour les développer, tout concourt à ce que l'urbanisation [98] rurale soit, en tant que regroupement agricole, un modèle que nous pourrions presque considérer comme parfait à tous égards. Si l'on avait conservé ce modèle dans toute sa pureté, il est fort possible que l'humanité n'eût pas progressé autant ; mais il est tout aussi certain que ses avancées eussent été beaucoup plus solides, permanentes et efficaces.

3 A.

Des combinaisons urbaines, simples et homogènes, correspondant aux coutumes et aux besoins d'une tribu marchande et industrielle

L'industrie et le commerce, et plus particulièrement ce dernier, n'apparurent pas sur terre dès les premières générations qui la peuplèrent. L'origine et le commencement de l'agriculture se situent au moment même où la première famille, expulsée du paradis terrestre, fut condamnée par le Créateur Suprême à subvenir à ses besoins à la sueur de son front ; l'élevage commença ensuite, dès que le nombre d'individus humains se fut multiplié suffisamment et qu'ils furent en capacité de domestiquer quelques animaux, les plus dociles de toutes les espèces qui peuplaient les montagnes vierges et que le

Tout-Puissant avait soumis à leur domination. Mais il fallut encore des années et des siècles pour que le commerce et l'industrie n'apparaissent, tout au moins comme une réalité digne de considération dans la grande fresque de l'humanité.

Les familles et les tribus pastorales se suffisaient à elles-mêmes, de même que les familles et les tribus agricoles travaillaient uniquement et exclusivement pour elles-mêmes pour assurer leur subsistance, même lorsqu'à certaines saisons la nature cessait de leur offrir ses fruits. Si les échanges et permutations qui durent intervenir entre les différentes familles de ces tribus, constituent assurément un premier signe de mercantilisme, on ne peut les considérer comme du véritable commerce. Le commerce est constitué par des tribus et des familles d'intermédiaires officieux entre les personnes qui ont quelque article en trop, et d'autres à qui ce même article fait défaut. L'apparition de tels agents ne put avoir lieu bien plus tard, qu'une fois que diverses tribus se furent dispersées [99] et installées en différentes régions, aux climats, caractéristiques et productions distinctes, et quand cette même diversité de climats et de produits fit ressentir aux uns le manque de ce qui chez les autres existait en abondance. En une telle situation, comprenant qu'il était incommode et nuisible à leur activité d'aller personnellement s'approvisionner dans des régions éloignées, le berger tout comme l'agriculteur acceptèrent avec joie les bons offices de voyageurs actifs qui venaient leur offrir ce dont ils avaient besoin, en échange de ce qu'ils avaient en trop.

Très vite, cette activité qui concernait au début uniquement quelques individus, constitua l'occupation de nombreuses caravanes, de tribus entières qui vagabondaient d'une région à une autre et facilitaient l'échange de leurs produits respectifs. Les caravanes se sédentarisèrent finalement et ce que nous appelons aujourd'hui des fabriques s'établirent en des lieux appropriés qui constituèrent le noyau primitif d'un grand nombre d'urbes, maritimes dans la plupart des cas, ou adossées à de grandes rivières navigables, au moins pour les moyen de locomotion fluviale de l'époque.

De tout ce que nous avons dit, il ressort naturellement que ces combinaisons urbaines primitives, exclusivement destinées au mercantilisme et à l'industrie qui se développaient alentour, durent avoir et eurent effectivement un caractère particulier et spécifique en leur essence et en leur forme, différent des regroupements pastoraux et agricoles. Et cette différence de caractère dut provenir de deux causes de puissance égale, qui sont d'une part la diversité même de l'objet et des besoins que les fabriques

s'attachaient à satisfaire, d'autre part la plus grande culture relative des tribus fondatrices qui, ayant vu lors de leurs excursions les coutumes et les urbes de tribus et de régions variées, se trouvèrent en capacité d'élaborer une combinaison urbaine plus conforme et adéquate à leurs objectifs particuliers. Les fabriques sont la première indication d'une urbe formée intentionnellement avec un objectif donné, tandis que les regroupements de bergers et d'agriculteurs s'étaient formés sous l'impulsion principale des intérêts individuels, et développés en fonction des besoins qui surgissaient au fil de l'augmentation naturelle de la population.

Mais quel est ce modèle spécifique qui distingue et caractérise les urbes-fabriques? Pour répondre à cette question, il convient préalablement d'examiner celles-ci : quel est le caractère distinctif d'une tribu marchande et industrielle ? Quel est son but lorsqu'elle fonde une fabrique ? Quels besoins cette vie urbaine peut-elle générer ? Nous allons l'examiner le plus [100] attentivement possible, afin de ne pas nous mêler de sujets essentiellement sociaux qui risqueraient de trop nous éloigner de notre propos.

Le caractère distinctif du mercantilisme est le mouvement. Emmener et apporter, importer et exporter constituent l'objectif de ce mode de vie, et pour l'atteindre, il est indispensable d'aller et venir, c'est-à-dire de se mouvoir en divers sens et directions. Si nous supposons, comme il arrive parfois, que l'on apporte à sa résidence les articles que le commerçant souhaite acquérir et que l'on vient chercher ceux qu'il souhaite écouler, alors, étant donné qu'il ne se déplace pas, il appartient à ceux qui traitent avec lui d'effectuer les allées et venues. Cela signifie que la résidence marchande est toujours et de toute manière le centre d'attractivité d'un ensemble de mouvements qui s'opèrent autour d'elle.

D'un autre côté, le commerçant ne considère cette résidence que comme un point de repos et comme un lieu de dépôt et de stockage des produits et articles qu'il peut accumuler et exploiter par la suite.

L'industriel qui, pour sa part, se fixe et s'accroche constamment au commerçant, a également besoin d'importer et d'exporter les matériaux et les produits propres à son office, importer les premiers à l'état naturel ou brut, et les exporter ensuite transformés en artefacts élaborés pour un autre usage que le sien. Ceci démontre que l'industriel, outre les magasins dans lesquels il conserve les matériaux brut jusqu'à leur

transformation, et ceux qui ont été transformés jusqu'à leur expédition, a besoin d'un site approprié pour la confection de tels artefacts, à savoir, un atelier. Il a besoin de tout cela, en plus des moyens de communication extérieure pour les importations et exportations dont nous venons de parler, car l'établissement d'un industriel est aussi le centre de mouvements très semblables, sinon identiques, à ceux que l'on observe autour d'une maison marchande.

On voit donc que le mouvement est le caractère distinctif de la vie mercantile et industrielle et que par conséquent, lorsqu'une usine s'installe, le premier défi que doivent relever ces colons avisés, c'est que la zone réponde globalement et en détail aux nécessités et à la bonne marche du mouvement. C'est pourquoi l'on retrouve constamment et invariablement ce type de fondations primitives soit au bord de la mer, à proximité ou au sein d'un port, soit sur les berges d'une rivière navigable pour l'époque, car on imagine sans effort qu'en ces temps primitifs auxquels se réfèrent de telles fondations, le transport par voie terrestre ne disposait pas de moyens très commodes et supposait de grands efforts pour que les obstacles soient surmontés et les dangers écartés. Cela ne veut pas dire que la zone d'implantation de quelque usine située dans l'intérieur des terres n'était pas [101] plus ou moins traversée par des voies de communication avec l'arrière-pays, mais que ces voies furent au départ formées au fil des ans par le passage et le piétinement des indigènes ou d'autres tribus de bergers et d'agriculteurs établies auparavant dans la région, tribus qui accouraient aux usines à la plus grande satisfaction des colons, séduites à l'idée de pouvoir acquérir des articles et des objets qui leur plaisaient et que le sol ne leur donnait pas, en échange de ceux que ce même sol leur fournissait en abondance.

Pour le reste, à condition que les besoins viaires soient largement et commodément satisfaits, même s'ils étaient essentiellement maritimes ou fluviaux, toutes les autres caractéristiques de la zone d'implantation de la nouvelle urbe importaient fort peu aux tribus marchandes et industrielles, car pour installer leurs résidences, un petit coin leur suffisait afin de pouvoir s'arrêter et se reposer ou bien travailler quand il le fallait. La maison d'une famille marchande ou industrielle n'a besoin que d'un tout petit espace où s'établir, en plus de son site, de ses ateliers et de ses dépôts, qui constituent l'objet principal de son mode de vie.

Dans de telles combinaisons urbaines, les voies sont nombreuses et rectilignes, leurs pentes douces, leur largeur importante, largeur qui doit être appréciée en regard

des besoins de ces époques primitives où les moyens et les instruments de locomotion étaient très rares et très faibles. Il serait donc particulièrement erroné de rapporter cette largeur aux besoins du mouvement actuel et des moyens et instruments de locomotion si nombreux, si divers et si considérables qui sont les nôtres.

Le réseau résultant de la connexion réciproque de ces voies devra être incomparablement plus dense que celui des urbes pastorales ou agricoles, mais sera en revanche beaucoup plus régulier et obéira généralement au système orthogonal qui, plus que tout autre, tend vers l'égalité entre les familles pour l'accès à tous les services⁷³.

Les mailles, interstices ou intervoies résultant de ce réseau et de ce système viaire sont petites par essence, de telle sorte que la surface habitable a presque toujours un rapport avec le nombre exorbitant de voies. Chaque maille représente l'habitabilité de chacune des familles de la tribu fondatrice pour qu'elle puisse vivre avec l'indépendance nécessaire et disposer de l'espace indispensable pour travailler. Pour ce faire, il lui suffisait d'un logement, avec ses pièces individuelles, ses magasins de stockage et son dépôt d'articles destinés soit à l'exportation, soit à la transformation, ainsi que, pour la famille industrielle, l'atelier dont elle avait besoin. Chaque famille tirait beaucoup de satisfaction et de joie en parvenant à réunir toutes ces dépendances en un seul local, car elle pouvait alors se contenter des voies [102] extérieures lui permettant d'exercer librement les actes de sa vie essentiellement expansive et communicative. Si bien que, étant donné que pour de telles dépendances, un très vaste terrain n'est pas nécessaire, les intervoies sont, proportionnellement, toujours petites dans une urbe marchande et industrielle.

La construction se limite au strict nécessaire pour que la zone d'habitation, les dépôts et les ateliers puissent être couverts et protégés des éléments extérieurs. La nécessité de réserver le rez-de-chaussée pour les dépôts et les ateliers explique l'apparition de quelques étages superposés, où les logements puissent être installés et bénéficier de meilleures commodités et d'une plus grande indépendance. Tel fut le caractère des constructions interviaires tant que les coutumes primitives conservèrent leur simplicité, car avec le temps et quand l'augmentation de la population rendit opportun de convertir en nouvel article de négoce et en nouvel objet industriel les premiers terrains interviaires, et par la suite les volumes eux-mêmes, ceux qui jusqu'à présent n'avaient exploité que les autres, finirent par s'exploiter les uns les autres, voire à s'exploiter eux-mêmes, se privant du bien-être nécessaire en termes de volume ou de

surface, pour édifier sur celle-ci des constructions juxtaposées et comprimées et pour remplir celui-là de stratifications superposées atteignant des hauteurs ahurissantes.

En traitant des combinaisons urbaines complexes et composées de modèles divers et hétérogènes, nous aurons l'occasion d'observer que partout où le commerce et l'industrie ont réussi à s'introduire, ils ont fini par dominer et par imprimer sur les diverses combinaisons ce trait caractéristique qui les distingue, et qui consiste à tirer profit du terrain et de l'espace.

4 A.

Des combinaisons urbaines simples et homogènes, correspondant aux coutumes et aux besoins d'une tribu de chasseurs ou de guerriers.

Nous avons dit dans une autre partie que lorsqu'elles eurent exterminé les bêtes d'une région et achevé ainsi la guerre qu'elles avaient menée contre elles, les tribus de chasseurs, qu'elles le fussent par inclination ou par instinct naturel, retournèrent leur [103] indomptable agressivité contre elles-mêmes en se disputant la domination de la région. Depuis lors, les chasseurs de bêtes féroces devinrent des chasseurs d'hommes, l'homme fut l'ennemi de l'homme, et la guerre devint une profession comme une autre dans laquelle seules la force et l'adresse permettaient au plus audacieux d'emporter la victoire et les avantages du triomphe. De nombreuses tribus s'étaient mises depuis longtemps à parcourir des régions connues et inconnues, semant la désolation et le chaos sur leur passage. Si nous devons tirer quelques conclusions et considérations historico-philosophiques de ce fait universellement admis, nous pourrions peut-être dire qu'au beau milieu des préjudices inévitables que de telles invasions et déprédations causèrent à l'humanité, il n'en demeure pas moins qu'elles furent au fond un moyen efficace d'étendre la communication entre différents peuples qui auparavant ne se connaissaient même pas, et de propager en même temps l'urbanisation et par

conséquent la civilisation. Nous qui ne devons nous occuper que d'urbanisation, nous nous contenterons de relever ici le caractère typique des urbes ou combinaisons urbaines que ces tribus guerrières durent fonder. Raison pour laquelle nous commencerons par examiner les effets en termes d'urbanisation que l'état de guerre de l'homme contre l'homme produisit sur les logements des individus et de la famille, pour parvenir par le biais de multiples combinaisons graduelles jusqu'aux constructions plus composées, construites au service d'une grande collectivité.

Une fois la lutte engagée dans une région, on déclarait *ipso facto* celle-ci en état de guerre, on y déclenchait l'alerte aux quatre coins, et chaque individu comme chaque famille n'avaient en tête que de se défendre contre les agressions extérieures, d'où qu'elles puissent venir. Depuis lors, la demeure paisible devint un foyer de résistance, une maison fortifiée, une forteresse. Si un événement de cette nature eut lieu d'ores et déjà lorsque les vigoureuses constructions cyclopéennes étaient toujours en usage, on ne fit que perfectionner les caractéristiques de ces dernières pour qu'elles puissent servir d'armure à la famille, sans pour autant leur faire perdre leur capacité d'action et de fonctionnement optimal. Alors même qu'elles étaient tombées dans l'oubli, ces constructions prirent une vigueur nouvelle et acquirent ce faisant un degré de perfectionnement tel, que la famille pût y vivre et y travailler aisément. La situation de la maison fortifiée n'était pas anodine, car elle devait répondre aux nouveaux impératifs de surveillance et de domination du territoire environnant. La crête d'une montagne ou d'un éperon, le sommet d'une colline, une topographie dégagée, furent en l'espèce des zones privilégiées pour édifier ces constructions destinées aussi [104] bien à l'abri et à l'hébergement de la famille qu'à sa protection et à sa défense.

De telles constructions ne pouvaient prendre n'importe quelle forme, comme il arrivait auparavant, lorsque la région était tranquille et jouissait d'une complète sécurité. Il était nécessaire de trouver des formes à même de garantir la plus grande vigilance et la plus facile résistance. Les formes carrées ou rondes (PLANCHE II, *figures* 12 et 13) furent considérées comme les plus conformes à cet impératif. Sans cela, nous ne saurions expliquer de manière satisfaisante l'apparition et l'utilisation des constructions cylindriques, dont l'intérieur convient si mal à la distribution de l'espace qu'exige le confort de la famille et des individus qui la composent.

Un tel état de fait ne put durer très longtemps, parce que l'isolement sur lequel il reposait contrariait violemment l'instinct de sociabilité qui distingue l'être humain, mais

aussi parce qu'une terrible expérience eut tôt fait de démontrer que la résistance et la défense individuelles, fussent-elles courageuses et héroïques, sont toujours faibles devant des attaques groupées et menées par plusieurs. Les individus et les familles durent reconnaître que l'union fait la force et mirent immédiatement en application cet axiome en faisant alliance, en s'unissant et en combinant leurs efforts. La combinaison de diverses familles entraîne celle des constructions et c'est ainsi que celle-ci devint effective. Comment et sous quelle forme ? Nous affirmons sans hésiter que la première manifestation de ces combinaisons urbaines réalisées dans le but principal de résister et de se défendre, dut consister en un rectangle (PLANCHE II, *figure 14*) dont les côtés étaient occupés par les constructions juxtaposées destinées à l'usage des familles rassemblées pour se défendre mutuellement, et dont le centre correspondait à une espèce de place sur laquelle donnaient les façades ; si bien que la partie extérieure ou postérieure de chaque maison ne pouvait avoir d'autres ouvertures ou cavités que celles qu'exigeait la défense de l'ensemble, selon les armes offensives ou défensives que l'on devait utiliser.

Telles sont les combinaisons urbaines purement guerrières qui dans notre pays prirent plus tard le nom de *corral* [place forte]⁷⁴ du fait de sa ressemblance avec le *corro-real* [enceinte royale], et par euphonie *corral*, que formaient dans les campements les troupes d'élite autour du monarque : il n'y a aucune différence entre l'une et l'autre de ces combinaisons, si ce n'est que la maison est venue se substituer à l'individu pour former le cercle et que l'enceinte périphérique, au lieu de poitrines humaines, est composée de briques.

Pour le reste, la taille du rectangle pouvait être plus ou moins grande, [105] selon le nombre de familles regroupées⁷⁵. De surcroît, si lors de l'installation d'une combinaison de cette nature, le nombre de familles associées était si grand que pour loger chacune d'elles dans des maisons adossées au périmètre, il eût été nécessaire d'élargir celui-ci au-delà de ce que la prudence conseille pour garantir une bonne défense, alors il suffisait simplement d'élargir le patio intérieur pour qu'il puisse accueillir en son centre deux rangées de maisons juxtaposées et adossées les unes aux autres (PLANCHE II, *figure 15*).

Il résultait de cette combinaison une plus grande concentration, une plus grande densité des constructions et des logements, mais l'instinct de conservation si puissant en

l'homme dut l'obliger, en ces temps de dangers permanents, à faire ce type de sacrifices et de plus grands encore.

Jusqu'ici, nous n'avons considéré les combinaisons urbaines militaires que sous leur aspect défensif, combinaisons qui, abstraction faite d'autres exemples plus anciens et plus difficile à appréhender, donnèrent lieu pendant les guerres sanglantes et dévastatrices du Moyen Age à la fondation d'un grand nombre de noyaux urbains désignés soit par le nom teutonique de *Bourg*⁷⁶ ou *Burgo*, soit par l'espagnol *Corral*, et qui constituèrent la première occurrence de municipalités libérées de la domination féodale. D'autres combinaisons se formèrent depuis les temps les plus reculés, dans un objectif résolument militaire car elles ne se limitaient pas à la défense pure, mais se destinaient plus spécifiquement et plus directement à l'attaque, à la destruction ou à la conquête d'une région. Ceux qui, dans un tel objectif et sur le pied de guerre, envahissaient une région, ne pouvaient se dispenser ni de ménager convenablement leurs étapes et leurs périodes de repos, ni de se mettre ce faisant en capacité de résister à n'importe quel ennemi qui essaierait de les attaquer. De là viennent les *places fortes*, *campements* ou *camps fortifiés*⁷⁷ qui soit servent à résider et à se défendre temporairement et provisoirement, soit également à établir une résidence militaire fixe et permanente.

Dans le livre précédent, en nous séparant si l'on peut dire, de l'urbanisation élémentaire dont nous avons étudié le développement, nous avons bien vu de quelle manière avance et finalement s'installe un peuple mal organisé et composé du mélange confus de tous les éléments constitutifs d'une société et d'une urbe. Désormais nous devons étudier de quelle manière s'installe une tribu essentiellement et exclusivement guerrière, dont la subsistance ne dépend pas d'elle-même, mais de la destruction et du pillage du pays qu'elle traverse, qu'elle envahit et qu'elle aspire à dominer. C'est ainsi que disparaissent, en même temps que les raisons qui les produisirent, le vaste éparpillement et l'extension quasi infinie du site [106] qu'occupait le peuple dirigé par le grand chasseur. Pour vivre, une tribu guerrière n'a pas besoin de grandes étendues où cultiver et récolter des fruits qu'il lui suffit d'arracher aux peuples malheureux qu'elle a choisis comme victimes de son ambition. Elle ne doit s'attacher et elle ne s'attache effectivement qu'à maintenir en son sein la densité ordonnée de tous les éléments militaires qui la constituent, à l'abri d'un mur d'enceinte rendant difficile l'accès de forces ennemies qui pourraient l'attaquer. Dans cette mesure, la muraille est un élément

de première nécessité, de même que la forme qu'elle prend, qui doit permettre le mieux possible de défendre et d'assurer une vigilance vis-à-vis de l'extérieur tout en offrant l'espace strictement nécessaire à la résidence de tous les militaires, qui ne doit pas être trop confortable. En ce qui concerne l'intérieur de l'enceinte, la distribution des rares maisons individuelles, qu'elles soient permanentes ou temporaires, se fait de manière à ce qu'elle s'aligne sur les divisions propres à l'organisation militaire elle-même.

Nous devons signaler ici une différence de taille et essentielle entre la place forte⁷⁸, le bourg, c'est-à-dire le campement civil et celui à caractère exclusivement et essentiellement militaire. Alors que dans celui-là, l'enceinte est formée par les maisons des familles associées, dans celui-ci, c'est-à-dire dans le véritable campement, non seulement la zone périphérique est occupée par un mur, mais ce mur est isolé des logements de sorte que s'y interpose toujours une zone dégagée qui sert manifestement à parcourir et à surveiller l'intérieur du mur mais qui au fond a pour objectif d'éviter que les militaires ne puissent s'approcher des zones défensives et s'échapper de l'enceinte, chose compréhensible pour des gens généralement recrutés sur le tas, dont les liens ne reposent que sur l'appât du gain et peuvent être dissous par l'espérance d'un plus grand profit ou par tout autre faiblesse dont le militaire, qui n'est qu'un homme, ne peut finalement se défaire. Pour donner une idée de ces combinaisons urbaines militaires, nous avons choisi le plan d'un *Castrum*, dont nous avons trouvé une représentation dans l'histoire universelle de Cesare Cantú⁷⁹. (PLANCHE II, *figure 16.*)

RÉSUMÉ CONCLUSIF DE CE PARAGRAPHE

Il ressort de tout ce que nous avons dit que les combinaisons élémentaires homogènes peuvent provenir :

[107] 1.° De la société pastorale qui a apporté à l'urbanisation de très vastes emprises, des constructions très dispersées compte tenu des vastes étendues dont la famille pastorale a besoin autour de sa cabane pour son usage et celui de son bétail. Par conséquent, le nombre relatif de voies doit être d'autant plus réduit que les intervoies

sont importantes, dans lesquelles les constructions sont toujours relativement petites car l'on peut considérer qu'elles satisfont exclusivement aux besoins d'une peuplade pastorale qui occupe seule une grande région, à l'instar de celle que l'on a représentée sur la PLANCHE II, *figure 11*.

2.° De la ferme agricole qui a apporté à l'urbanisation des emprises très étendues, quoique moindres que celles des sociétés pastorales, parce que la famille de cultivateurs a besoin d'un champ d'opérations qui lui permette de semer et de récolter les fruits nécessaires à sa subsistance. L'urbanisation y sera dispersée, essentiellement *rurale*⁸⁰ et il n'y aura pour cette raison de centre urbain proprement dit, car celui-ci se confond avec le champ ou la zone d'implantation. Le nombre de voies dessinées par les limites de chaque ferme sera proportionnel à leur nombre. Les constructions dans les intervoies, toujours isolées au milieu des terres cultivables, seront plus grandes que dans les sociétés pastorales et conformes à ce qu'exigent la culture de la terre et l'outillage, comme il est indiqué sur le côté A de la région représentée sur la même PLANCHE II, *figure 11*.

3.° De l'usine, c'est-à-dire de la combinaison marchande et industrielle, qui a apporté à l'urbanisation pratique des emprises réduites et des intervoies limitées. Les constructions y sont plus denses et se composent de dépôts, d'ateliers et de boutiques. Au début, la famille se trouve isolée dans son intervoie, puis apparaît la juxtaposition de maisons et la superposition de niveaux. Le mouvement, qui constitue l'âme de ces combinaisons, exige des rues droites, larges et proportionnées aux modes de locomotion, à faible inclinaison et aux intersections orthogonales, d'importantes voies de communication avec l'extérieur, qu'elles soient navigables ou terrestres. C'est ce type d'urbanisation que représente le côté B de la PLANCHE II, *figure 11* citée plus haut.

4.° Finalement, du campement ou de la combinaison urbaine militaire, à laquelle l'urbanisation doit une emprise beaucoup plus réduite, des centres urbains emmurés, des intervoies très réduites remplies de constructions juxtaposées et agglomérées, des voies régulières mais étroites et l'articulation du réseau viaire subordonné au nombre de portes avec un chemin de ronde à la fois intérieur et extérieur donnant sur une campagne périphérique (zone militaire) rase et dépouillée.

§. II.**APERÇU HISTORIQUE DES COMBINAISONS URBAINES SIMPLES, MAIS HÉTÉROGÈNES**

Après nous être fait une idée des combinaisons simples dans lesquelles n'entre qu'un élément caractéristique dans toute sa pureté, chose qui de fait n'a pu arriver que rarement au fil du développement de l'urbanisation, il convient désormais d'exposer l'histoire d'autres combinaisons simples en-soi – parce qu'elles n'avaient pas et étaient loin d'avoir atteint cette complexité de certaines combinaisons ultérieures, qui dégénéra en véritable confusion – combinaisons dans lesquelles interviennent plusieurs éléments caractéristiques, peut-être même tous ceux que l'on a décrits dans le précédent paragraphe, mais qui en restant séparés et à bonne distance les uns des autres, ce qui n'était pas difficile compte tenu du caractère extensif de l'urbanisation primitive, n'en étaient pas venus à produire véritablement cette grande complexité, source inépuisable de gêne et de préjudices réciproques, que l'on constate dans les grands bassins de population. Ces combinaisons dont nous allons traiter sont avérées historiquement : ce sont des représentations de la marche de l'urbanisation, exécutées d'après nature. Si l'on devait y déceler quelque défaut, celui-ci ne pourrait assurément pas venir de l'événement représenté, mais du manque d'intelligence, d'adresse et d'habileté du peintre.

Procédons avec ordre et, pour une plus grande clarté, distinguons les différentes périodes ou phases de développement de cet événement et voyons d'abord (A) comment ces tribus que nous quittâmes au chapitre précédent alors qu'elles étaient sur le pied de guerre et avides d'aventures, s'installèrent dans les nouveaux territoires qu'elles conquièrent. Nous assisterons ensuite (2A) à cet acte solennel que constitue la mise en relation naturelle des logements, sous l'effet de la sociabilité humaine, elle-même cause et source féconde de civilisation. Puis nous contemplerons (3A) la réunion des efforts

consentis pour la défense et la sécurité communes, après quoi nous observerons (4A) le surprenant développement des constructions, que nous essaierons d'expliquer. Finalement (5A) nous verrons comment l'augmentation naturelle de la population, qui entraîne l'émigration, a pour conséquence la propagation⁸¹ du mode de vie urbain.

[109]

A.

INSTALLATION DE LA COLONIE ET DÉTERMINATION DE SA ZONE D'IMPLANTATION

On comprend aisément qu'à l'occasion de cette nouvelle installation qui semblait définitive pour tout un chacun, on suivit les mêmes règles que celles que l'on avait observées avec grand succès et satisfaction générale dans la construction des campements, que l'on édifiait chaque fois que le peuple-armée⁸² devait marquer une halte dans sa lente et calme marche. Par conséquent, chaque tribu définit son propre périmètre, dont la largeur et l'étendue étaient dictées par ses besoins, voire par ses désirs. L'espace ne manquait pas et il n'y avait même pas lieu d'ergoter sur quelques hectares de terre en plus ou en moins. A l'intérieur de ce grand périmètre, chaque famille disposait du sien propre, au centre duquel s'élevait l'édifice qui l'hébergeait, ainsi que son troupeau, ses bêtes de somme et tout ce qui constituait son patrimoine et sa propriété.

De ce que nous avons dit jusqu'ici, il ressort clairement que nous n'avons ici encore qu'une *urbe embryonnaire*, analogue ou similaire à celles que nous avons d'ores et déjà décrites. Mais le développement social était parvenu à un point tel que cet embryon devait forcément devenir une véritable *urbe*, avec toutes ses caractéristiques et qualités. Mais comment cette transformation se manifesta-t-elle ? C'est ce que nous allons expliquer, mais avant cela, il faudra que nos lecteurs parcourent avec nous le

vaste environnement de cette urbe en germe, en prêtant attention à tous les éléments qu'elle contient.

Pénétrons donc dans cette enceinte, et l'on observera naturellement que ce que nous appelons enceinte correspond à cette vaste surface de terrain que nous allons examiner, parce qu'elle est entourée d'une robuste palissade que les troglodytes et les cyclopes, dirigés par les plus habiles de la tribu urbanisatrice, se chargèrent de construire au tout début et concomitamment à son installation. Pénétrons par l'étroite ouverture que l'on a ménagée pour les rares allées et venues d'une population qui enferme en elle-même tout ce qu'elle peut nécessiter ou désirer. Maintenant que nous y sommes, [110] voici que l'espèce de sentier battu qui a guidé nos premiers pas disparaît complètement, si bien que nous nous retrouvons sans route ni chemin où marcher. Cette particularité, qui mérite d'être prise en considération vu sa haute signification pour la science urbanisatrice, ne doit pas nous arrêter. Continuons donc au beau milieu des champs jusqu'à ce que nous nous installions au sommet d'une colline, d'où nous pourrions observer plus aisément le vaste et surprenant panorama qui se déploie sous nos yeux.

Nous y sommes. Que découvrons-nous ? Une plaine très vaste parsemée de demeures aux formes variées, aux matériaux divers, de tailles différentes, toutes disposées en files imparfaites qui semblent davantage le fruit du hasard que d'une étude et d'un plan préétabli. Les demeures y sont entourées de lopins luxuriants : dans la plupart de ceux-ci, on peut observer de nombreuses bêtes tandis que dans d'autres, on voit les hommes, seuls ou aidés par des animaux dociles et soumis, remuer la terre pour que certaines semences nourricières puissent y germer ; il en est enfin, où l'on peut remarquer des individus juchés sur d'autres animaux qui, tout en paraissant très fougueux, obéissent sans résistance aux moindres indications des hommes qui les montent et qui tâchent manifestement de les domestiquer. On constate aussi ici et là quelques groupes qui se consacrent à la préparation et à l'accumulation de matériaux de construction, en modelant la boue pour lui donner une forme régulière et l'exposer ensuite aux rayons du soleil afin qu'elle sèche et s'endurcisse. Certains s'attachent à tondre d'un arbre à un autre des matières flexibles et filamenteuses qu'ils viennent entretenir transversalement. On observe à d'autres endroits des travaux également industriels, parmi lesquels la forge, si importante pour un jeune peuple. Mais les limites

que nous nous sommes fixées en tant qu'historiens de l'urbanisation nous empêchent d'entrer plus avant dans le détail de ceux-ci.

En résumé, et eu égard à l'urbanisation, nous ne distinguons qu'un grand nombre de petites habitations de types, de tailles et de formes différents, comme nous l'avons dit plus haut, toutes isolées et sans aucunes relations entre elles.

On en déduit naturellement, à la vue de ce panorama, que cette multiplicité de familles réunies par leur instinct de sociabilité, lui-même catalysé par une série de circonstances favorables, se sont installées dans cette enceinte en y apportant chacune ses habitudes, ses coutumes, ses instincts, tout ce qui constituait son individualité en tant que famille, et surtout l'esprit de liberté et d'indépendance individuelle qu'elles avaient pu développer [111] sans obstacle ni opposition aucune, lorsqu'elles vivaient sur les montagnes ou dans des espaces qui n'avaient ni limites ni clôtures.

Rien d'étonnant à cela. En exposant les origines et les causes de l'urbanisation, nous avons dit au livre I que la demeure était comme la coquille ou le second vêtement de l'homme, et le complément de son être, si l'on peut dire. En tant que tel, il est évident que ce tégument doit s'adapter à la condition individuelle de l'homme et exprimer, en sa situation comme en ses formes, les besoins et les aspirations de celui-ci. Or, étant donné que lorsqu'il s'est associé aux autres, l'homme social a conservé l'usage total de ses facultés, dont les seules limites étaient les préjudices susceptibles d'être causés sur ses coassociés, il s'ensuit naturellement qu'en construisant une hutte dans l'intention de vivre en société avec d'autres qui, eux-aussi, devaient construire les leurs, chacun des associés a dû essayer de la positionner de manière à ce qu'elle lui permette cet usage total de ses facultés, ce qui n'a pu se faire autrement qu'en disposant ces demeures à une distance régulière les unes des autres, et en respectant ce complet isolement. La juxtaposition insatisfaisante, et plus encore, la superposition répugnante de logements n'ont pu et ne peuvent être dictées par la nature : elles sont le produit néfaste de circonstances particulières qui obligèrent violemment les hommes à se concentrer et à s'accumuler dans d'étroites enceintes emmurées où le nombre de famille augmenta, soit en raison de l'accroissement naturel⁸³ que nous appellerons *intussusception*⁸⁴, soit par l'agrégation répétée d'éléments extérieurs, que nous pourrions dénommer *conglomération*, alors même qu'il n'était pas possible, à causes des oppressantes murailles, d'étendre les surfaces occupées. Si bien que les constructions, après s'être concentrées dans l'étroite enceinte dont elles pouvaient disposer, s'élevèrent et l'on

disposa les étages sur les étages, les logements sur les logements et les familles sur les familles. Mais laissons là ces réflexions, que nous aurons tout loisir de mener lorsque nous traiterons de l'urbanisation complexe. Revenons donc à notre urbe embryonnaire, et allons assister à sa transformation en *urbe* véritable.

[112]

2 A.

Du lien naturel et spontané entre les logements

L'homme choisit un foyer isolé pour conserver sa liberté personnelle et l'indépendance de sa famille. Mais il ressentit bien vite, voire immédiatement, des besoins d'un tout autre genre, des besoins pressants, exigeants, irrépessibles, auxquels il dut forcément répondre. L'instinct de sociabilité s'était développé avec plus de force dans les campements que le *peuple-armée* avait établis lors des étapes de son pénible voyage depuis l'ancien site vers la nouvelle zone d'implantation, car la communication était facilitée dans de tels campements, de même que le contact et parfois même le mélange et la fusion de tribus et de familles. Toutes choses qui produisent systématiquement des relations et des sentiments durables, ainsi qu'une espèce de nécessité de les entretenir constamment. C'est ce besoin qui arracha l'homme et sa famille de l'isolement dans lequel ils s'étaient retranchés. Et quand bien même il refusât de sacrifier la situation isolée de sa demeure à la satisfaction de ce besoin, il fut dans l'obligation de la mettre en communication avec d'autres familles, soit de sa propre tribu, soit d'une autre, au moyen de chemins qui furent tracés et battus par ses passages répétés. Ces voies de communication entre les logements formèrent le premier spécimen d'urbanisation combinée, c'est-à-dire une urbanisation au service de la sociabilité, parce qu'elle efface les distances qui séparent l'homme de l'homme et la

famille de la famille ; elle les met toutes et tous en contact réciproque et forme le trait d'union entre les parties élémentaires de cette même urbanisation, elle fait de toutes ces parties un ensemble, un tout harmonique, rempli d'animation, de vie et de progrès. C'est cet ensemble que nous appelons *urbe*.

D'un autre côté, la clôture et la faible nécessité pour les habitants de sortir de l'enceinte dès lors qu'ils y trouvaient tout ce dont ils avaient besoin rendait leur vie de plus en plus comprimée à l'intérieur de cette même enceinte, ce qui par conséquent augmentait les occasions de relations réciproques, de communication et de contact des familles les unes avec les autres, compte tenu des échanges [113] que leurs besoins respectifs leur dictaient afin qu'elles puissent se procurer ce qui leur était nécessaire.

Compte tenu de la convergence de tous ces facteurs, on comprend facilement que le vaste champ dans lequel la nouvelle population s'était installée se trouva bien vite traversé par d'innombrables sentiers qui mettaient en communication soit les demeures voisines d'une même tribu, soit celles de tribus différentes. On comprend également aisément qu'au début de ce développement de la vie urbaine, chacun a dû choisir le chemin qui lui plaisait lorsqu'il allait d'une demeure à une autre, sans la moindre considération pour les terrains qu'il devait traverser, ce qui donna lieu à une multiplication inutile de sentiers identiques.

Tout cela n'était que l'usage de la liberté naturelle de chacun d'aller et venir à sa guise, liberté à laquelle personne n'avait renoncé, et dont par conséquent personne ne pouvait priver qui que ce soit. Cependant, comme le principe fondamental de la sociabilité consiste en ce que les associés ne se portent pas mutuellement préjudice, sauf en cas d'extrême nécessité, et comme une telle nécessité n'existait pas ici dans la mesure où il était possible et très facile de conserver et même d'améliorer les communications vicinales, communales et a fortiori urbaines, et d'obliger chacun d'emprunter des chemins préexistants, lorsque les cultivateurs commencèrent à se plaindre pour que l'on respecte leurs terres, auxquelles le piétinement fréquent causait de graves dommages, et lorsqu'à ces plaintes vinrent s'ajouter celles de tous les colons en général, parce que personne n'aime être dérangé dans son travail, quand tout cela advint, tous reconnurent la légitimité de telles plaintes et la nécessité d'harmoniser les communications, avec tout le respect dû à la propriété de chacun. En vertu de cela, pour garantir à chacun le droit incontestable de faire ce qui lui plaît à l'intérieur de sa parcelle sans être interrompu ni dérangé par qui que ce soit, ils convinrent tous de laisser à l'extérieur de leur propriété

un sentier à usage commun pour que tout le monde puisse y passer à sa convenance. Et comme les parcelles formaient une série ininterrompue de cadres, il en résulta un vaste réseau de voies publiques qui facilitaient extraordinairement les communications entre toutes les demeures et entre toutes les tribus.

De cette manière, chaque colon ayant dû procéder au sacrifice insignifiant d'une bande de terre autour de son champ, on parvint à ce que tous voient leur liberté respectée à l'intérieur de leur parcelle et l'indépendance de leur foyer domestique garantie, en même temps que la communication se voyait extraordinairement favorisée et améliorée.

[114] C'est l'isolement de la demeure, qui faisait l'objet de l'attention constante des urbanisations primitives mais également de cette urbanisation secondaire que nous sommes en train de décrire, qui plus particulièrement tira bénéfice de l'installation et de la régularisation des voies publiques. En effet, ces voies qui servaient en même temps de limites, isolaient plus complètement la propriété, et par conséquent le logement édifié en son centre, et qu'elles plaçaient hors de portée de toute intrusion indésirable. De là vient sans doute que toutes les maisons ainsi isolées furent dénommées îlots d'habitation depuis les temps les plus reculés, de telle sorte que les Romains désignèrent toutes les maisons par ce même terme (*insula*), ce qui prouve, soit dit en passant, qu'ils conservèrent, à tout le moins lorsque la langue du Latium se forma, la coutume naturelle, originaire et louable de procéder à des constructions isolées. C'est certainement pour cette raison qu'à notre époque où chaque îlot se trouve occupé par de nombreuses maisons et par un amoncellement de logements, ce mot se voit abandonné et presque oublié, pour être remplacé désormais dans l'usage courant par celui de *pâté de maisons*⁸⁵.

De toute manière, retenons que l'origine véritable et indéniable de ce que nous appelons *îlots* dans les bonnes configurations urbaines, provient de l'installation de ces voies urbaines grâce auxquelles chacun des membres de colonies primitives parvint à *isoler* sa propriété et sa demeure.

Revenons maintenant à notre histoire.

Une *urbe* organisée et formée comme nous venons de le voir apparaîtra aux yeux de nos lecteurs comme une entité purement idéale, car habitués que nous sommes à voir nos villes concentrées et condensées sur un tout petit espace, nous sommes incapables de les considérer dans l'extraordinaire étendue que leur confèrent les premiers

habitants de la terre qui, en quittant leur vie purement naturelle, individuelle et isolée, ne voulurent renoncer ni à l'indépendance ni aux avantages extraordinaires qu'un tel isolement leur procurait, quand bien même ils reconnussent ceux de la vie en société, eu égard aux bénéfices que celle-ci pouvait leur apporter. Cependant, les fouilles archéologiques engagées dès le siècle dernier, qui se sont poursuivies ce siècle-ci en obtenant de meilleurs résultats, attestent incontestablement, sur la base de données irrécusables, que les cités primitives s'étendaient sur un très vaste territoire qui comprenait en son sein des rivières, des lacs et des montagnes, au beau milieu desquels se trouvaient des édifices, de grands jardins et de vastes champs. Babylone formait ainsi un grand cadre d'un périmètre de 225 milles⁸⁶. Ninive, d'après le témoignage du prophète Jonas, s'étendait sur un espace tel, que trois journées de route étaient nécessaires pour la parcourir⁸⁷. [115] Il en est de même d'Édesse, Ctésiphon, Palmyre et bien d'autres encore, fondées par la race koushite, c'est-à-dire, par les descendants de Nemrod⁸⁸.

C'est ainsi que les choses se passèrent nécessairement, parce qu'au-delà du besoin que chaque famille éprouvait de disposer autour de son foyer d'un vaste champ qui garantirait son indépendance, l'enceinte de telles villes était considérée par leurs fondateurs, non seulement comme un moyen indispensable pour assurer l'autosuffisance des populations, mais aussi comme un grand centre où l'on pouvait acheminer et retenir les hommes, les troupeaux et les bêtes fréquemment capturés, que l'on devait apporter à la colonie, selon la coutume de l'époque, pour contribuer à sa grandeur, à sa richesse et à sa puissance. Sachant qu'une telle *urbe* pouvait compter sur une surabondance d'hommes réduits en esclavage et condamnés aux travaux forcés, sur une multitude de bêtes de somme et de transport, et sur la constante persévérance d'hommes pour lesquels la mesure du temps n'entraînait pas dans les calculs, on comprend l'existence de ces merveilleuses constructions dont le voyageur qui parcourt les immenses déserts où s'éleva jadis l'orgueilleuse Babylone peut contempler avec extase et enthousiasme les vestiges gigantesques. Devant un spectacle si grandiose, on a l'impression que ces générations situées à la racine, pour ainsi dire, du précepte divin qui avait ordonné à l'homme de croître, de se multiplier et de remplir la terre, se dépêchaient de le faire en occupant au moyen de leurs habitations combinées et de l'emprise de leurs urbes, une énorme étendue de terre qui nous apparaît démesurée, nous qui sommes imprégnés d'idées mesquines et agissons dans nos projets urbains

dans la crainte d'occuper trop d'espace, comme si la surface de la terre était déjà totalement couverte ou en passe d'être remplie d'habitations humaines.

Ce n'est certainement pas ainsi que dut agir notre colonie. Son chef, le chasseur héroïque⁸⁹ d'hommes et d'animaux, lui apporta toutes les tribus de pasteurs qui erraient aux alentours, ainsi que les troupeaux qu'elles conduisaient, tout ce que les petites colonies installées dans ces régions comprenaient – familles, bêtes et objets de valeur –, et tous les animaux qu'il trouvait dans les monts et les vallées qu'il parcourait, convaincu qu'ils pouvaient être utiles ou rendre quelque service. Ces raids, déprédations et saccages sont à tous égards condamnables à notre époque, où l'on se fait une idée plus précise et plus juste du droit des gens et de son application générale. Mais, abstraction faite de telles considérations morales, si nous nous en tenons au seul fait historique, nous ne pouvons que reconnaître et constater que le résultat de telles expéditions en ces temps reculés auxquels [116] nous faisons référence, fut particulièrement avantageux et favorable au développement de la civilisation et de l'urbanisation.

3 A.

Mise en commun des efforts pour la défense commune

Les pères fondateurs de notre colonie disposaient d'abondantes ressources de toute nature, et l'occasion de les utiliser autrement, par le biais d'échanges, ne s'était pas encore présentée parce que le commerce était alors complètement inconnu. De surcroît notre *urbe* typique était la seule qui existât dans le monde que connaissaient nos explorateurs, si bien qu'ils songèrent, afin que ces ressources ne soient pas sous-utilisées, à les employer pour une œuvre commune particulièrement avantageuse. Et comme rien ne leur paraissait pouvoir égaler les bénéfices que l'urbanisation pouvait leur apporter afin d'améliorer leur existence, d'un commun et tacite accord, ils décidèrent de les affecter à l'amélioration de leur environnement urbain.

En tant que pillards professionnels, ils devaient naturellement craindre d'être eux-mêmes victimes d'un autre peuple qui pourrait, tout comme eux, pratiquer le pillage. Eux qui avaient un tel attachement à leur liberté et à leur indépendance individuelle, devaient en outre s'efforcer de garantir l'indépendance et la liberté commune. Si bien que leur première pensée fut de perfectionner et de renforcer l'épaisse muraille qui entourait la colonie : ils la firent en effet très haute et très large de façon à ce qu'elle puisse résister à n'importe quel assaut mené par quelque audacieux ennemi. En même temps, afin que les hommes destinés à la surveiller puissent être protégés et en sécurité, ils élevèrent de loin en loin de larges tours, capables de contenir un bon nombre de guerriers. Parmi celles-ci, les plus hautes, les plus robustes et les plus solides furent celles que l'on construisit aux quatre angles du carré formé à l'origine par l'enceinte.

[117]

4 A.

Développement des constructions

Une fois qu'ils eurent garanti la défense commune, l'esprit apaisé de nos colons fixa son attention sur l'intérieur de l'enceinte, et la première chose qu'ils y firent fut d'élever un grand palais pour le grand chasseur, en témoignage de leur reconnaissance. Cet édifice fut construit au centre de la colonie, sur le site même où l'on avait à l'origine installé la tente du héros. On mobilisa pour cette construction toutes les ressources de leur génie, afin de lui conférer la plus grande majesté et la plus grande somptuosité possibles. Convaincus que celui qui dominait tous les autres de par sa puissance et la force de sa volonté, devait à sa guise pouvoir embrasser toute la colonie du regard, ils élevèrent extraordinairement l'édifice en superposant les niveaux autant que de besoin, afin qu'il puisse répondre à cet objectif. Ce fut le premier exemple de ces constructions

caractérisées par leur superposition de niveaux, que par la suite nous appellerons *babéliques*, parce que leur toute première apparition, d'un point de vue anthropologique, se situe à Babylone et parce que les historiens les relient à l'orgueil des habitants de cette ville, bien que nous soyons, pour notre part, convaincus que ces constructions élevées n'eurent en leur origine primitive d'autre objet que celui que nous venons d'exposer. Toutefois, nous ne nierons pas le fait que l'arrogance de ces citadins contribua par la suite à les généraliser, de même qu'elles ont été de nos jours généralisées par la spéculation sur les propriétés urbaines. Que l'on compare les époques et les idées dominantes en chacune d'elles, et l'on comprendra facilement comment un même fait peut et doit même obéir à des objectifs distincts, selon les circonstances dans lesquelles il se réalise.

On raconte à juste titre que l'exemple est contagieux, surtout quand il vient d'en haut. Il le fut en effet dans notre colonie, car par imitation du palais du grand chasseur qui dominait toute la colonie, chacun des chefs de tribu voulut que le sien dominât également l'espace sur lequel sa tribu s'était établie. C'est ainsi qu'ils furent tous construits. A y regarder de plus près, cela n'a rien [118] d'étonnant car cette espèce de prééminence visuelle dut être considérée en ce temps-là comme le symbole et la représentation de la prééminence morale et de l'autorité que le patriarche exerçait dans chaque tribu.

C'est ici que commence ce qui à première vue pourrait paraître étrange et sensationnel, à savoir l'élévation des constructions individuelles qui très vite, ne furent plus que des répliques des grands palais. Si l'on veut trouver une cause naturelle à cela, c'est ici qu'intervient nécessairement l'orgueil qui s'était emparé de nos colons qui, entourés d'esclaves obéissants et timides et nageant de surcroît dans l'abondance, en vinrent à se prendre pour une race supérieure et à croire qu'ils pouvaient et qu'ils devaient déployer dans la construction de leurs demeures toute la magnificence que la satisfaction de leur orgueil réclamait. D'un autre côté, si le grand chasseur assurait sa domination sur toute la colonie, de même que chaque chef sur sa tribu, chaque colon exerçait la sienne également sur sa famille nombreuse, composée, outre ses épouses et ses fils, d'un grand nombre d'esclaves qui accomplissaient sa volonté avec soumission. Voilà donc pourquoi on généralisa les constructions élevées.

Nous devons faire remarquer que l'on ne put généraliser de telles constructions sans obstacle ni opposition, que dans une *urbe* où les édifices étaient isolés et à bonne

distance les uns des autres, si bien que l'élévation plus grande des uns ne pouvait en aucun cas porter préjudice aux autres. Il s'agit bien là d'un des bénéfices inestimables de l'urbanisation dispersée, que nous appellerons par la suite *ruralisée*, car elle mène à l'*urbe*, sans affaiblir le charme de la sociabilité, de l'indépendance, de la liberté dans la vie domestique, ni celui des autres vertus hygiéniques et morales de la vie rurale. Dans les villes à forte densité, l'élévation d'un édifice ne peut se faire sans dommage pour un tiers, sans porter préjudice aux édifices contigus et même à ceux qui se trouvent à quelque distance.

Ce qu'il importe de bien avoir à l'esprit, c'est que cette élévation des édifices et la superposition de niveaux n'avaient d'autre objet, dans notre *urbe* typique, que celui d'agrandir les pièces intérieures de la demeure et d'y garantir l'indépendance individuelle grâce à ces mêmes pièces, d'apporter à la famille davantage de confort et de jouissance, de procurer à son chef comme à chacun de ses membres une espèce de suprématie visuelle ou optique, raison pour laquelle d'agréables jardins furent installés en toiture. Jamais toutefois cette élévation ne servit, et jamais l'on ne pensa qu'elle pût servir à entasser des familles à l'intérieur d'une même maison. Elle était issue de l'orgueil, sentiment parfois excessif, qui provient de l'amour [119] propre et de la fierté personnelle. Dans cette mesure, elle ne pouvait avoir une fonction tendant manifestement à rabaisser cette fierté, comme celle qui consisterait à enfermer dans une même maison deux familles ou plus.

Il est vrai que ces constructions babéliques ont eu, dans la société moderne, cette fonction qui dévalorise l'homme et la famille. Mais ceci est arrivé au sein d'une autre société et d'une autre civilisation, dans lesquelles, il faut l'avouer, les sentiments d'indépendance individuelle et de fierté personnelle ont décliné vers l'acceptation générale de la vie comme elle va, et qui se satisfait de ce qu'elle a au beau milieu des privations les plus dures que lui imposent la civilisation, ainsi qu'une urbanisation livrée aux caprices de l'intérêt.

5 A.

Émigration et diaspora⁹⁰ de la colonie

On comprendra facilement que notre urbe ruralisée, sous le triple et puissant effet de l'organisation qui lui avait été donnée dès le début par souci d'équité naturelle, du dense réseau de chemins intérieurs qui facilitaient les communications entre maisons et tribus et partaient dans toutes les directions sans porter préjudice à qui que ce soit, et de l'accumulation de ressources et de richesses qui lui étaient quotidiennement apportées à l'issue des rapines menées par ses hommes de guerre, croissait, se multipliait et fleurissait chaque jour davantage, marchant à pas de géant vers sa gloire. Quand l'augmentation du nombre de familles permit de le faire, le chef de la colonie réunit certaines d'entre elles, ses chasseurs ou hommes de guerre, ainsi qu'un nombre considérable d'esclaves, et forma un nouveau peuple-armée qu'il conduisit joyeusement vers une autre région, à faible distance, où il fonda une nouvelle colonie ou *urbe*, en suivant lors de l'installation de celle-ci les mêmes principes d'équité naturelle que ceux qui avaient présidé dans la précédente. Du point de vue de l'urbanisation proprement dite, la nouvelle colonie ne nous offre donc rien de plus qui mériterait notre attention. Nous dirons simplement que dès [120] son installation, des relations assez actives furent mises en place entre les deux colonies, très semblables à celles qui depuis la fondation de la première s'étaient établies entre les différentes tribus qui la composaient. A ceci près qu'ici, les relations établies entre deux colonies vivant dans différentes régions aux productions elles-mêmes différentes, eurent pour principal objet d'assurer l'échange réciproque de ces productions. C'est-à-dire qu'à cette époque glorieuse apparut le premier germe de relations commerciales entre urbes séparées par de grandes distances.

Il en découle que les voies intérieures de communication de chacune des urbes, que nous appellerons vicinales ou urbaines, trouvant une issue forcée par les portes que l'on avait laissées dans les murailles respectives, se prolongèrent dans la campagne jusqu'à réunir les deux urbes.

A partir de ce moment, on ressentit la grande gêne provoquée par la muraille sur toute la population qui, en plus de sa vie intérieure, mène une vie extérieure en relation avec un autre foyer de peuplement. Bien qu'il soit vrai qu'en raison du vaste espace intérieur dont chacune des urbes jouissait de par son fonctionnement rural⁹¹, et surtout en raison du fait que les relations entre l'une et l'autre n'étaient pas très actives, cette gêne ne fut pas aussi importante que ce qu'elle aurait pu être dans d'autres circonstances, si bien qu'elle fut sacrifiée à la sécurité et à l'indépendance que les murailles garantissaient. Mais elle ne cessa pas pour autant d'exister, et ceux qui avaient pour activité principale de faire du commerce la ressentaient toujours aussi fortement.

Dans les urbes dont la densité est excessive et dont les relations commerciales avec l'extérieur sont très actives, ce préjudice est à l'origine de graves maux pour la population enfermée dans un telle enceinte emmurée. C'est pourquoi lorsqu'une population se trouve dans de telles conditions, elle exprime invariablement ses prières pour que l'on abatte les murs qui entravent sa liberté d'action.

Laissons-là nos deux colonies qui, reposant sur les principes équitables de la bonne urbanisation, avancent en prospérant vers leur complet développement, et préparons-nous à entrer dans le chapitre suivant dans la recherche des causes qui purent contribuer, pour le plus grand préjudice de l'humanité, à la disparition de cette urbanisation ruralisée, dont la simplicité n'avait d'égale que l'utilité, adaptée et même nécessaire au développement parfait de toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'homme. Disparition qui donna lieu à cette urbanisation dense et agglomérée au moyen de la juxtaposition qui comprime et de la superposition qui opprime, double circonstance qui constitue l'urbanisation complexe, elle-même cause et origine [121] de la majeure partie des maux qui affligent les sociétés civilisées et que, faute de les avoir étudiées, l'on explique par des raisons très diverses.

§. III.

Caractère distinctif et avantages de l'urbanisation composée.

Si l'on recommande l'étude de l'histoire, ce n'est pas pour satisfaire une curiosité puérile, mais principalement parce qu'elle nous donne à connaître au moyen du passé ce qui pourrait nous être utile présentement et à l'avenir. Il paraît naturel qu'après la description que nous venons de faire de l'urbanisation composée, nous exprimions une opinion concernant l'événement remarquable auquel elle a donné lieu, et que nous tirions profit des enseignements qu'il nous offre.

L'urbanisation composée, que nous appelons aussi secondaire, parce qu'elle succéda immédiatement à l'urbanisation élémentaire et primitive, constitue le chef d'œuvre des races qui venaient de sortir de l'état de nature et d'isolement pour entrer dans celui des relations réciproques entre individus et familles, sous l'impulsion de ce sentiment fécond et inné de sociabilité qui brûle sans cesse, puissant et irrésistible, dans le cœur de l'homme. Des sentiments prédominaient dans cette génération qui venait de sortir des bois : le premier était la liberté individuelle, qui se confond avec celui de l'indépendance de la famille ; l'autre était celui de la sociabilité, vigoureusement stimulée par les charmes et les avantages que présentait le commerce avec les autres. Ceci dit, satisfaire complètement chacun de ces deux sentiments sans sacrifier l'un au bénéfice de l'autre, ou ce qui revient au même, construire une urbe dans laquelle l'intégrité de ces sentiments serait préservée de telle sorte que toutes les aspirations légitimes puissent se développer au détriment ni de l'un ni de l'autre, était le problème, difficile à première vue, que devait résoudre ce groupe non homogène de troglodytes, de cyclopes, de chasseurs, de [122] bergers et de cultivateurs. Malgré les inconvénients que présente apparemment la diversité d'instincts, d'habitudes, de coutumes et d'aspirations, et en dépit du fait qu'il n'y avait personne pour les diriger dans cette tâche, ils réalisèrent une œuvre admirable de perfection, non pas particulièrement en raisons

de cette magnificence qui aujourd'hui encore, après tant de siècles, enthousiasme et ravit les voyageurs qui l'observent, mais en raison des proportions d'ensemble, de la distribution du champ qu'ils allaient urbaniser, de la disposition des demeures et de mille autres circonstances et détails qui contribuent à faire d'elle, comme nous l'avons qualifiée – et nous maintenons ce qualificatif – un chef d'œuvre en matière d'urbanisation, car cette œuvre fut la plus conforme à son objet, la plus digne, la plus juste que la sagesse humaine ait jamais pu inventer. Et tout cela, ils le firent en étant uniquement guidés par leur bon sens et en laissant à chaque tribu, à chaque groupe et à chaque famille l'usage sans limite de leur liberté.

Comme les familles pouvaient disposer d'un terrain illimité, il ne dut pas y avoir de questions ni de disputes entre elles pour choisir le champ qu'elles pensaient nécessiter, aussi bien pour leurs troupeaux, leurs cultures et leurs autres tâches, que pour leur propre installation qui devait se faire à une distance moyenne et convenable vis-à-vis des voisins pour que leur liberté d'action et l'indépendance de leur foyer domestique puissent être garanties, sans faire obstacle aux communications vicinales réciproques, que chacun pouvait utiliser à sa guise, de la manière et aux heures qu'il voulait. C'est donc cela, uniquement cela qui s'est présenté si simplement depuis le début, qu'il était naturel qu'ils fissent, et que nos colons firent réellement sans aucun effort, sans préméditation ni plan préconçu, en se laissant seulement porter par une juste intuition, c'est cela seul qui suffit à résoudre complètement et de manière satisfaisante dans la primitive Babylone le grand problème qu'aujourd'hui, habitués que nous sommes à voir d'autres Babylone de caractères très différents, très peu d'hommes seraient capables de résoudre d'une façon si adéquate et digne.

Donner à chaque famille un champ qui suffise à ses besoins, pour qu'elle y construise sa demeure là où bon lui semble, de la forme et d'une manière qui lui convienne, revenait à lui donner *in urbe* ce qu'elle possédait *in rure*⁹² (qu'il nous soit permis d'utiliser ici cette expression qui permet de faire comprendre l'étymologie d'un mot nouveau qu'il nous est nécessaire d'utiliser), c'est-à-dire qu'il s'agissait de créer une urbe *rus*⁹³ ou ruralisée, pour reprendre l'appellation que nous utilisons pour désigner ce type d'urbanisation. Par conséquent, ces heureux habitants ne pouvaient regretter ni l'espace, ni la liberté dans leurs tâches quotidiennes, ni le soleil régénérateur, ni l'air pur de la campagne, en un mot, rien de ce qui constituait le sel de la vie sauvage. En échange,

ils jouissaient des délices ineffables de la société⁹⁴. Quelle différence [123] entre l'admirable organisation urbaine de la première Babylone qui fut fondée sur terre, et ses modernes épigones !

Pour que l'on prenne conscience et que l'on comprenne mieux les vertus de l'urbanisation ruralisée, après cette rapide évocation du contexte qui les met bien en évidence, nous allons examiner les détails où elles se manifestent concrètement. Nous traiterons donc premièrement (A) de l'harmonie qui règne dans l'urbanisation ruralisée, entre d'un côté l'indépendance de la famille et de l'autre les plaisirs de la sociabilité ; puis nous ferons remarquer (2 A) comment cette urbanisation parvient à neutraliser les effets presque toujours néfastes des fortifications. Nous démontrerons ensuite (3 A) que dans cette urbanisation, la liberté la plus absolue en matière de construction peut exister sans que cela ne porte préjudice à qui que ce soit. Nous observerons finalement (4 A) que c'est en qualité d'urbes ruralisées que les plus grandes urbés primitives purent atteindre le degré de prospérité et de somptuosité qui fut le leur.

A.

Harmonie entre l'indépendance de la famille et la sociabilité dans l'urbanisation ruralisée

Nous n'insisterons pas sur les vertus véritablement inestimables de l'indépendance de la famille, garantie par l'indépendance du foyer domestique, même s'il pourrait s'avérer utile de le faire, vu l'habitude que nous autres habitants des grandes urbés modernes avons prise de nous en passer dans nos demeures exigües, comprimées et oppressantes. Il y a tout lieu de craindre que cela nous ait fait oublier tout bonnement ce qu'est, ce que signifie, ce qu'exige et ce que donne cette situation radieuse, dégagée et libre dans laquelle l'individu et la famille ressentent l'ineffable satisfaction d'user de leur faculté illimitée d'agir sans craindre le moins du monde de gêner ni d'être gêné par qui que ce soit. Qui en effet, s'étant un jour retrouvé dans une

situation comparable, ne se serait pas senti enthousiaste à l'idée de se dire à soi-même : personne ne me regarde, personne ne m'écoute, je ne dérange personne, et je peux faire sans entraves ce qui me plaît ?

[124] Mais ce n'est pas notre objet : il nous appartient de démontrer que, dans le cadre de l'urbanisation ruralisée, fût-elle vaste et étendue, et nombreuse la population qui y réside, cette liberté individuelle, cette indépendance à l'intérieur de la maison, au sein du foyer domestique, est un fait incontestable. L'espace qui sépare les maisons les unes des autres rend impossible cette espèce d'espionnage du voisinage, si fréquent et banal dans nos urbes, qui excite et avive cette curiosité indiscrete qu'il est si facile de satisfaire et qui, en dernière analyse, nous rend esclaves les uns des autres.

Quel que soit l'emplacement de la maison dans le champ destiné à l'usage de chaque famille, on y trouvera toujours la distance nécessaire pour éviter l'indiscrétion, qu'elle soit visuelle ou auditive. Par conséquent, l'indépendance du foyer reste, en une telle situation, bien assurée.

Ce n'est pas tout : ce champ protecteur qui sert à l'exploitation et aux occupations auxquelles se consacre la famille, est en même temps un lieu confortable pour les manifestations expansives de cette même indépendance qui se retrouve aujourd'hui, du fait de l'organisation de nos urbes, comme sous les verrous, et opprimée entre quatre murs.

Nous n'en dirons pas plus sur ce point, qui s'avère démontré par lui-même. Ce que nous devons indiquer, et non démontrer parce qu'il n'est pas non plus nécessaire de le faire, c'est que les distances qui séparent les demeures ne nuisent pas le moins du monde à la communication entre les unes et les autres, ni aux relations sociales. Et s'il est bien vrai que pour parcourir l'espace qui sépare les maisons les unes des autres, un petit effort est nécessaire, il ne l'est pas moins que celui-ci n'est pas toujours pénible et qu'il peut au contraire parfois être agréable. Quoi qu'il en soit, il ne sera jamais pesant au point de constituer un obstacle pour une visite que l'on croirait devoir faire.

En plus de cela, l'urbanisation ruralisée ne saurait condamner l'établissement de points de réunion où pourraient venir et échanger tous ceux qui le désirent et qui durent de fait être nombreux dans l'urbe primitive que nous avons décrite.

Ce qu'il n'y avait sans doute pas dans cette urbe, c'est le frottement constant, forcé et violent propre à nos urbes actuelles. Mais cette absence, loin d'être une lacune,

est un atout étant donné que, grâce à elle, nos bienheureux voisins se sont retrouvés libérés des conséquences toujours gênantes et parfois extrêmement préjudiciables produites par le contact inévitable entre un grand nombre de personnes et de familles, auxquelles nous condamnons l'accumulation de logements dans nos urbes. Le contact, quand on le cherche, constitue un vrai délice ; mais quand on ne le cherche pas, il est presque toujours une gêne et parfois pire que cela. Dans le premier cas, il génère une bonne sociabilité, comme la connaissent nos colons. Dans le second, la bonne sociabilité est exclue, [125] situation que ceux-ci ne doivent pas craindre véritablement. Ils méritent donc bien le titre de bienheureux, tant il est vrai que cette urbe ruralisée les plaçait dans une situation très avantageuse.

2 A.

Neutralisation des effets des fortifications sous l'effet de l'urbanisation ruralisée.

Cette urbanisation a des effets si vertueux, que non seulement elle produit des bienfaits, mais elle tend de surcroît à atténuer, à neutraliser, voire à supprimer quantité de maux qui auraient sans elle affecté la population de notre urbe. Ce n'est pas tout : non seulement elle les neutralise ou les supprime, mais elle permet de les anticiper et de les prévenir comme nous allons le démontrer.

Lorsque notre peuple-armée s'installa dans la région qu'il avait choisie, il ne commença pas par tracer une enceinte pour y enfermer une urbe, comme les fondateurs des colonies romaines avaient eu tort de le faire. Au contraire, ils établirent une urbe dans toute son étendue, à discrétion si l'on peut dire, pour ensuite l'encercler de murs de défense, sans sacrifier un mètre de terrain. Ce comportement logique, compte tenu de la nécessité à cette époque d'édifier des murailles pour la défense commune, joint à la surface concédée à chaque demeure individuelle, permettait de prévenir les graves inconvénients que pouvait entraîner l'accroissement naturel de la population, peu après que se fut installée la colonie, car chaque famille possédait en propre sur son champ

d'opération l'espace dont elle avait besoin pour se développer sans réduire ni comprimer celui de ses voisins. Chose qui ne risquait pas d'arriver dans les colonies que nous léguèrent les Romains, à commencer par Rome elle-même, où le développement des familles et par suite de la population, ne pouvait se faire que verticalement, par superposition de logements, ce qui a débouché sur une conglomération urbaine qui s'est malheureusement perpétuée sans discontinuer jusqu'à nos jours.

D'un autre côté, sachant que l'enceinte fortifiée de notre colonie était très vaste, comme le furent [126] celles des urbes primitives de Babylone, Ninive, etc. ainsi que nous l'avons constaté en nous appuyant sur des données historiques, il est évident que les murs, si élevés qu'ils fussent, ne pouvaient causer à l'intérieur les effets hygiéniquement néfastes qui résultent de l'interception des courants atmosphériques. Voici une preuve de plus des vertus inestimables de l'urbanisation ruralisée, qui finit par neutraliser les résultats pernicioeux de ce qui, dans les urbanisations condensées, peut s'avérer dangereux et même funeste parfois. Pour tous ceux qui auront mené quelque étude en matière d'urbanisation, et qui comprendront par conséquent le caractère pernicioeux de toute fortification urbaine, le principal atout de l'urbanisation ruralisée que nous puissions remarquer, c'est que même les fortifications n'y sont pas préjudiciables.

Que l'on comprenne cependant que cette assertion se limite à ce qui concerne les effets antihygiéniques des murailles et à leur influence néfaste sur les logements : elle ne concerne en aucune façon les communications extérieures, car celles-ci demeurent réellement et concrètement entravées à chaque point périphérique, à la seule exception des ouvertures prévues pour les entrées et sorties. Ce qui constitue toujours un préjudice très grave, quoiqu'il ne le fût pas tant dans notre colonie qui, grâce à son étendue, se suffisait à elle-même jusqu'à un certain point et pouvait mener une existence indépendamment de toute relation commerciale avec l'extérieur. De telle sorte que, même sous cet aspect, où l'on voit que les préjudices, bien qu'inévitables, restent extraordinairement atténués grâce à la ruralisation, nos colons purent très bien se contenter du faible nombre de portes percées dans les murs, car seules les tribus guerrières les utilisaient pour leurs expéditions, le reste de la population restant par ailleurs fort ravie, satisfaite et heureuse dans son spacieux abri.

3 A.

Liberté absolue dans les constructions, sans préjudice de tiers, dans cette urbanisation ruralisée.

Le fait que nos colons aient adopté une urbanisation ruralisée leur permit d'éviter un inconvénient qui aurait été particulièrement grave pour eux, habitués qu'ils étaient à la liberté totale, propre à l'urbanisation élémentaire dont [127] ils venaient de sortir. Nous pensons à la manière de construire et aux formes de constructions. Nous avons fait remarquer dans la partie historique, que lorsque notre urbe prit pleinement conscience de sa puissance, le luxe s'immisça dans les constructions des colons, qui reposait principalement sur la hauteur des édifices, outre le caractère plus ou moins précieux des matériaux utilisés, dont on retrouve de surprenants vestiges parmi les ruines des urbes primitives. Or, lorsque ce luxe se déploya en produisant une véritable compétition, si les maisons n'avaient pas été construites au centre d'un champ protecteur, si celles-ci s'étaient retrouvées dans la situation de juxtaposition oppressante dont nos urbes modernes souffrent tant, nos colons se seraient vus dans l'impossibilité de satisfaire ce penchant, ou ce caprice si l'on préfère, et leurs intentions auraient été contrariées. Comme leur tempérament cruel ne les avait pas encore quittés, il est tout à fait possible, probable et presque certain qu'ils auraient mené les uns contre les autres des luttes acharnées et de barbares destructions réciproques jusqu'à ce que les survivants se trouvent en capacité d'élever leurs demeures à leur guise et démolissent toutes celles qui pussent leur faire obstacle.

L'isolement des demeures permit donc d'éviter cet événement très grave, cette véritable catastrophe qui aurait retardé le développement de l'urbanisation pour plusieurs siècles. En effet, étant donné que les premiers édifices étaient isolés et à bonne distance les uns des autres, il fut facile pour chaque chef de famille d'élever dans son champ de nouveaux édifices aussi hauts qu'il le souhaitait, sans que ses voisins puissent se plaindre, car ceux-ci ne leur barraient ni le soleil ni la vue, n'empêchaient pas l'air de circuler et ne leur portaient donc le moindre préjudice.

Pour conserver dans cette urbe la même liberté absolue et illimitée dont ils avaient pu jouir pour leurs constructions lorsqu'ils étaient dans les montagnes, ils n'avaient d'autre moyen que d'adopter l'urbanisation ruralisée, c'est-à-dire l'isolement de la maison, garanti par un champ d'opération tout autour. Grâce à leur bon sens, c'est ce qu'ils firent et ils se sauvèrent. En se sauvant, ils sauvèrent aussi l'urbanisation et la marche progressive de l'humanité.

[128]

4 A.

De la prospérité urbaine de notre colonie, grâce à l'urbanisation ruralisée

Si la prospérité générale est l'expression et la somme des prospérités individuelles⁹⁵, nous n'aurons pas besoin de faire de grands efforts pour expliciter celle qui dut se développer dans notre colonie peu après son installation. Comme les familles qui composaient la population étaient très actives et habituées au travail et à la fatigue, elles ne se retrouvèrent pas désœuvrées et comme menottées derrière les murs de l'urbe, comme cela se serait produit si par malheur elles avaient adopté une urbanisation condensée. Au contraire, chacune disposa autour de sa maison, d'un champ d'opération suffisant pour alimenter et stimuler ses travaux et ses peines. C'est ainsi que chaque famille continua de récolter, et il ne pouvait en être autrement, les fruits et les résultats de son labeur, tirant tout bénéfice de terrains vierges et féconds qui non seulement parvenaient à couvrir largement ses besoins, mais lui apportaient des excédants qui durent donner lieu à des échanges, avantageux à tous égards, entre les familles qui se consacraient à la culture, à la chasse, à l'élevage, à la pêche ou à quelque autre petite industrie qui toujours surgit du fond de toute association humaine. Quiconque peut facilement imaginer, mieux que nous ne pourrions l'expliquer, la

situation paisible et prospère que de telles circonstances durent produire au sein de chaque famille, et le développement qui dut être le leur, d'autant plus que notre tâche essentiellement didactique ne nous permet pas de nous lancer dans l'écriture d'une églogue.

L'importance de la population dut bien vite être ressentie par tous. Pour y répondre, on n'utilisa heureusement pas le remède que les temps modernes ont appliqué à une telle maladie, qui consiste à superposer et à amonceler les logements – remède mille fois pire que le mal – et que ces générations qui avaient conservé la noblesse que la nature avait diffusée dans leurs veines, auraient repoussé avec indignation comme étant contre-nature et répugnant. C'est pourquoi ils eurent recours instinctivement à l'une de ces émigrations dont la tradition, si ce n'est l'histoire, nous a rapporté de nombreux exemples dans les temps anciens.

[129] Cet événement donna à l'urbanisation une vie extérieure et expansive, qui favorisa prodigieusement son développement et permit à de nombreux centres urbains de se constituer successivement, tous analogues, tous ruralisés, tous prospères, tous remplis de vie et de vigueur.

Il dut se passer beaucoup de temps et de nombreux siècles avant qu'il ne vienne à l'esprit de quelqu'un qu'il fallait d'une manière ou d'une autre tirer profit du terrain et que par conséquent il importait d'enfermer le plus grand nombre de familles dans le plus petit espace possible.

Nos urbanisateurs primitifs, bien qu'ils ne connussent qu'une toute petite partie de la terre, n'auraient jamais imaginé que l'espace nécessaire pour leurs urbes pût leur manquer. Et ce n'est pas étonnant qu'ils aient ainsi raisonné, quand on sait qu'en se séparant d'une des urbes fondées précédemment, un bon groupe de familles émigrantes, à chaque étape de son périple, découvrait de nouveaux horizons et que sous ses yeux se déroulaient de nouveaux et gigantesques territoires, où ils pouvaient choisir à leur guise et à leur convenance la taille et l'implantation de la nouvelle colonie. Et ils les choisissaient en effet si grands qu'aujourd'hui nous pourrions comparer ces enceintes, sinon à nos provinces actuelles, au moins à nos districts. Ces générations savaient bien qu'elles ne parviendraient pas à accomplir la mission de remplir la terre, que le Tout-Puissant avait confiée à sa créature de prédilection ; elles se contentaient donc de remplir à leur niveau le plus grand espace possible.

De même, certaines générations d'époques bien plus tardives, plus éclairées, dont la connaissance de la surface du globe était bien meilleure, durent comprendre qu'il leur était impossible de remplir la terre et qu'il resterait toujours d'une manière ou d'une autre d'immenses espaces à remplir pour celles qui viendraient après elles. Cependant, à mesure que l'urbanisation, avec l'humanité et la civilisation, progressent de l'Orient vers l'Occident, nous constatons à regret que les fondateurs de nouvelles urbes s'efforcent d'en réduire au maximum la capacité en en fixant préalablement les limites avant même que la population n'ait pu s'y installer, et comme s'ils craignaient que celle-ci ne les transgresse, ils sanctifient et sacralisent ces limites afin qu'elles soient davantage respectées. Il en découla un mal d'une importance incommensurable, à savoir les urbanisations condensées, comprimées et amoncelées, qui sont totalement contraires à la nature de l'homme et aux prescriptions de son Créateur, qui entravent considérablement son développement et s'opposent de surcroît à sa prospérité comme à son épanouissement.

Mais n'anticipons pas sur des idées qui seront plus opportunément développées dans le prochain chapitre, où nous traiterons amplement de ces nouvelles urbanisations.

[130]

[131]

CHAPITRE III. DES DIVERSES COMBINAISONS URBAINES MISES EN PRATIQUE SELON LE GENIE, LES COUTUMES ET LES BESOINS DE QUELQUES PEUPLES.

OBSERVATIONS PRÉALABLES

Nous allons étudier la marche de l'urbanisation à une époque où tout se complique. Jusqu'ici, l'urbanisation a été une, parce qu'il n'y avait pour ainsi dire qu'un peuple, parce que la civilisation était une et que l'humanité était une également. Mais voici que les nombreuses ramifications élémentaires qui, pour des raisons diverses, s'étaient détachées du grand centre dans lequel bouillonnait l'humanité, voici que ces nombreuses ramifications, évoluant par groupes dans des directions diverses et opposées, selon les instincts ou les caprices du chef qui dirigeait chacune d'elles, s'établirent en divers points du globe et accomplirent la loi éternelle du Créateur de croître, de se multiplier, de s'étendre et de se propager chacune dans la région où elle s'était posée, de telle sorte que le noyau primitif à la fois de la population et de l'urbe, à l'origine tout petit, réduit et insignifiant, avait atteint des proportions énormes et formait dans de nombreux pays de véritables nationalités. Or, comme celles-ci avaient acquis un caractère propre et distinctif, soit en raison de la topographie particulière que le hasard leur avait attribuée, soit en raison du climat, soit enfin en raison de l'impulsion première donnée à leur organisation sociale et politique⁹⁶, il est clair que leurs urbanisations respectives durent également être différentes et avoir leur caractère spécifique et typique.

Cette circonstance, très importante pour nous, nous empêchera [132] désormais d'embrasser globalement l'urbanisation générale et de la considérer sous un seul et même aspect. En entreprenant cette étude historique de l'urbanisation, nous nous sommes proposé de tirer des enseignements précieux et des exemples utiles de toutes et de chacune des diverses formes, façons et modifications qui ont permis à ce fait

universel qu'est l'urbanisation de se manifester, de s'amplifier et de se développer. Nous aurions beaucoup de mal à le faire si, maintenant que l'humanité se trouve subdivisée en différents peuples, nous ne suivions le développement urbain de chacun d'eux pour identifier, analyser et définir le plus précisément possible chaque type spécifique d'urbanisation. Voici pourquoi nous devons subdiviser ce chapitre, non par époques, mais par peuple.

Il est vrai qu'avec le temps, les diverses manifestations de l'urbanisation, aussi bien du monde antique que de ce que l'on appelle le Moyen Age, en sont venues à s'amalgamer, à fusionner voire à se confondre. Tant et si bien qu'on peut presque dire à présent qu'une fois que l'on a vu un grand centre d'urbanisation d'un pays quelconque, on a vu tous les autres, à l'exception de quelques caractéristiques spécifiques liées à leur somptuosité, leur richesse et leur développement plus ou moins grands, ainsi qu'à quelques autres accidents dus aux influences locales respectives. De la même manière, il convient de dire que l'esprit de la civilisation et la civilisation elle-même sont aujourd'hui fondamentalement identiques dans tous les pays où ne règne pas la barbarie.

Mais tout ceci fait référence à une époque bien tardive, que l'on pourrait même qualifier d'actuelle, puisqu'il s'agit de la nôtre, qui se distingue par sa tendance éminemment unificatrice. Cette époque très caractéristique de l'urbanisation uniforme, dans laquelle sont apparues les combinaisons les plus complexes que l'on ait jamais imaginées, cette époque et l'urbanisation qui l'accompagne, revêt une telle importance pour l'humanité que nous avons dû lui consacrer, non pas un mais deux livres, parce nous avons dû, pour l'analyser, la considérer sous tous ses aspects. Si bien que le présent chapitre est uniquement consacré à l'étude des diverses formes d'urbanisation qui apparurent successivement ou simultanément dans différents pays jusqu'au moment où toutes vinrent à fusionner.

Ce chapitre a donc vocation à jeter (§. I) un regard rétrospectif sur l'histoire de l'urbanisation combinée, des formes simples jusqu'aux formes complexes ; après quoi il s'agira de traiter de l'urbanisation grecque (§. II), de la phénicienne (§. III), de la romaine (§. IV), de la féodale (§. V), de l'hispano-arabe (§. VI), et enfin de l'hispano-américaine (§. VII).

§. I.

REGARD RÉTROSPECTIF SUR L'URBANISATION COMBINÉE SIMPLE, CONSIDÉRÉE COMME TRANSITION VERS L'URBANISATION COMPLEXE

L'urbanisation combinée simple, telle que nous venons au chapitre précédent de la décrire et d'en retracer l'histoire, celle-là même qui correspond à l'époque de l'histoire de l'humanité dont certaines traces ou souvenirs nous sont parvenus, comme nous allons le voir par la suite, cette urbanisation aux formes grandioses et aux résultats bénéfiques, subsista fort longtemps sans perte ni modification notable dans les régions orientales où elle naquit et se développa à l'origine. Plus tard, à mesure que l'humanité croissait, se dispersait et se répandait à la surface de la terre, cette urbanisation se modifia et perdit progressivement et graduellement le caractère grandiose qui était initialement le sien, jusqu'à ce qu'elle prenne finalement d'autres formes, diamétralement opposées à celles qui l'avaient distinguée à l'origine. Elle devint une urbanisation neuve, avec son caractère propre, ses conditions spécifiques et ses formes distinctives selon chaque peuple ; elle s'assouplit et s'adapta aux exigences et aux goûts des différentes civilisations qui successivement et parfois simultanément, surgirent et se développèrent dans les différents pays où l'homme s'était établi.

Il convient de remarquer que l'urbanisation combinée simple, cette urbanisation originaire car elle est la première que l'homme connut et mit en application, perdit son caractère typique et primitif et dégénéra de plus en plus à mesure qu'augmentaient les distances géographiques qui la séparaient de son berceau et que s'éloignait le temps de sa naissance. Rien d'étonnant à cela cependant : c'est tout simplement l'effet

parfaitement logique de l'évolution de la manière d'être et du fonctionnement social des hommes, à mesure que ceux-ci s'écartaient de cette espèce d'Éden où ils s'étaient associés pour la première fois, et à mesure également que les nouvelles générations qui succédèrent aux premiers [134] émigrants, oubliant complètement les habitudes, les us et coutumes traditionnels, en adoptèrent de nouveaux, et allèrent jusqu'à établir de nouvelles institutions, spécifiquement liées soit aux conditions topographiques qui les environnaient, soit au climat sous lequel ils vivaient, soit aussi au degré de civilisation qu'ils avaient atteint, à la tournure qu'avait prise leur association ou à l'objet et aux finalités que les premiers fondateurs ou les hommes de génie s'étaient proposés.

L'urbanisation a constamment obéi à la volonté et aux caprices de l'homme, et elle a toujours été ce que celui-ci voulait qu'elle fût afin de satisfaire ses besoins et ses penchants. Si bien que lorsque l'homme, à la faveur de la douceur du climat, entouré d'une campagne féconde, dégagé de l'obligation de travailler ou devant travailler très peu pour s'assurer, ainsi qu'à sa famille, une subsistance commode, a concentré tous ses regards, ses aspirations, ses envies et ses goûts sur sa famille et son foyer domestique, il a construit un abri isolé pour que son indépendance soit garantie et pour que personne ne vienne perturber ses plaisirs. Mais lorsqu'il s'est retrouvé confronté à un climat difficile, à une nature hostile, à une terre ingrate et stérile, quand il s'est aperçu que ni lui ni sa famille ne pouvaient subsister grâce aux ressources naturelles et spontanées que le sol lui offrait, mais qu'il lui fallait les lui arracher à force de travail, de persévérance et d'ingéniosité, quand sa vie est devenue une lutte constante et incessante contre les éléments et les autres conditions dans lesquelles il vivait, alors, retournant pour ainsi dire à l'âge cyclopéen, il lui était impossible de considérer sa maison comme un objet de confort et de luxe ni comme un moyen pour multiplier ses plaisirs car il s'agissait simplement d'un instrument destiné à satisfaire le premier de ses besoins, à savoir s'abriter, se protéger et se défendre.

Dans une telle situation, forcé de reconnaître sa propre faiblesse et son impotence, l'individu a dû chercher l'appui nécessaire auprès des autres, c'est-à-dire dans la collectivité. C'est ici que se situe, politiquement parlant, l'origine des institutions qui sacrifient l'individu à l'État et, d'un point de vue urbanistique, la petitesse des logements, la juxtaposition des édifices et par conséquent la densification⁹⁷ des urbains.

Voilà pourquoi cette urbanisation, dont nous avons constaté en Asie le caractère dispersé, extrêmement raréfiée, ruralisée, se retrouve entassée, conglomérée et

condensée lorsque nous orientons nos regards vers l'Europe. Chacune de ces deux formes d'urbanisation a eu son heure de gloire et a rendu aux hommes d'éminents services, toujours adaptés à ses besoins [135] et à ses aspirations. Il serait injuste d'encenser l'une pour mépriser l'autre : toutes deux ont leurs mérites et la société humaine a une dette envers chacune. La première pour avoir attiré l'homme sauvage et avoir fait de lui un être social ; et la seconde parce qu'elle renforça et solidifia les liens sociaux et contribua fortement à ses débuts au développement moral et intellectuel de l'individu.

Il est vrai que l'accumulation de résidences, qui se retrouvent comprimées et condensées, poussée jusqu'à sa dernière extrémité de nos jours, produit dans les sociétés modernes des effets diamétralement opposés à ceux que produisirent les premiers empilements, car ceux qui les firent s'étaient fixé comme but unique et exclusif de générer par ce biais une plus grande force collective. Ce qui veut uniquement dire que l'on peut abuser de tout, que l'on abuse de tout, et que l'abus est toujours préjudiciable et nocif.

Ce serait une très grave erreur que de croire que la densification urbaine a toujours été considérée comme un abus condamnable et répréhensible. Il est des circonstances dans lesquelles cette densification s'est avérée nécessaire, car elle a permis à l'époque de préserver les plus grands intérêts de l'humanité qui, dans le cadre d'une urbanisation dispersée, auraient été inéluctablement anéantis.

Mais n'anticipons pas sur des idées qui ne sont pas encore d'actualité, et procédons à présent à l'examen des divers faits et événements qui jalonnent l'histoire de l'urbanisation, depuis les formes grandioses et expansives sous lesquelles elle se présenta initialement à la surface de la Terre, jusqu'aux plus rachitiques et comprimées qu'elle a prises de nos jours, car cette taille réduite et ce caractère comprimé qui jusqu'à présent étaient toujours passés inaperçus, s'offrent à nous aujourd'hui comme une chose répugnante, détestable et insupportable.

Dans le chapitre précédent, nous avons décrit l'urbanisation ruralisée, qui plonge indubitablement ses origines dans les temps antéhistoriques, car elle dut être la première manifestation de combinaisons urbaines simples que fit l'homme pour s'associer avec d'autres hommes lorsqu'il sortit de l'urbanisation élémentaire. En accomplissant ce pas gigantesque, l'homme ne put faire abstraction de son propre abri et en l'articulant avec celui de ses compagnons, il ne put se résoudre – et il n'était de fait

pas contraint de le faire – à sacrifier la liberté et l'indépendance dont sa famille et lui avaient bénéficié à l'époque de l'urbanisation élémentaire. D'où les constructions isolées, quoique combinées les unes avec les autres, d'où également le premier modèle et le type de système que nous avons appelé ruralisant⁹⁸.

Voici en résumé ce que nous avons exposé avec force raisons et arguments au deuxième chapitre, et que nous avons [136] voulu rappeler ici pour que l'on comprenne, en s'appuyant sur des données historiques fiables, que d'une part nos raisonnements théoriques n'étaient pas dénués de fondements et reposaient, si l'on peut dire, sur la nature même de l'homme ; d'autre part que dès les premiers temps dont l'histoire explore et éclaire les tréfonds, nous retrouvons à grande échelle ce même système dont nous avons démontré, avec pour seuls guides notre raison naturelle et notre bon sens, qu'il devait nécessairement être mis en place. A partir de là, l'incertitude qui accompagne tout système élaboré à partir d'une hypothèse s'évanouit complètement, si bien que le fait et le système énoncés deviennent une grande vérité historique. Nous allons en avoir confirmation en poursuivant notre histoire de l'urbanisation.

Abstraction faite des urbes antédiluviennes que purent fonder les descendants de Caïn, après que celui-ci s'en fut caché sa honte et son remord en un pays lointain, urbes dont le seul souvenir nous est parvenu dans quelque légère indication donnée ici ou là par les livres sacrés ; abstraction faite également de la cité d'Hénoch dont l'Écriture nous dit qu'elle fut construite avant le déluge dans les plaines d'Asie, le fait est que la première urbe dont l'histoire nous parle précisément et longuement, est celle de Babylone, qui devint le siège de l'empire des Assyriens et dont la fondation, selon certains calculs et certaines hypothèses, remonte à plus de quatre mille ans. Elle était située dans la vaste et fertile plaine de Schinear, dans le delta formé par la confluence de l'Euphrate et du Tigre, tous deux navigables. Son enceinte était carrée et formait un périmètre de 90 730 mètres pour une superficie de 50 000 hectares, c'est-à-dire supérieure ou égale à certaines de nos provinces. L'Euphrate, dont la largeur était de 100 mètres, traversait la ville par le centre sur 16 kilomètres. La rivière et les édifices occupaient une aire de 3 844 hectares, de sorte que le reste, qui permettait d'atteindre les 50 000, correspondait aux champs et aux jardins destinés à séparer et à isoler les édifices ainsi qu'à espacer la population. C'est-à-dire qu'entre la partie construite et la partie non construite, le rapport était de 7 688 à 92 312 ha. Cette ville était entourée par

une muraille de 10 mètres d'épaisseur, séparée des maisons par une zone libre de 38 mètres. Les maisons de trois ou quatre étages et plus, étaient couvertes de toits plats ou de terrasses où l'on trouvait les si fameux jardins suspendus. Pour mettre en communication les deux moitiés de la ville que divisait l'Euphrate, on avait construit un tunnel de douze pieds de haut, auquel s'ajoutait un pont qu'on relevait pendant la nuit. La construction de ce pont-levis implique à notre avis, que Nemrod, le grand chasseur d'hommes et de bêtes, en venant fonder [137] dans ce delta ce qui devait devenir la capitale de son empire, ait autorisé les indigènes à rester de l'autre côté de la rivière, sans qu'ils puissent communiquer de nuit avec le reste de l'urbe au moyen de ce pont. Les rues étaient toutes tirées au cordeau, les maisons construites en brique, de même que les quais de la rivière.

On voit donc que la première urbe historique a rigoureusement conservé le caractère primordial du système que nous appelé ruralisant.

Ninive, qui fut fondée par le même Nemrod, puis agrandie et améliorée par Arjasp⁹⁹ ou Ninos qui lui donna son nom, ne fut en toute rigueur qu'une imitation de Babylone, à laquelle elle ressemble à tous égards. Son enceinte avait une longueur de 150 stades¹⁰⁰, une largeur de 90 et une circonférence de 480, ce qui représentait 90 kilomètres. La superficie qu'elle occupait excédait, comme celle de Babylone, les 50 000 hectares. Le prophète Jonas précise que trois jours étaient nécessaires pour en faire le tour. La muraille qui l'entourait s'élevait à 100 pieds et était défendue par 1500 tours deux fois plus hautes.

Il est probable que les cités d'Uruk, Akkad, Kalah, Édesse, Ctésiphon¹⁰¹ et quelques autres dont il ne reste plus de traces sur Terre, et dont seul le nom évoque l'histoire et qui furent fondées comme nous le supposons par la race koushite, c'est-à-dire par les descendants de Nemrod, fils de Koush, il est probable répétons-nous que toutes ces villes moins célèbres et moins étendues que les deux capitales grandioses que nous venons de décrire, aient conservé dans toute leur pureté les caractéristiques de l'urbanisation ruralisée pratiquée à Babylone et à Ninive.

Ecbatane, capitale de l'empire des Mèdes, construite autour d'une colline circulaire, était divisée en zones par sept enceintes concentriques fortifiées, et son périmètre extérieur était de 47 kilomètres. Sa superficie devait avoisiner les 20 000 hectares.

Persépolis, que les historiens comparent à Babylone et dont seule la grandiose réputation nous est parvenue, a dû, selon nos suppositions, prendre pour modèle son antique rivale et en adopter par conséquent le caractère ruralisant.

Suse¹⁰², cité renommée de l'empire perse, avait selon Strabon, une circonférence de 120 stades, c'est-à-dire 22 600 mètres. La superficie qu'elle occupait était de 8 000 hectares.

Memphis, ville très ancienne d'Égypte, avait une circonférence de 15 kilomètres, contre 14 pour Thèbes, qui lui fut presque contemporaine.

Voici donc les principales et les plus célèbres urbes des premiers temps historiques. Nous renonçons à l'ambition que nous nous étions donnée de continuer cet historique, parce que nous achoppons sur l'inconvénient majeur du manque de [138] données indispensables pour se faire une idée précise de l'urbanisation qui prédominait à l'époque. L'histoire, qui se montre si prodigue lorsqu'il s'agit de rendre compte de la structure de certains temples, palais ou monuments, a complètement oublié de consigner certaines informations majeures concernant l'organisation urbaine, qui constitue une part essentielle de la vie de l'humanité, et qu'elle aurait donc dû nous transmettre.

Nous devons faire une observation importante concernant les urbes que nous venons de décrire sommairement, observation que la majeure partie de nos lecteurs n'auront pas manqué de faire avant même que nous l'ayons écrite, à savoir que la surface occupée par chaque urbe est de plus en plus petite à mesure que l'on s'éloigne chronologiquement et géographiquement de Babylone et de Ninive, où la voix toute-puissante de Nemrod parvint à réunir pour la première fois en grandes masses la société humaine, à laquelle le talent et l'audace de ce héros surent donner une organisation urbaine si conforme aux goûts et aux inclinations des tribus sauvages et hétérogènes que celles-ci se résolurent à sacrifier sur l'autel de cette société naissante l'essentiel de la liberté et de l'indépendance dont elles avaient jusqu'alors pu jouir sans limite.

Cela ne signifie pas que la race koushite perdît de génération en génération les grandes ambitions de splendeur incroyable qu'elle s'était forgées auprès de Nemrod. La preuve qu'elle ne dégénérait pas du tout, c'est que les arts et les sciences se développèrent et que la civilisation progressa de manière importante. Ces avancées intellectuelles et morales que fit l'humanité en ces temps reculés, révèlent avec évidence qu'en diminuant la taille de leurs villes et en rapprochant les édifices qui y étaient

construits, les générations qui agissaient ainsi ne faisaient que répondre aux besoins impérieux qui leur étaient dictés par les circonstances particulières dans lesquelles elles se trouvaient.

En effet, les très nombreux groupes qui, à intervalles plus ou moins réguliers, s'écartèrent de ces centres civilisateurs et urbanisateurs à la fois, se dirigèrent vers l'Occident et fondèrent en diverses régions et pays, sous des climats différents et dans des circonstances variées, des colonies que nous supposons très réduites à l'origine, et qui durent se développer par la suite avec plus ou moins de vigueur, selon que la région où elles étaient implantées favorisait ou non leur croissance.

Avant de passer à des événements ultérieurs, nous devons faire remarquer que ces vagues successives de groupes qui vinrent peupler les régions occidentales, ne sont pas une supposition gratuite, ni une hypothèse plus ou moins fondée, mais constituent un fait historique positif¹⁰³, évident et tangible. Si nous recherchons [139] l'origine du peuplement d'un pays ou de la fondation d'une ancienne urbe, nous découvrirons invariablement que les premiers auteurs de cet événement furent une poignée d'aventuriers venus de l'Orient. Il est vrai que la tradition, comme d'habitude, a entouré cette origine de circonstances merveilleuses. Mais l'épisode fondamental, loin d'être réduit à néant, n'en est que confirmé et corroboré, et cela lui donne même une dimension authentique incontestable, tant il est vrai que cette exagération mythique est inhérente au caractère particulier des peuples orientaux. De toute façon, on découvre toujours clairement derrière la fable, le fait que soit certaines familles naufragées et poussées contre leur gré loin de chez elles par la force des vents et des tempêtes, échouèrent en un certain point où elles décidèrent de s'établir, de croître, de se multiplier et de s'étendre dans la région ; soit une poignée d'aventuriers, suivant peut-être la marche du soleil, firent halte en un point déterminé où, séduits par cet environnement, ils s'installèrent et se disséminèrent.

Préalablement à ces colonisations opérées par un petit nombre de familles, il dut y avoir un essaimage, si l'on nous autorise ce terme, dans les pays situés à proximité immédiate de celui où se trouvait la ruche mère. Les urbes qui furent fondées consécutivement à ces ramifications de proximité, quand bien même elles conservèrent quelque chose de la grandeur des urbes primitives et paradigmatiques, furent beaucoup plus petites que ces dernières. C'est ainsi que, comme nous l'avons vu, Ecbatane, capitale des Mèdes, faisait bien moins de la moitié de la surface de Babylone et de Ninive. Il en fut

à peu près de même de Sardes, de Persépolis et de Memphis. Suse n'occupait que le cinquième de la surface d'Ecbatane. La Thèbes égyptienne était encore plus petite et la circonférence de Jérusalem n'était que de 6 103 mètres.

Cette réduction de plus en plus grande des enceintes s'explique facilement par les grands événements pendant la période qui suivit la fondation de Babylone et de Ninive ainsi que d'autres du même genre, construites selon le même système, sur les plaines fertilisées par l'Euphrate et le Tigre. Cette époque primitive de l'urbanisation se perd dans la nuit des temps, dont la dense obscurité permit à l'imagination féconde des Grecs de créer à leur guise contes et fables remplis d'événements surnaturels et mystérieux où évoluait une délicieuse distribution de dieux, de demi-dieux, de héros et de monstres de tout type. Sans doute croyaient-ils que le fait que les hommes soient réunis en société, qu'ils se soient urbanisés et qu'ils aient emprunté le chemin de la civilisation était une œuvre si grande qu'elle ne pouvait être le produit de l'homme à lui tout seul.

[140] Nous autres qui devons naturellement nous départir de ces merveilleuses inventions et qui cherchons l'histoire de l'homme dans la nature de l'homme lui-même, nous voyons obligés de supposer que cet âge primitif, que l'on pourrait appeler l'âge d'or de l'urbanisation, dut s'étaler sur un très grand nombre d'années, pendant lesquelles l'homme put profiter tranquillement des délices que lui apportait son abri isolé, entouré d'un champ fertile où sa famille pouvait trouver tout l'espace nécessaire et tout ce dont elle pouvait nécessiter.

De cette très longue période qui, selon les indications de la Bible, prit fin en raison de l'orgueil des hommes, l'histoire ne dit mot. Quoiqu'en disent les historiens grecs, nous n'en savons absolument rien, comme souvent, lorsqu'il s'agit d'une période caractérisée par la tranquillité et le bonheur. Ainsi en fut-il, et nous sommes fermement convaincus que si Babylone et Ninive, dont l'existence dura même plusieurs siècles après avoir été le berceau de l'urbanisation combinée, n'avaient pas joué un rôle principal dans les événements sanglants qui eurent lieu les siècles suivants dans leurs fertiles et si tranquilles régions, jusqu'à leur nom se serait perdu dans la mémoire des historiens ; et aujourd'hui, alors qu'un certain intérêt pour les études philosophiques et que leurs vastes et colossales ruines ont attiré et attirent encore l'attention des chercheurs, nous ne pouvons qu'être sidérés et nous interroger, tout comme nous le faisons devant des ruines analogues, que l'on trouve sur le continent américain : quelle race, quelle civilisation, quelle époque purent-elles produire ces très vastes cités

parsemées d'édifices, dont les restes suscitent en nous une telle admiration ? Mais maintenant que l'histoire a consigné le rôle qui fut celui de ces urbes, ainsi que d'autres qui leur furent contemporaines, dans les fameux événements survenus plusieurs siècles plus tard, leur nom nous a été transmis, et par là même les quelques rares éléments qui font percevoir à l'observateur philosophe leur très lointaine origine et ce qu'elles purent et durent être en ces temps obscurs.

Suivant la tradition biblique, que nous trouvons fondée, et même parfaitement fondée, dans la nature de l'homme, nous dirons que le bonheur excessif fut cause de folie et d'orgueil chez les Babyloniens, et que l'arrogance ayant débouché sur des divisions intestines, ils en vinrent à ne plus pouvoir s'entendre, si bien que de cette vaste enceinte déjà excessivement peuplée s'échappèrent de grandes masses humaines dirigées par quelque chef au caractère entreprenant et aventurier, qui furent s'installer dans d'autres pays peu éloignés, où ils fondèrent leurs urbes et parvinrent avec le temps à constituer des [141] nationalités indépendantes et autonomes qui devinrent tout aussi, voire plus puissantes que leur primitive métropole.

Le premier de ces peuples dont nous parle l'histoire qui, avec plus ou moins d'exactitude et de fondement, a porté à notre connaissance les guerres qui caractérisent cette seconde époque, est le peuple des Mèdes, qui établirent à l'origine leur résidence à Ecbatane. De cette urbe, nous avons d'ores et déjà consigné les très rares éléments que nous a transmis l'histoire, excessivement centrée sur la description des événements destructeurs, des révoltes et troubles divers qui n'ont pour nous pas beaucoup d'importance.

Cette urbe, dont la surface se limitait à 20 000 hectares lorsque celle de Babylone et Ninive atteignait les 50 000, dut certainement être beaucoup plus compacte, comme on peut facilement le comprendre ; non pas parce que la population qui y résidait fût aussi considérable que celle des cités primitives, mais parce qu'à cette population dominante, il faut ajouter la multitude d'esclaves et de bestiaux que, lors d'expéditions courantes à l'époque, l'on raflait comme prises légales et que l'on apportait à l'urbe pour le service et la consommation de la population. Une fois Ecbatane fondée par un groupe de familles venues du Sanaar¹⁰⁴, on conçoit que ses fondateurs, même lorsqu'ils agirent avec la plus grande prévoyance, comptant sur sa croissance naturelle et artificielle, se contentassent de bien moins de la moitié de la superficie qu'occupait l'urbe mère. Et l'on conçoit même que sa surface dut paraître bien excessive à l'opinion générale, comme

cela arrive de nos jours lorsqu'on mène un projet d'élargissement d'un noyau urbain qui, malgré sa taille effective réduite, paraît toujours démesurément grand. Tant et si bien que l'exemple du passé, l'expérience même du présent et le développement spectaculaire que subit actuellement l'urbanisation, devraient nous inciter à être plus prévoyants.

De même qu'une des grandes masses de population venant de Babylone et de Ninive, que l'on désigna sous le nom de Mèdes car ils avaient occupé la Vallée de la Médie, fonda Ecbatane ainsi que d'autres urbes dont l'histoire nous a à peine transmis le nom, une autre masse similaire, qui occupa la Lydie, fonda Sardes, capitale des Lydiens, ainsi que d'autres urbes subalternes dans le même style que les Mèdes.

Une autre masse s'installa en Perse, collectivité qui prit le nom de Perse, et y fonda Persépolis, dont aucun élément ne nous est parvenu sur le plan de l'urbanisation, et Suse, qui en dépit de son importance considérable et comparée par certains historiens à Babylone, n'occupait que 8 000 hectares de superficie ; d'autres urbes, [142] de moindre importance, furent aussi fondées, dont on ne trouve le nom que dans les histoires.

Une autre de ces grandes masses venues des grandes populations du Sanaar, vint s'installer en Egypte, où elle fonda Memphis et Thèbes, dont la superficie était si réduite, qu'elle ne dépassait pas 1 386 hectares pour Thèbes, et pas beaucoup plus pour Memphis, dont la circonférence dépassait celle de Thèbes d'un kilomètre seulement.

Du sein du peuple égyptien sortit le peuple hébreux qui, à la voix de Moïse, secoua le joug sous lequel il vivait jusque-là et s'en fut occuper la Judée où il fonda Jérusalem, urbe relativement réduite si l'on en croit Flavius Josèphe¹⁰⁵, lui-même hébreux, puisque sa circonférence était de 6 103 mètres et sa population en temps ordinaires de 120 000 habitants. Cette compacité excessive tient à une cause particulière que nous ne voulons pas omettre de mentionner, puisque nous avons l'occasion de l'explicitier. Le peuple hébreu n'éprouvait pas le désir d'attirer l'attention du monde et, obéissant à ses lois et à ses coutumes, il vivait centré sur lui-même. Cette circonstance explique le caractère réduit du périmètre de Jérusalem, et pourquoi le roi David vantait les mérites de cette urbe, dont les maisons étaient contiguës, adossées les unes aux autres, contre la coutume générale de l'époque en Orient.

A mesure que l'urbanisation s'étendait vers l'Occident, elle progressa aussi vers l'Orient ; mais nous ne nous occuperons pas de cette marche, soit parce que le manque

absolu d'éléments concernant ces régions nous empêche de retracer cette histoire, soit parce que l'urbanisation y a été complètement stationnaire, car lorsque les Européens sont allés visiter ces pays presque totalement isolés du reste du monde, ils y ont trouvé une urbanisation comparable, sinon à celle, primitive, de Babylone et de Ninive, tout au moins à celle de la seconde période, qui se réfère à la fondation d'Ecbatane et de Persépolis. Notre mission consiste à étudier les progrès de l'urbanisation et il n'y en a pas eu à cet endroit, pas plus qu'il n'y a eu de progrès de la civilisation : pour cette raison, nous n'avons pu les étudier ni ne pouvons consigner aucun résultat à ce jour.

Revenons donc, à l'Occident, dont nous avons suivi la marche de l'urbanisation dans une très rapide synthèse, au fil de ce que nous appellerons le second âge, jusqu'au moment où elle va pénétrer en Europe par l'entremise des populations de Grèce, qui allaient la diffuser sur tout le continent européen ; avant de passer à l'étude de ce troisième âge, examinons les causes qui contribuèrent à densifier les urbes qui, pendant ce second âge, furent édifiées.

[143] La première de ces causes, nous l'avons déjà indiquée. Les masses de population qui, au cours des siècles, se dispersèrent depuis le noyau urbanisateur¹⁰⁶ fondé dans les plaines de Sanaar par Nemrod, bien que très nombreuses, ne furent jamais équivalentes à la colonie mère dont elle venaient ; par conséquent, il n'y a rien d'étonnant à ce que les urbes qu'elles établirent selon leurs besoins fussent plus réduites. Ecbatane, par exemple, avec ses 20 000 hectares de superficie, n'était relativement pas plus petite que Babylone et Ninive, avec leurs 50 000 hectares, si nous prenons dûment en considération le fait que le peuple-armée issu des rives du Tigre ou de l'Euphrate pour la fonder, atteignait, lorsqu'il s'y installa à l'origine, à peine le cinquième de l'immense population de chacune des deux urbes typiques. A cet égard, dans la mesure où Ecbatane n'occupait que les deux cinquièmes de la surface de Babylone, il en résulte que sa population dut être plus faible encore. Cependant, comme cette population augmentait, non seulement en raison de son accroissement naturel, que nous appellerons *intussusception*, mais aussi par les tribus nomades qui s'y agrégeaient spontanément et par celles qui, réduites en esclavage avec leurs troupeaux, étaient introduites à l'intérieur de l'enceinte ; il arriva donc que, sans élargir l'enceinte ni la muraille, chose impossible compte tenu des circonstances à cette époque-là, comme nous le verrons, cette population n'eut d'autre possibilité que de se concentrer, c'est-à-dire de remplir les grands vides de nouvelles constructions de telle sorte que,

conformément au système d'urbanisation simplement combinée, dans le style de Babylone et de Ninive, les familles puissent vivre à leur aise en toute indépendance.

Ce que nous venons de dire concernant Ecbatane, doit pouvoir être respectivement appliqué à toutes les autres urbes qui furent construites pendant cette seconde période de l'urbanisation. Les murailles ont produit et produiront toujours les mêmes effets de concentration dans toute urbe qui aurait la malchance d'en avoir. Comme les murailles compriment la population qui s'y trouve enfermée, qui a besoin de croître selon la loi de la nature, et qui augmente de surcroît sous l'effet des vagues d'immigration successives, forcément attirées par n'importe quel noyau de population bénéficiant de conditions favorables ; comme les murailles lui interdisent de se dilater, de s'étendre et de se diffuser au-delà de l'enceinte qu'elles délimitent, cette population naturelle devra nécessairement remplir tous les vides disponibles en limitant l'expansion du foyer domestique et en rognant sur les voies nécessaires au mouvement urbain ; et quand le moindre interstice aura été investi, elle s'étendra verticalement en conférant aux édifices la plus grande hauteur possible.

Nous sommes intimement convaincus, avec autant d'assurance que si nous avions assisté [144] au spectacle grandiose de la formation, de la croissance et du développement de toutes ces urbes que nous avons énumérées, nous sommes certains, répétons-nous, que ces populations, avant de renoncer à l'aisance et à l'indépendance avec lesquelles les familles avaient l'habitude de vivre, auraient soit conservé les murailles tout en s'installant au-delà, soit elles les auraient détruites en les considérant comme un motif d'oppression. Mais les circonstances ne permettaient aucune de ces alternatives. La marche libre et désinhibée de l'urbanisation, selon ses propres lois naturelles, fut en ce second âge dont nous venons de parler, entravée par les guerres sanglantes qui, pour différents motifs et sous différentes formes, éclataient en ce temps-là entre les hommes. D'une part l'orgueil des Babyloniens résolu de conserver leur suprématie, déclencha la guerre contre les Mèdes, contre les Lydiens et contre les Perses, qui jouèrent alternativement et successivement le rôle de dominants ou de victimes. D'autre part, les tribus scythes qui avaient conservé la fierté, le caractère et les coutumes des chasseurs primitifs, descendaient régulièrement dévaster et mettre à sac les plaines fertiles de l'Orient. Enfin, les Arabes nomades qui, tout en étant pasteurs, gardaient un amour jaloux de leur indépendance et de leur liberté et ne pouvaient supporter avec résignation les attaques gratuites dont ils faisaient constamment l'objet

de la part des peuples déjà urbanisés afin d'accroître les ressources et la richesse de leurs urbes, prirent parfois l'offensive, en menant des raids destructeurs dans les territoires ennemis. Au beau milieu de ces guerres, si variées et différentes mais tout aussi destructrices et terribles parce que le sort qui attendait le vaincu était soit l'esclavage, soit l'extermination, les murailles devaient être considérées comme un moyen de conservation individuelle et collective, et il n'y a rien d'étonnant à ce que l'homme sacrifie toutes ses commodités à sa propre subsistance et se contente du strict nécessaire. Voilà pourquoi les murailles furent constamment préservées par tous ces peuples, qui préféraient vivre resserrés qu'être égorgés ou réduits en esclavage par leurs ennemis.

Telles furent les causes qui en ce second âge produisirent la densification de l'urbanisation, densification qui dans les époques suivantes a, comme nous le verrons, dépassé les limites de ce qui est moralement acceptable. Et dans ces urbes, si la densification ne s'est pas accentuée, ce n'est pas parce qu'avaient disparu les causes qui l'avaient motivée à l'origine et qui avaient produit des effets similaires qui chaque jour se faisaient davantage sentir, mais parce que ces urbes elles-mêmes avaient cessé d'exister. Toutes, l'une après [145] l'autre, furent détruites, de sorte qu'il ne reste d'elles aucune trace à la surface de la terre. Et face à une désolation si effrayante, à tant de guerres d'extermination, l'urbanisation tout comme la civilisation, abandonnèrent ces régions et vinrent se réfugier en Grèce, qui devait accomplir la haute mission de les montrer, de les propager et de les diffuser de par le monde connu à l'époque.

Entrons donc dans ce troisième âge de l'urbanisation qui, compagne inséparable de l'homme et complément, pour ainsi dire, de son être, en toute occasion et quel que soit son état et sa civilisation, devait s'adapter à ses aspirations, à ses inclinations et à ses besoins, faute de quoi elle n'aurait pu lui rendre les services auxquels elle était destinée.

§. II.

URBANISATION GRECQUE

Le cours naturel et spontané des événements nous a menés tout doucement vers la Grèce, vers ce grand centre de civilisation et de culture, où les arts et les sciences prirent un envol prodigieux, où les institutions politiques empruntèrent des voies inconnues jusqu'alors, où la manière d'être de l'individu et même de la famille subit des modifications radicales et profondes et où par conséquent l'urbanisation, fidèle amie de l'homme, dut présenter un nouveau visage afin de répondre à sa mission.

C'est un fait indubitable, reconnu par tous les historiens philosophes, et admis par tout le monde, que la société grecque, que la civilisation grecque, que la manière d'être de l'individu et de la famille dans les peuples de Grèce, dans ces peuples où les avancées dans tous les domaines se manifestèrent de manière rapide et prodigieuse, dans ces peuples qui, malgré leurs dissensions, leurs discordes et leurs guerres intestines, formèrent le caractère grec typique, tel que l'histoire l'a rapporté et tel que nous le comprenons, c'est un fait indubitable, répétons-le, que chez ces peuples, la société, la civilisation et l'individu, tout comme la famille, furent diamétralement opposés à ce que l'individu, la famille, la civilisation et la société avaient été chez les peuples d'Asie. Puisque [146] ce changement si notable eut lieu, d'autant que – quel que soit le discours que tiennent les Grecs sur les temps antéhistoriques ou héroïques – l'on doit reconnaître que la population grecque était originaire d'Asie par le fait de certains groupes qui vinrent s'installer en des temps très reculés dans ces confins de l'Europe, puisque ce changement eut lieu, répétons-nous, il incombe aux historiens philosophes d'en apporter l'explication. Nous qui nous sommes assignés la tâche de modéliser l'urbanisation¹⁰⁷, contentons-nous de consigner le fait que ce changement eut lieu, qu'il fut très radical, et que la nouvelle manière d'être de l'individu, de la famille et de la société, associée aux exigences et nécessités de cette civilisation si différente, appelaient et imposaient une urbanisation nouvelle, parfaitement conforme et adaptée à la nouvelle situation. Notre formulation est mauvaise : la vérité historique exige que nous inversion l'ordre de cette assertion et que nous posions comme un fait évident, naturel et logique,

que c'est la nouvelle urbanisation, créée dans des circonstances particulières, qui donna à la société grecque un être nouveau, à sa civilisation une trajectoire libérée, et à l'individu comme à la famille des conditions sociales jusqu'alors complètement inconnues. Pour démontrer les fondements de cette assertion, nous devons entrer dans des considérations historiques, et nous y entrerons, mais uniquement si cela s'avère nécessaire pour que nos hommes politiques contemporains comprennent dans cette histoire l'influence et le pouvoir irrésistible qu'exerce l'urbanisation sur les sociétés. Oui, nous l'affirmons sans vaciller, ce nouveau monde que créa la Grèce par sa civilisation et sa culture, ses institutions, sa supériorité dans ces domaines, tout doit son origine et son impulsion première, à l'urbanisation.

Le peuplement et la colonisation de la Grèce sont le fait, sans l'ombre d'un doute, de groupes de familles issus de gré ou de force de la société orientale en des temps très anciens, quand bien même de cet événement, très antérieur aux époques historiques, il ne nous reste aucune tradition, aucun souvenir, aucune trace, comme cela arrive presque toujours lorsqu'il s'agit d'enquêter sur l'origine d'un peuple, d'une institution et des tous les aspects qui ont revêtu une certaine utilité pour l'humanité. Mais ces groupes furent peu nombreux, ils ne ressemblèrent pas à ces masses énormes de population, à ces peuples-armées que dans le second âge de l'urbanisation, voire dans le premier, nous avons vu se disperser depuis les plaines du Sanaar pour aller fonder de nouveaux États qui très vite – comparativement à la longue vie de l'humanité – nous sont apparus robustes et puissants, capables de soutenir des luttes acharnées contre ces autres peuples auxquels ils devaient leur existence. Les groupes qui s'installèrent en Grèce se composaient d'un nombre très réduit de familles qui, soit par la terre, soit par la mer, vinrent s'installer [147] dans diverses régions de la Grèce. Ce pays n'est, loin s'en faut, pas aussi fertile que l'Asie, et par conséquent son sol n'offrait pas aux nouveaux arrivants les fruits et les ressources naturelles que produisait l'Asie si spontanément et avec tant d'abondance. D'autre part, la Grèce, vierge de toute installation humaine, dut être peuplée de ces bêtes indomptées que nous vîmes au premier âge de l'humanité, lui disputer la domination de la terre. Si bien que, la stérilité du sol d'un côté, la menace imminente d'être dévorés par les bêtes, imposaient aux nouveaux pionniers une vie remplie de travaux difficiles et de luttes incessantes, dont ils ne pouvaient sortir que valeureux à force d'activités, de persévérance et d'ingéniosité. Quelques traditions

grecques, enveloppées comme toujours dans des fables mystérieuses, révèlent à leur manière l'exactitude de ce fait.

Si les colons n'étaient pas venus d'une société déjà en partie civilisée, et de surcroît, s'ils s'étaient retrouvés sous un climat plus paisible et plus doux, comme celui des régions orientales qui incite à la mollesse et à l'abandon, il est certain qu'ils n'auraient pas pu lutter avantageusement contre ces monstres, ainsi appelés par la tradition grecque, qui leur disputaient furieusement la maîtrise de ce territoire, et ils auraient dû l'abandonner ou succomber. Il s'agissait cependant d'hommes familiers de la lutte, non seulement contre les bêtes brutales, mais aussi contre les hommes qui, en de sanglants combats, savent mobiliser les ruses que leur suggère leur génie. Et il s'agissait en même temps d'un climat qui, avec ses changements atmosphériques, suscite une activité toujours croissante en rendant le travail moins pénible. C'est pourquoi apparurent des dieux, des demi-dieux, des héros, comme dit la fable grecque, ou des hommes audacieux et courageux, extraordinaire en ce temps-là, qui entreprirent et menèrent à terme la difficile entreprise de purger le pays de ses monstres.

Ceci étant dit, pendant cette période de labeurs, de luttes et de dangers, comment les familles immigrantes purent-elles et durent-elles établir leurs refuges ? Revenant d'une certaine manière et jusqu'à un certain point à l'urbanisation primitive, en construisant des refuges de petite taille mais robustes, indépendants, tout en étant collés les uns aux autres et entourés de surcroît d'un mur protecteur. Voici la forme, inspirée de la nature, du premier spécimen d'urbanisation que dut connaître la Grèce en ces temps héroïques.

Une fois les bêtes exterminées, l'urbanisation put se dilater et s'étendre un peu plus, mais même quand cela arriva, les noyaux urbains primitifs demeurèrent, et les agrandissements furent réalisés conformément au système densifié à l'œuvre lors de la construction de ces noyaux. C'est-à-dire [148] que l'urbanisation suivit toujours davantage ce système d'agglutination des maisons.

Il est probable, et l'histoire elle-même recèle quelques indices prouvant qu'il en fut ainsi, il est probable, prétendons-nous, et même affirmons-nous, que certaines tentatives de décongestionnement et d'expansion eurent lieu, en construisant des quartiers ou banlieues adossés aux murs extérieurs, où la population serait plus à son aise. Mais de telles réalisations, loin de favoriser définitivement la décongestion des urbes grecques, en vinrent à constituer avec le temps un facteur supplémentaire de

densification. A l'instar de ce qui était advenu dans la grande société orientale, ces guerres qui éclatèrent entre les différents États ou peuples issus de la grande population mère se reproduisirent également en Grèce et, bien que ces événements eussent lieu en une région beaucoup moins vaste et aux proportions bien moindres, ils n'en étaient pas moins tout aussi terribles pour ceux qui y prenaient part. Les descendants véritables ou présumés des héros primitifs aspirèrent tous à exercer une domination sur leurs contrées respectives, lesquelles comprenaient quelques-unes de ces urbes originelles et, soit par ambition, soit pour favoriser l'activité et la motivation de leurs sujets, ils provoquèrent des guerres sanglantes entre ces différentes contrées. L'effet inévitable et immédiat de ces guerres, fut l'érection de murailles là où il n'y en avait pas, ainsi que le renforcement et la fortification des anciennes ; consécutivement à cette prévoyance, la population dispersée dans les faubourgs se regroupa, s'agglutina et se réfugia derrière cette barrière. C'est ainsi que celle-ci en vint, en raison des circonstances, à devenir la puissante cause d'une densification extrême.

Ce faisant, cette concentration, déjà bien excessive, produisait lentement mais sûrement ses effets naturels : l'agglutination de tant de familles en un espace si réduit suscitait un contact incessant, un frottement forcé entre les unes et les autres ; et ceci, ajouté à la communicativité qui est le propre de l'homme, créait un sentiment d'identité, une communauté de vues et d'aspirations qui établirent bien vite ce que l'on appelle une opinion, un esprit public, et la conviction de la puissance collective. Tout ceci, que l'on éprouvait pour la première fois au sein de la société humaine, qui était resté inconnu dans les sociétés orientales à cause de la ruralisation et de l'isolement des habitations et des familles, cette opinion ou esprit public qui, associé à la conviction de la puissance du collectif, forme un pouvoir irrésistible qui domine le monde, comme l'Europe moderne le sait désormais par sa propre expérience, tout ceci qui changea le visage de la société et de la civilisation, fut un effet naturel, logique et nécessaire de cette urbanisation condensée que l'on établit pour la première fois en Grèce.

[149] Il est vrai qu'avec ce frottement continu et obligé de toutes les familles qui composent une urbe, les liens qui nous unissent à la famille se desserrent, la vie intime du foyer domestique perd tout ou partie de son attrait, l'individu, plutôt que de lui consacrer son temps libre, le passe dans la rue et sur la place à discuter avec ses concitoyens ; mais en contrepartie, l'esprit public se forme et se consolide, l'on échange sur les questions d'intérêt général, et l'on passe des accords qui, prenant appui sur la

population dans son ensemble, peuvent conduire et réellement conduisent, lorsqu'ils sont justes, à la prospérité et au bien-être général.

C'est à ce facteur, produit véritable de la densification urbaine, que l'on doit la force irrésistible de l'opinion publique dans les grandes urbes de Grèce, l'abolition du pouvoir monarchique, sa substitution par des institutions populaires ; c'est pourquoi en l'espace de quelques siècles, au gré des vicissitudes inhérentes à tout État dans lequel prédomine avec exclusivité la force et la variabilité de l'esprit public, purent émerger au sein de la société grecque des actions admirables, des sentiments héroïques, des mouvements universels, adossés à des faits et à des événements bien moins louables.

Mais au milieu de cette agitation continue et des incessants va-et-vient produits par l'opinion publique, bien souvent excessivement velléitaire, l'esprit s'aiguïsait, l'intelligence accédait aux régions les plus sublimes, où germait, croissait et se développait un glorieux esprit qui trouvait un beau terrain d'exercice dans les arts et l'industrie, tout autant que dans les spéculations les plus abstraites de la philosophie, et qui allait chercher les applaudissements de la foule dans les académies, dans les gymnases, dans les théâtres, dans les cirques et sur la place publique.

On ne peut nier que l'opinion publique subit de fréquents dévoiements dans les grands centres de population où elle dominait, qu'elle fut ingrate et injuste et qu'elle porta bien souvent préjudice à la chose publique ; mais on ne peut pas non plus lui enlever le mérite d'avoir porté sur les hauteurs la civilisation et la culture qui plus tard furent transmises jusqu'aux populations les plus occidentales de l'Europe. Ainsi donc, tous ces merveilleux effets, quelle que soit notre manière de les considérer et de les juger, ne sont que le produit de la densification urbaine qui apparut, avant tout autre, en Grèce et qui par la suite se généralisa à tout l'Occident en même temps que la civilisation grecque. Que de services rendus à l'humanité par ce système d'urbanisation, auquel la civilisation et la culture des peuples doivent tant !

Mais hélas, pour ne pas avoir étudié correctement les circonstances, pour avoir [150] manqué de l'indispensable prévoyance, alors qu'il s'agit du destin des peuples, pour ne pas avoir considéré que l'urbanisation doit s'adapter à l'état social des peuples et de leur civilisation, et qu'un système bénéfique et vivifiant à une époque donnée peut être préjudiciable et funeste à une autre, ce système de densification lui-même en vint à devenir l'une des causes les plus puissantes de la décadence et de la ruine de cette même

Grèce qu'il avait, en d'autres temps et dans d'autres circonstances, propulsée à un si haut degré de pouvoir et de suprématie.

Les armées réduites de Philippe et d'Alexandre exercèrent sur la Grèce une domination que les nombreuses cohortes de Darius, Xerxès et Artaxerxès avaient prétendu assurer en vain. Pourquoi cette différence ? Sans nier aux chefs macédoniens leur supériorité sur les Asiatiques dans l'art de la guerre, qu'ils avaient appris des Grecs eux-mêmes, il est certain qu'en dépit de cette supériorité, il n'auraient pas emporté tant de victoires triomphales sur les Grecs si ceux-ci avaient été à cette époque ce qu'ils étaient au temps de Thémistocle. La race grecque avait dégénéré notablement ; l'esprit public avait perdu de son éclat ; l'opinion s'était dévoyée ; les coutumes publiques s'étaient corrompues, et si au milieu d'une telle décadence, Démosthène, grâce à son éloquence, parvint à contenir pour un temps les triomphes d'Alexandre, que serait-il advenu si les coutumes perverses et la mollesse d'âme ne s'étaient pas généralisées jusqu'à une telle extrémité ?

Eh bien, et c'est ce qu'il nous appartient d'élucider, qu'est-ce qui a pu produire ce changement dans la race grecque ? Nous n'hésiterons pas à affirmer catégoriquement que cela est dû à l'urbanisation excessivement dense qui, après avoir créé au début un esprit public vigoureux, énergique, héroïque, source féconde d'actions généreuses et de sacrifices individuels innombrables, finit par le gaspiller, le pervertir et le détruire.

Comment, dira-t-on, est-il possible qu'une même cause produise des effets si diamétralement opposés, comme le sont l'héroïsme et l'avilissement ? En un seul peuple, à la même époque et dans des circonstances identiques, il est indubitable qu'un même système d'urbanisation produira toujours les mêmes résultats. Mais si quelque chose varie, s'il manque quelque chose, alors les effets pourront être et seront aussi différents que le sont les peuples, les circonstances et les époques auquel s'applique un système d'urbanisation donné. Dans le chapitre antérieur, nous avons déjà perçu la diversité de résultats que produisit, en raison du changement de circonstances et d'époques, l'urbanisation ruralisée qui, [151] tout en ayant été si puissante à son origine pour attirer les tribus nomades et sauvages vers un centre social promettant jouissances et délices, indépendance et liberté individuelle, et tout en ayant rendu à cet égard un éminent service à l'humanité et à la civilisation, devint plus tard cause d'une mollesse excessive, d'un abandon funeste et d'une stagnation contraire aux destins que l'humanité est appelée à accomplir sur la Terre. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que

l'urbanisation densifiée à laquelle la culture et la civilisation, le peuple grec et l'humanité tout entière doivent tant, en soit arrivée à engendrer la destruction de ce même peuple, dans laquelle la culture et la civilisation perdirent tant et que l'humanité dut tant regretter ?

La cause et la raison de tout ceci réside en ce que la pression et le frottement forcé, qui sont indissociables de l'urbanisation densifiée, déclenchent au début un mouvement majeur dans le domaine social, politique, intellectuel et moral ; mais après une longue période, cette pression et ce frottement produisent une érosion, insensible au début, mais tout à fait notable après plusieurs années ou quelques siècles. Et cette érosion est à l'origine du relâchement des liens sociaux qui antérieurement s'étaient noués de plus en plus, du dédain avec lequel on regarde la chose publique et qui tue l'esprit public et finalement, de la dégénérescence physique et de la perversion des coutumes.

Et tous ces effets durent être d'autant plus importants dans les cités Grecques que la densification, loin de diminuer, dut y augmenter et y augmenta en effet considérablement. Le peuple grec, selon la loi de la nature, crût et se multiplia ; de sorte qu'on ne peut mettre en doute le fait que la population grecque expérimentât cet accroissement que l'on a appelé intussusception. Mais elle augmenta aussi, et considérablement, par ceux qui venaient de l'extérieur : soit par immigration volontaire de familles étrangères qui y trouvaient sécurité et hospitalité, soit aussi par l'introduction fréquente de nombreux esclaves, condition à laquelle étaient alors réduits tous les prisonniers de guerre. Or, nous disposons de preuves historiquement authentiques de cette augmentation par agrégation ; quant à celle qui découle de l'intussusception, outre l'histoire, la raison naturelle nous en apporte confirmation. Mais nous ne trouvons ni dans l'histoire ni ailleurs d'éléments selon lesquels les cités grecques se seraient élargies ou dilatées. De tout cela l'on peut inférer que la densification urbaine, l'agglomération et l'accumulation de la population durent suivre une progression épouvantable. Tant et si bien que, comme il apparaît dans un discours de l'orateur Lysias, on relève qu'une maison estimée à trois talents et demi, ce qui équivaut à 71 820 réaux, produisait un loyer annuel d'un talent, [152] soit 20 520 réaux, c'est-à-dire 29 pour 100 de sa valeur. A cet égard, deux éléments apportent la preuve de l'excessive agglutination de la population dans la première urbe de Grèce. D'une part, le fait qu'une petite maison de deux niveaux seulement, disposant chacun d'une seule

pièce, comme c'était aussi le cas, selon le même Lysias, dans les familles de notables athéniens, atteigne la valeur gigantesque de 71 820 réaux ; d'autre part, le fait que cette valeur si élevée produise une rente plus faramineuse encore de 29 pour 100. Si nous ne disposions d'autres preuves de l'incommensurable densité des populations grecques, celle-là seule suffirait à la démontrer, car bien que nous expérimentions nous-mêmes une densité comparable, la valeur des édifices n'a jamais été si élevée ni le prix des loyers si exorbitant, si bien qu'il est évident que cette densité dut être incomparablement plus importante en Grèce.

Qu'on nous permette au passage une réflexion qui, quand bien même elle paraîtrait hors de propos, n'en est pas moins susceptible d'éclairer grandement le sujet qui nous occupe. Tout le monde connaît et déplore les graves mécontentements et le profond mal-être que produit la question des loyers dans les sociétés modernes. Imaginez donc quel pouvait être ce mal-être intime dans la société grecque, quand ce qui nous coûterait un loyer d'environ 3 ou 4 000 réaux, il en coûtait aux Grecs 20 000 réaux. Au vu de cet élément, rien d'étonnant à ce que l'éloquence de Démosthène n'ait pas suffi à convaincre les Athéniens de défendre une urbe où cela coûtait si cher de satisfaire le premier de tous les besoins.

On nous dira : comment, par quelles causes et quels moyens la densité urbaine peut-elle en arriver à produire ces résultats si funestes, qui occasionnent la ruine d'un peuple ? Alors même que nous croyons avoir d'ores et déjà indiqué de quelle manière, sous quelle forme et jusqu'à quel point l'urbanisation excessivement dense exerce son influence néfaste sur la société, et quand bien même nous aurons l'occasion ultérieurement de traiter cette question vitale plus en détail, plus amplement et plus concrètement, dans la mesure où nous croyons qu'il y a des vérités majeures qu'on ne répétera jamais suffisamment, de façon à ce que les gouvernements et les populations les comprennent et les approuvent, nous allons les rappeler ici de la manière la plus synthétique et laconique qu'il nous sera possible de le faire.

Nous venons de voir l'un des effets de cette densité : elle accroît de manière formidable la valeur des terrains et des édifices, et par conséquent les loyers ; de surcroît, en plus de diminuer le nombre de propriétaires, solides soutiens des sociétés, elle augmente de façon incommensurable le nombre [153] d'individus et de familles qui les regardent avec aversion en les considérant, bien qu'injustement, comme des

obstacles insurmontables qui s'opposent à ce que chaque famille puisse disposer d'un logement adapté à sa situation.

Dans une urbanisation dense, les habitations ne peuvent jamais être suffisamment baignées par le soleil ; l'air que l'on consomme et que l'on corrompt incessamment ne peut non plus convenablement être renouvelé et purifié. D'où le nombre de maladies qui écourtent l'existence et pourrissent la vie, et qui, en occasionnant la dégénérescence progressive de l'individu, en viennent à produire celle de la société.

Le prix des loyers oblige les familles à vivre amoncelées dans des espaces exigus, où les sexes et les âges se confondent en un répugnant mélange, ce qui occasionne une immoralité précoce qui se transmet et affecte la société tout entière.

Cet amoncellement de nombreuses personnes dans des espaces réduits produit ce frottement violent dont nous avons parlé et qui, après avoir corrompu le cœur, pervertit l'intelligence et instille en l'homme les inclinations les plus perverses et le désir immodéré de les satisfaire, même au prix de crimes les plus antisociaux.

En une société ainsi constituée, l'esprit public souffre de déviances continues : ni l'attachement au pays ni le véritable attachement à la patrie ne peuvent exister ; l'organisme politique, quel qu'il soit, même très large comme c'est le cas dans les urbes grecques, est toujours considéré comme un instrument d'oppression, si bien que l'on finit par désirer et rechercher un changement et des évolutions où l'on croit trouver un remède au mal-être général que l'on ressent.

Que l'on examine d'un point de vue philosophico-social l'histoire de la Grèce, surtout celle qui se réfère au temps de sa décadence et de sa ruine ; que l'on cherche en enquêtant sur la nature et les circonstances de ces événements les causes qui les préparèrent et les produisirent ; que l'on examine la manière d'être de ces populations qui disposaient à peine des conditions qui rendent la vie appréciable, et l'on verra, l'on touchera tous ces effets que nous avons attribués à l'urbanisation excessivement dense, et au moyen de cette clé que nous prions instamment à tous les hommes qui ont de l'esprit et un peu d'humanité de ne pas mépriser, au moyen de cette clé l'on verra se dénouer de nombreuses énigmes historiques et la suite logique et véritable de nombreux événements auparavant incompréhensibles. Pourvu que cet examen du passé que nous recommandons, du point de vue de l'urbanisation, serve d'avertissement et de leçon pour le présent et pour l'avenir !

Après les considérations générales que nous venons de formuler autour de l'urbanisation [154], pour que nos arguments, presque toujours abstraits, ne soient pas considérés comme reposant sur des exagérations gratuites issues d'une préoccupation systématique, nous jugeons opportun d'exposer ici les données concrètes, malheureusement très rares, que nous apporte l'histoire.

Argos, la plus ancienne des cités de Grèce, et qui donna son nom aux Grecs, qui pendant plusieurs siècles s'appelèrent volontiers les *Argiens*, nonobstant son importance, n'avait que 8 kilomètres de circonférence.

Thèbes ne comptait quant à elle que 7 955 mètres.

Corinthe, bien que disposant de la population la plus mercantile et riche de toute la Grèce, et en dépit du mouvement que cette caractéristique ne manquait pas de produire en son sein, n'était certainement pas plus grande que celles que nous avons mentionnées, car même si sa circonférence mesurait 15 725 mètres, c'était compte tenu de son acropole ou de sa citadelle, qui devait occuper la moitié de sa superficie, comme à Thèbes.

Sparte, qu'Homère qualifia de *vaste*, bien qu'elle ne possédât aucun mur pour la défendre, car son législateur le lui avait interdit, occupait une position forte au bord de la rivière Eurotas, et était située sur un plateau d'une altitude inégale, divisé en quatre quartiers. Quoique peuplée de 300 000 habitants, son contour ne dépassait pas 9 264 mètres selon les dires de Polybe. Comme nous l'avons dit, elle n'avait pas de murailles, et cette circonstance qui, en temps normal et pacifique, aurait permis à la population de se répartir et de s'étendre, en ces temps de turbulence et de guerres régulières que connaissait sans cesse la Grèce, motiva d'importants regroupements, par lesquels les habitants trouvèrent un moyen sûr pour garantir leur protection. Malgré la loi de Lycurgue, il fut impossible de profiter des avantages liés à la libre expansion, que l'absence de murailles autorisait pourtant.

Athènes, enfin, la cité grecque par excellence, berceau des beaux-arts, centre scientifique, la plus vaste et la plus célèbres des urbes grecques, était paradoxalement très loin d'occuper la surface que sa population abondante nécessitait. Elle disposait de deux enceintes : celle du centre était occupée par l'urbe proprement dite et mesurait 11 100 mètres de circonférence, alors que sa superficie, de 1 200 hectares, était distribuée en rues et en îlots totalement construits, comme le disent les historiens. La seconde enceinte, où en des temps de splendeur et de prospérité, furent édifiés de nombreux et

magnifiques temples et des monuments grandioses qu'on n'avait pas pu construire compte tenu de la densité de la première enceinte, disposait aussi de quelques maisons et était entourée par les murs de l'urbe ainsi qu'un mur additionnel se développant sur 7 400 mètres, qui permettait de [155] relier la cité avec les ports de Phalère, de Moschato¹⁰⁸ et du Pirée. Avec cet ajout, la cité occupait une superficie de 8 000 hectares, dont, comme nous l'avons dit, 1 200 appartenaient à l'urbe où, par conséquent, devaient se concentrer les 500 000 habitants qui constituaient sa population en temps normal.

Telle était, brièvement résumée, l'urbanisation de la Grèce, dont le caractère modeste et recroquevillé formait un contraste singulier avec l'éclat éblouissant de sa civilisation et le raffinement de sa culture. Il n'est pas facile aujourd'hui de donner une explication satisfaisante de ce contraste, à cause de la grande distance qui sépare la civilisation grecque de la nôtre. Désormais, même dans les pays au régime absolutiste, l'individu est quelque chose, il jouit de ses droits et il est partout considéré de la même manière. Dans les républiques grecques, c'est tout le contraire qui arriva : le groupe, la collectivité, l'État étaient tout : l'individu avait pour seuls droits l'abnégation et le sacrifice pour l'État. Il suffit de comparer ces deux situations opposées de l'individu, à propos desquelles la philosophie sociale et la politique nous inspireraient de sévères critiques si tel était notre propos, il suffit de comparer, disons-nous, ces deux situations, abstraction faite de tout ce qui nous entoure, pour comprendre pourquoi dans l'Europe contemporaine, rares sont les individus et les familles aisées – lesquelles sont pourtant très nombreuses – qui n'utiliseraient pas leurs ressources pour se procurer un logement splendide, grandiose, spacieux et commode. Alors qu'en Grèce, les citoyens riches se contentaient d'une petite habitation, exigüe, sans cloisonnement, sans commodités et même sans lumière. Ni la somptuosité, ni le bon goût artistique, ni la beauté ou la magnificence des édifices publics qu'ils avaient sous leurs yeux et qu'ils rencontraient à chaque pas ne leur inspiraient le désir de se procurer, grâce à leur propre pécule, une habitation plus spacieuse et confortable que celle qu'ils possédaient. Le citoyen grec souffrait avec résignation toutes sortes de privations individuelles et domestiques, parce qu'il était convaincu qu'il devait en être ainsi, parce que l'opinion aurait jugé que le citoyen qui eût osé élever pour son propre usage un magnifique palais, aurait insulté la dignité collective de la république, unique entité que tous devaient contribuer à construire, au prix des plus grands sacrifices personnels ; tandis que l'Européen moderne, et même le plus rigide des républicains des États-Unis ont le sentiment de

contribuer à la prospérité et au développement de leur patrie et de la chose publique en construisant des palais grandiose pour y vivre.

A partir de cette différence on peut mener une réflexion comparative qui ne manque pas d'intérêt s'agissant de l'urbanisation, raison pour laquelle [156] nous ne souhaitons pas la passer sous silence. La densité des cités grecques affectait de la même manière toutes les classes de la société, les riches comme les pauvres, parce qu'elle découlait de l'esprit de ses institutions établies ; aujourd'hui, elle n'affecte que les classes moyennes et les moins favorisées, car les familles riches possèdent chacune leur logement indépendant, où elle peuvent jouir et jouissent en effet des avantages inestimables de cette indépendance individuelle et domestique, si agréable à l'homme, si indispensable au véritable bien-être. Cette différence, qui ne minimise ni n'atténue aucunement les effets néfastes que produit toujours, partout, constamment et nécessairement l'urbanisation dense après avoir atteint un certain degré, cette différence, répétons-nous, ne constitue pas un avantage pour les sociétés modernes, où le contraste extrême des conditions de logement, suscite une certaine opposition entre classes : le ciel nous préserve de les voir jamais se généraliser.

§. III.

URBANISATION PHÉNICIENNE

Nous avons désormais dit l'essentiel autour de l'urbanisation grecque, et à vrai dire, nous ne pourrions pas en dire beaucoup plus, étant donné que nous ne sommes pas sur le plan de la théorie et de la science, mais sur celui de la pratique et des faits relatifs à l'urbanisation, et que les données et éléments que nous apporte l'histoire sont rarissimes et très minces, sans doute parce qu'aucun historien ne s'est attaché à donner

la moindre importance aux habitations humaines qui constituent cependant la première nécessité de l'homme et exercent sur lui une constante et puissante influence.

Cependant, avant d'aller plus avant, avant de commencer à dessiner l'urbanisation pendant la période romaine, nous donnerons en guise d'appendice quelques éléments concernant les différentes urbes phéniciennes dont l'urbanisation, bien que pour des raisons différentes, fut analogue à celle de la Grèce.

Les Phéniciens formaient, depuis des temps très anciens, une espèce de confédération [157] dont la puissance maritime n'avait d'égale que la richesse commerciale. Les urbes principales qui constituaient cette confédération, qui conservaient chacune son autonomie, furent Arwad, Tyr et Sidon, et ces urbes furent denses elles aussi, peut-être plus que celles de Grèce, bien que sous l'effet de facteurs très divers. Ce qui produisit cette densité, fut le développement de l'industrie, qui tend constamment à favoriser la concentration, dans des espaces réduits, des hommes qui lui consacrent leur labeur ; ce fut aussi le commerce, car le temps étant de l'argent, il s'agissait d'essayer de raccourcir et de réduire les distances. D'Arwad et de Sidon, seuls les noms nous sont parvenus, ainsi que la réputation des soieries et tissus, connus à l'époque dans le monde entier, mais nous ne savons rien concernant les détails précis de leur urbanisation, même si nous sommes certains qu'elle dut être extrêmement dense, comme le fut celle de Tyr, dont nous savons qu'elle était implantée sur une péninsule dont la circonférence ne dépassait pas 4 200 mètres. Dans une enceinte si réduite, sous l'effet du développement de l'industrie, du commerce et de la marine, une population très nombreuse se regroupa et s'accumula, qui matériellement ne pouvait pas tenir dans cet environnement. C'est ainsi qu'après avoir multiplié artificiellement sa surface par deux, par trois, voire par quatre en superposant les strates habitables et les niveaux, voyant que ce n'était pas suffisant, un part considérable de sa population se vit obligée de vivre dans les bateaux : premier exemple que nous offre l'histoire d'une densité urbaine à son niveau ultime, laquelle ne produisit pas en l'occurrence les effets pernicieux que l'on pouvait craindre, compte tenu des surfaces infinies qu'offraient les navires et la mer à l'accroissement d'une population qui sinon, se serait comprimée elle-même et serait morte, victime de ses habitants pléthoriques. Si l'on ajoute à ce qui vient d'être dit le caractère aventurier et entreprenant des Phéniciens, si propre aux marins, on comprendra et on expliquera facilement comment ils en vinrent à peupler, à l'aide de

colonies et de comptoirs, les côtes de la Méditerranée, aussi bien sur le continent européen que sur le continent africain.

Parmi ces comptoirs, plusieurs, qui n'avaient qu'un caractère provisoire et transitoire, disparurent rapidement ; mais d'autres furent l'origine et la base de puissants États tandis que certains subsistèrent longtemps, formant des noyaux de population qui, humbles à leurs débuts, avec le temps et à la faveur de circonstances particulières, se développèrent et crurent jusqu'à acquérir dans l'Europe moderne une célébrité bien méritée.

La colonie qui se développa le plus rapidement et le plus brillamment, et qui peu après sa fondation, réussit à imposer le respect aux autres États, anciens et puissants, fut Carthage, qui fut implantée à proximité de sa [158] sœur Utica. Il est exact que l'origine de Carthage n'est pas le fait, comme le rapporte la tradition transmise par l'histoire, d'une poignée d'aventuriers ou de commerçants entreprenants, mais aux membres d'un grand parti politique qui, ayant été vaincus dans la petite cité de Tyr, durent se réfugier dans des navires et, ne pouvant guère retourner vers la mère patrie, vinrent à se poser et à s'établir en un point favorable de la côte africaine de la Méditerranée. C'est ainsi que l'on peut expliquer la si fameuse expédition de Didon, sœur du roi de Tyr, Pygmalion, qui sinon ne serait qu'une fable. De toute manière, comme Carthage comptait depuis sa fondation, un grand nombre de familles et d'hommes assez instruits pour l'époque, il n'est pas étonnant qu'elle ait réussi à se développer rapidement. La civilisation phénicienne et le talent des nouveaux habitants durent attirer quelques-unes des tribus sauvages de Lybie et les expéditions maritimes que les Carthaginois purent immédiatement entreprendre grâce à la flotte qu'ils avaient amenée de Tyr, permirent d'accumuler dans l'enceinte de la nouvelle urbe de nombreuses richesses.

Carthage fut sans doute fondée dans la perspective d'un agrandissement ultérieur, car elle avait 34 kilomètres de pourtour et sa superficie dut être approximativement de 7 200 hectares. On sait que les habitants de Tyr, forts de leur expérience dans leur cité d'origine, tentèrent dans leur ville nouvelle et adoptive d'éviter les graves inconvénients d'une urbanisation dense et, vu le faible nombre des premiers fondateurs, il faut admettre qu'ils se retrouvèrent très à leur aise dans une si vaste campagne, de telle sorte qu'il purent adopter et qu'ils adoptèrent probablement, tout au moins les principales familles, le système ruraliste. Mais bien qu'ils fussent très prévoyants, avec le temps, leurs descendants le furent bien moins ; car cette urbe devint

plus tard une métropole d'un riche État, florissant et puissant, qui en vint à considérer la Méditerranée comme son propre bien, dont elle parvint à dominer et à assujettir les côtes et les contrées intérieures, ce qui lui valut des guerres sanglantes avec Rome, sa digne rivale, quoique moins fortunée. Tant et si bien que sa population augmenta dans de telles proportions, qu'en temps normal elle était de 700 000 habitants, pour lesquels sa surface de 7 000 hectares apparaissait désormais très réduite.

Cependant, la densité, comme on le voit à travers ces chiffres, n'aurait pas été si élevée qu'elle le fut pour la plupart des habitants, si la classe aristocratique, qui exerçait sa puissance et sa domination sur la république, n'avait conservée pour elle-même, pour ses palais et ses jardins, une [159] part considérable de l'emprise urbaine, si bien que celle qui se destinait à l'usage commun et public restait fort réduite. De toute façon, elle ne put sentir les effets de cette densité, parce que Rome, plus fortunée, coupa court à cette marche urbanisatrice ; et en la vainquant, en la détruisant et en l'anéantissant, Scipion ramassa et mit entre les mains de Rome le sceptre du monde connu à l'époque.

Passons donc à l'étude du caractère urbanisateur de cette nouvelle reine de la civilisation.

§. VI.

URBANISATION ROMAINE

Arbitre des destins du monde après la destruction de sa terrible rivale, Rome exerça à partir de ce moment une influence irrésistible, une domination totale qui se fit sentir jusqu'aux confins ultimes des régions connues à l'époque. Si bien que son urbanisation devint certainement et fut réellement prédominante, non seulement en ce temps-là, mais dans les périodes qui suivirent, même une fois que cette orgueilleuse république et que l'empire qui fut érigé sur ses ruines, eurent disparu de la surface de la terre. C'est la raison pour laquelle cette époque dont nous allons commencer l'étude,

revêt une importance considérable ; quant à son urbanisation, il convient tout autant de l'étudier, car compte tenu de ces circonstances, elle devait être d'une portée gigantesque. Nous l'appréhenderons donc (A) dans son origine étrusque ; (2A) dans son caractère primitif ruraliste ; (3A) relativement aux causes et aux effets de sa densité ultérieure ; et finalement (4A) dans son influence universelle.

[160]

A.

Urbanisation romaine, considérée dans son origine étrusque.

Pour connaître une chose à fond, il est nécessaire de rechercher son origine, d'enquêter sur la manière dont elle s'est formée, quels ont été les éléments de sa constitution organique, sous quelles formes elle a grandi et s'est développée pour atteindre l'état dans lequel elle se trouve au moment où l'on essaie de mener une étude et une analyse à son sujet. Et cette méthode, si utile et avantageuse en toute circonstance, est nécessaire à chaque étape, pour définir la nature spécifique, le type particulier sous lequel se présente l'urbanisation romaine, sinon sur le fond, du moins sur la forme.

Cette urbanisation ne fut pas le résultat ou l'expression d'un seul système, ni d'une combinaison simple : elle fut au contraire le produit et la combinaison complexe des deux systèmes opposés qui, par différents chemins, à différents degrés de développement et entourés de circonstances très diverses, en vinrent à se faire face dans la Péninsule italienne, et même à se heurter sur ce sol caractéristique, jusqu'à ce qu'ils parviennent à fusionner et à se confondre en une espèce d'amalgame qui paraissait destiné à les mettre en harmonie, mais qui cependant ne fut que l'origine de

nouvelles luttes qui, malheureusement pour le peuple romain, pour le monde entier, pour l'urbanisation comme pour la civilisation, aboutit à la domination absolue et totale du système densifié, qui n'est autre que la cause et l'origine de la ruine de l'État le plus grand et le plus puissant qu'ait connu l'humanité.

En recherchant l'origine de l'urbanisation romaine, nous nous voyons contraints de remonter à une époque très antérieure à l'existence de Rome, vu que la fondation de cette urbe fut très postérieure au peuplement originaire et primitif de l'Italie. Ceci étant dit, comme ce peuplement antérieur à Rome a fourni à cette urbe les premiers éléments de son organisme, nous allons voir comment s'opéra ce peuplement afin de comprendre plus facilement quels furent ces éléments.

Les premiers habitants ne furent pas tous de la même race ; ils ne vinrent pas tous de la même région, ni n'apportèrent la même urbanisation. En même temps que [161] certaines colonies gréco-asiatiques arrivaient dans les ports les plus méridionaux, la race indo-caucasienne, qui avait suivi les grandes cordillères qui naissent en Chine et terminent leur course dans l'Océan Atlantique, cette race qui conservait certains aspects des instincts et des coutumes des primitifs cyclopes, avait envoyé en expédition quelques tribus qui, en descendant des Alpes, s'étaient établies sur la partie nord et, attirées par un climat paisible et un sol fertile, y fixèrent leur résidence. Ces tribus, dont il serait aussi inutile qu'infructueux de rechercher la date d'installation, devinrent ceux que l'on appela par la suite *aborigènes*, parce qu'ils entrèrent en contact avec les Pélasges, peuple féroce à cette époque, qui venait de la Grèce et dont, à n'en point douter, étaient issues l'une ou l'autre des tribus dérivées des premières colonies qui s'étaient établies dans cette région.

On trouve en Italie de nombreux vestiges considérables de constructions cyclopéennes attribuées aux Pélasges. Mais dans la mesure où tout ce qu'affirment les historiens et les archéologues autour de ce sujet se fonde sur de simples conjectures, nous nous permettrons de douter de l'exactitude de ce fait, en nous appuyant sur d'autres conjectures, à notre avis plus rationnelles et plus logiques, qui nous conduisent à affirmer que de tels vestiges cyclopéens durent être l'œuvre de la race sauvage qui, descendant des Alpes, fut la première à s'établir dans la Péninsule italienne. Cette race qui venait de l'Orient, en franchissant des montagnes, en luttant contre les fauves, en menant d'incessants combats tribaux au cours de leur vie errante et vagabonde, pleine d'aléas et de dangers en tout genre, cette race, ou bien les tribus qui en étaient issues,

s'emparèrent du territoire italien, tout en conservant dans toute leur force originelle, l'habitude de s'entourer à chacune de leurs étapes, d'épais murs cyclopéens. Même si, avouons-le, il y a lieu de supposer qu'ils ne furent pas très avancés en matière d'urbanisation, les Pélasges, qui venaient de grandes masses populeuses habituées à fonder des urbes, avaient complètement oublié les constructions cyclopéennes. La seule chose qui put arriver, et qui arriva probablement, fut que les Pélasges, après avoir assujéti les Aborigènes et pour se défendre des autres tribus qui entraient dans ce territoire, soit par les Alpes, soit par les ports, s'emparèrent des constructions cyclopéennes de leurs nouveaux esclaves et les obligèrent même à construire quelques enceintes sur les positions qu'ils jugeaient opportunes.

De toute façon, il résulte de tout cela que les premiers habitants de l'Italie [162] utilisèrent assurément des constructions cyclopéennes, que le peuple romain, plus tard, jamais n'oublia.

Les Étrusques, autre peuple qui assura longtemps sa domination en Italie, furent aussi des tribus d'origine gréco-asiatique qui s'étaient plus tard détachées de leur population-mère, quand l'urbanisation et la civilisation avaient déjà atteint un certain niveau, et s'appuyèrent sur de meilleurs éléments et des moyens plus importants pour s'établir dans le pays conquis. Comme ce peuple fut celui qui contribua le plus aux progrès de l'Italie, cela vaut la peine d'étudier son organisation sociale et politique, véritable expression du système particulier d'urbanisation qu'ils adoptèrent, qu'ils introduisirent dans ce pays et qui fut prédominant pendant très longtemps.

Les Étrusques vinrent de Grèce également, où ils étaient vraisemblablement assez peu nombreux, puis se déplacèrent vers l'Italie avant que l'urbanisation grecque n'acquière son caractère particulier et typique. Ceci explique tout à fait le mélange gréco-asiatique que l'on observe dans l'urbanisation, les institutions, les coutumes et la langue étrusques qui présentent des affinités importantes aussi bien avec les Grecs qu'avec les Asiatiques.

Ce peuple étonnant était divisé en tribus, tout comme en Asie, et tenait de grandes réunions démocratiques, tout comme en Grèce, mais il avait ceci de spécial qu'à la tête de chaque tribu, définie non par la race mais par la localité, il y avait un chef, que l'on appelait *lucumon*, qui était en même temps chargé des auspices et des autres rites religieux. Il ne nous appartient pas d'approfondir ce sujet que nous laissons volontiers

aux historiens et aux archéologues, d'autant que ce qui a été dit suffit parfaitement à expliquer la spécificité de l'urbanisation étrusque.

Chaque tribu formait un noyau urbain, généralement autour d'un monticule, au sommet duquel s'élevait la citadelle occupée par le *lucumon* et ses guerriers, qui servait de refuge et de défense aux familles plébéiennes, généralement composées d'agriculteurs, qui vivaient dans des huttes dispersées et isolées dans la plaine environnante. Comme de tels noyaux étaient établis en des points peu éloignés les uns des autres, ils entretenaient des relations constantes et fraternelles, de telle sorte qu'on ne pouvait les considérer en toute rigueur comme des *urbes* indépendantes, simplement unies par des relations fédérales : c'est en revanche l'ensemble du territoire comprenant toutes ces tribus, qui en faisaient partie intégrante, qui formait une seule et véritable *urbe*, qui prenait parfois le nom de la colline où vivait la population la plus nombreuse et prédominante. Caractère prédominant qui venait, au moins au début, du rassemblement plus important d'éléments aristocratiques, car [163] dans la société étrusque, les *lucumons*, leur famille, leurs parents et leurs alliés, constituaient une classe privilégiée, même s'il ne s'agissait pas d'une race spéciale comme c'était le cas en Orient. Cette classe, certainement formée à partir des familles des premiers conquérants, exerçait une forte domination sur la plèbe issue des peuples conquis, que les Étrusques, plus civilisés et dans la perspectives d'éventuelles conquêtes ultérieures à leur profit, ne réduisirent pas en esclavage : ils leur accordèrent au contraire quelques droits et concédèrent quelques terres sous des conditions analogues à celles que plus tard, au Moyen âge, le féodalisme adopta et perfectionna, afin de les maintenir sous leur joug tout en pouvant s'appuyer sur eux dans la défense du territoire conquis ainsi que dans d'autres entreprises ultérieures.

Ce prudent système et l'organisation civile et urbaine à laquelle il donna naturellement lieu produisirent les meilleurs résultats et contribuèrent très efficacement à la domination des Étrusques pendant une large période dans toute l'Italie, tout en consolidant, même après leur défaite, l'influence majeure qu'exercèrent leurs institutions, leurs coutumes et leur civilisation relativement avancée sur les innombrables peuples qui pendant quelques siècles, se disputèrent en des guerres sanglantes l'occupation de quelques parcelles du magnifique sol italien.

Cette domination du peuple étrusque fut si grande, si vaste et si étendue, qu'il n'existe quasiment aucune urbe antique d'Italie qui ne soit d'origine étrusque, comme

l'attestent de nombreux monuments, tous construits avec cette solidité et cette aspiration à l'éternité que l'on admira plus tard dans les ouvrages romans, circonstance qui prouve avec évidence que les Romains ne furent pas les inventeurs de ce type de constructions, mais qu'ils furent en l'espèce, et dans bien d'autres domaines, de serviles imitateurs de ce grand peuple qui les avait précédés mais qu'ils assujettirent bien qu'ils leur dussent absolument tout.

Le fait que les urbes étrusques aient été composées de quartiers très proches les uns des autres, lesquels constituaient ce que les historiens appellent des fédérations et que nous autres avons appelés des entités urbaines en raison de leur communauté d'intérêts, de leur égalité en droit et de la communicativité vive et active des groupes entre eux, ce fait est attesté par le grand nombre de ces groupes que, sous le nom d'urbe, nous rencontrons dans l'histoire de l'Italie primitive. Il est regrettable que l'œuvre de Caton¹⁰⁹ ait été perdue, où le sévère censeur avait compilé le fruit de ses recherches concernant les origines de toutes les urbes d'Italie. En l'absence de cette œuvre qui, dans les circonstances présentes, nous aurait assurément apporté d'innombrables données [164] concernant l'urbanisation primitive de la péninsule italienne, nous devons nous contenter du témoignage d'Élien¹¹⁰, pour qui il n'y avait auparavant dans ce territoire que 1197 urbes, nombre qui nous paraît sous-estimé car en survolant l'histoire de cette période, nous ne pouvons que constater la quantité de regroupements d'édifices appelés urbes, qui formaient chacun l'une des innombrables populations qui antérieurement à Rome, habitèrent l'Italie, et dont certains disputèrent pendant quelques siècles à cette arrogante république la domination exclusive de cette si belle région. On compte parmi ces peuples les Tyrrhéniens, les Ombriens, les Liguriens, les Adriens, les [Cascos]¹¹¹, les Latins, les Volsques, les Campaniens, les Picéniens, les Osques ou Etrusques, les Orobiens, les Herniques, les Euganéens, les Besciens, les Véronais, les Vénètes, les Prétutiens, les [Hastatos]¹¹², les Aurunces, les Abruzzes, les Vestins, les Marrucins, les Péligniens, les Marses, les Samnites, les Hirpiniens, les Lucaniens, les Frentans, les Œnôtres, les Bruttians, les Èques, les Rutules, les Laurentiens, les Mamertins, et tous ceux qui, à partir des nombreuses colonies grecques, s'établirent en Sicile, la peuplèrent et l'urbanisèrent selon le système prédominant en Grèce.

Parmi les urbes ou groupes urbanisés où chacun des peuples de l'Italie s'était établi, se détachait un noyau ou centre de son administration et de son gouvernement, qui constituait le véritable trait d'union entre toutes les urbes. Les Osques, les Tosques

et les Étrusques disposaient en outre de leur centre religieux, tant et si bien que Tarquinia était le centre civil et Cérès, le centre religieux.

Il découla de cette organisation le fait que l'Italie fût traversée de voies publiques qui facilitaient les très nombreuses communications qui, comme on le conçoit aisément, doivent exister entre des groupes de population unis sous une même bannière religieuse, sociale et politique, dont chacun ne formait qu'un grand quartier de l'immense urbe qui embrassait le peuple tout entier. Aujourd'hui encore, comme preuve irrécusable de ce que nous venons d'affirmer, on trouve entre Viù et Cérès les vestiges d'un chemin empierré qui assurait les communications entre ces deux groupes urbains et qui est certainement l'un des plus anciens monuments de voirie construit sur terre.

Tout ce que nous venons de dire, qui caractérise fondamentalement l'urbanisation étrusque et qui en vint à former l'urbanisation italienne, puis romaine, celle de ce peuple qui grâce à ses victoires éclatantes fit oublier tous ceux qui l'avaient précédé, qu'il assujettit en s'appropriant leur gloire passée, leurs inventions et leurs avancées en même temps qu'il les dépouillait de leurs richesses et de leurs dieux, ce caractère typique que [165] nous avons décrit révèle en définitive la différence essentielle qui existe entre cette urbanisation et celle des Grecs. Les *urbes* grecques, enfermées matériellement entre leurs murs, menaient une vie recroquevillée et égoïste, désireuses jusqu'au fanatisme le plus extrême de conserver une autonomie qui formait leur idéal suprême, fermaient leurs portes aux étrangers, qu'elles n'admettaient qu'en tant qu'esclaves. Au contraire, les *urbes* étrusques, fondées sur un système dilaté et expansif, considéraient tous les groupes urbanisés édifiés sur son territoire comme leurs propres membres, auxquels elles accordaient volontiers l'honneur de la citoyenneté, pour que ces nouveaux quartiers, en tant que nouvelles tribus d'un seul et même peuple, leur prêtent main forte spontanément et efficacement, soit pour les travaux agricoles, industriels ou mercantiles, ce qui permit de notables avancées, soit dans leurs entreprises guerrières, qui contribuèrent tant à diffuser la civilisation en Italie, et plus tard, dans tout le monde connu. Quel dommage que la civilisation et l'urbanisation étrusques, une fois tombées entre les mains des Romains, aient oublié leurs tendances d'origine et, sous l'impulsion de l'esprit municipal et étriqué des patriciens, étouffassent leurs aspirations universalistes. L'effet que l'urbanisation et la civilisation étrusques produisirent sur Rome dès son origine, est une preuve extrêmement convaincante des grands, voire des immenses résultats qu'on aurait pu espérer quant à la marche

progressive de l'humanité, si les Romains avaient appliqué ce système auquel ils devaient leur existence et leur grandeur originelle, à une échelle très large, comme ils auraient pu le faire quand, en tant que maîtres du monde, ils étaient les uniques arbitres de son destin.

Rome en effet, abstraction faite de l'origine fabuleuse que lui attribuèrent ses propres partisans et ceux d'Auguste, Rome, répétons-nous, ne fut qu'une petite *urbe* étrusque où trouvèrent un accueil favorable toutes les tribus et tous les individus qui s'y étaient regroupés, auxquels le Sénat, composé de ceux qui par la conquête et par la force s'étaient emparés de ce même territoire, avait concédé deux arpents de terre par individu ou par famille, avec l'obligation de payer un tribut ou canon, ce qui assurait au propriétaire d'en avoir l'usufruit ou le droit quiritaire¹¹³. C'est ainsi que les premiers conquérants, tout en s'assurant efficacement de conserver leur pouvoir, obtinrent la garantie de trouver dans cette plèbe regroupée et aventurière, des défenseurs zélés et acharnés du territoire conquis et, par conséquent, de leurs droits et prérogatives. Il est possible qu'à l'origine, le Sénat et le municpe, dont le président, le lucumon ou le roi défendait le prestige parmi [166] cette plèbe hétérogène, aient trouvé difficile de la maintenir regroupée et unie par un sentiment commun ; quoi qu'il en fût, le fait est que les orgueilleux patriciens, certains d'exercer leur domination par eux-mêmes sans qu'il fût nécessaire de recourir à la puissance royale, durent très vite se débarrasser de l'obstacle à leur ambition que constituait le monarque.

Pour le reste, la population de Rome était divisée en trois tribus, qui occupaient chacune un arrondissement ou un quartier distinct, et étaient gouvernées par leurs propres tribuns ainsi que par les curions¹¹⁴ chargés des auspices et des activités religieuses de la curie, car les curies qui constituaient une subdivision de la tribu peuvent en comparaison avec les sociétés modernes, être considérées comme des paroisses. Encore faut-il préciser que les tribuns et les décurions appartenaient à l'ordre sénatorial et faisaient de fait partie du sénat, qui constituait le conseil municipal ou la mairie, laquelle possédait, et elle seule, toutes les compétences de gestion de la commune.

Cette organisation essentiellement étrusque, du point de vue de l'urbanisation tout autant qu'en matière politique ou civile, rendait possible tout développement ou agrandissement, sans porter atteinte à l'essence des institutions ni à la division du terrain. Si bien que lorsque plus tard la population augmenta par agrégation spontanée

ou forcée des villages alentour, il suffit d'augmenter le nombre de tribus ou de quartiers, et par conséquent celui des paroisses ou curies, donner à chaque nouvelle tribu son contingent de terres, où chaque famille pouvait construire sa baraque sur son propre champ, et élargir ce faisant l'enceinte en conséquence. C'est ainsi que l'*urbe* romaine put s'étendre et accroître son pouvoir et son importance sans jamais renoncer à son organisation primitive.

2A.

Caractère ruralisant de l'urbanisation romaine primitive.

Il ressort de ce qui précède que l'urbanisation romaine, ainsi que l'urbanisation étrusque dont elle dérive, n'étaient qu'une réminiscence et un supplétif à l'urbanisation que nous avons appelée babylonienne ou [167] ruralisée. Que l'on se souvienne de ce que nous avons dit à son sujet pour s'en convaincre. Et que l'on ne vienne pas dire que l'enceinte étrusquée de la Rome primitive, à l'origine réduite à l'un des monticules qui constituaient le relief du territoire où elle fut fondée, enceinte qui, avec le temps en vint à embrasser les sept collines, que l'on ne vienne pas dire, répétons-nous, que cette enceinte qui fut toujours étrusquée, même lorsqu'elle s'élargit, était insuffisante pour englober une grande *urbe* construite selon le système extensif ; car cette enceinte qui à ses débuts, fut sacrée et exclusivement destinée aux aristocrates, et qui lorsqu'elle s'élargit plus tard accueillit un grand nombre de baraques plébéiennes, ne fut jamais véritablement l'*urbe* romaine, le *municipe* romain ; cette Rome, qui avait été construite pour avoir un destin providentiel, pour montrer le chemin qui devait conduire l'humanité à la grande fraternité universelle¹¹⁵, cette Rome ne demeura jamais enfermée dans une enceinte si étrusquée, même à l'époque où le périmètre des murailles fut le plus grand. Rome qui partait à la conquête de peuples entiers pour les conduire vers son

territoire et augmenter ainsi sa population et le nombre de ses guerriers comme de ses cultivateurs, ne put se contenter ni ne se contenta en effet de limites si contraignantes.

Quand, dans la période de l'histoire classique connue sous le nom de règne de Tullius¹¹⁶, dont on suppose que d'esclave il devint roi, alors qu'il s'agit peut-être d'une espèce de mythe correspondant à la conquête de nouveaux droits par la plèbe, jusque-là considérée comme moins que rien, quand à cette époque on procéda à une nouvelle division du territoire romain en dix-neuf portions pour autant de tribus, seules quatre d'entre elles restèrent à l'intérieur de l'enceinte, occupant ainsi les quatre quartiers urbains que comprenaient jusqu'alors les sept collines, car les monts Esquilin et Viminal furent à l'époque intégrés à l'enceinte, quand les quinze tribus restantes se dispersèrent dans la campagne (*rus*), raison pour laquelle on les qualifia de rurales. Cela signifie que la partie principale, ou tout au moins la plus peuplée de Rome, s'étendait à l'extérieur des murailles, dans d'humbles huttes réparties alentour. On aurait tort de croire que ces quinze tribus furent considérées comme des catégories inférieures, qui ne méritaient pas l'estime que l'on portait aux quatre tribus urbaines et que, pour cette raison, l'on reléguait à l'extérieur ; car c'est tout le contraire qui arriva car, comme le rapporte l'histoire véritable, connue et authentique, les familles de propriétaires les plus riches et les plus distinguées parmi la plèbe, cherchaient à faire partie des tribus rurales qui étaient les premières à apporter leurs suffrages, et évitaient de rejoindre les tribus urbaines qui votaient en dernier – ce qui rendait bien souvent leurs votes inutiles – et qui, au bout d'un certain temps, se limitèrent aux familles paresseuses, aux plus pauvres et [168] improductifs qui, lorsque la corruption commença à se répandre, après avoir constitué la clientèle des puissants, en devinrent les *ombres* et les parasites. Et l'attrait qu'exercèrent plus tard les tribus rurales en raison de la pureté de leurs coutumes, du grand confort qui était le leur, de la liberté domestique dont elles jouissaient, et dont les orgueilleux pères de familles étaient si fiers, cet attrait fut tel que les familles des sénateurs elles-mêmes voulaient en être ; de sorte qu'à l'époque de la splendeur et de la puissance de la république, le Sénat disposa d'un grand nombre d'agents qui sous le nom de *viatores*, comparables sinon identiques à nos anciens messagers, parcouraient la campagne et portaient de maison en maison les courriers de convocation. Les tribuns avaient aussi leurs *viatores*, dont l'objectif était analogue, bien qu'ils fussent moins indispensables, car la plèbe était habituée à se réunir les jours de fête ou de marché, que l'on appelait *nundinæ* parce qu'ils étaient célébrés tous les neuf jours, où accouraient

tribuns et gens du commun. Or, bien que l'on n'organisât pas de réunion au forum sur le champ, c'était l'occasion de fixer le jour et l'heure où elle devait avoir lieu.

On voit donc que l'*urbe* romaine, loin d'être un environnement peuplé enfermé à l'intérieur d'une enceinte, était, comme nous l'avons dit précédemment, une magnifique reproduction, une imitation perfectionnée et considérablement améliorée de l'urbanisation asiatique, dont les Étrusques avaient conservé la tradition bien présente, qu'ils transmirent à toute l'Italie où elle s'implanta, et dont Rome fut l'expression la plus grandiose et admirable.

Et cette urbanisation extensive, libérale, ruralisée, qui permettait à un Cincinnatus et aux citoyens les plus distingués de s'occuper personnellement des tâches agricoles de leur propriété, sans négliger pour autant les sérieux négoce que leur imposaient le soutien et le développement de la chose publique, cette urbanisation fut si favorable à la liberté publique et à la construction de l'État, qu'à mesure que cette plèbe, si vilipendée par les anciens aristocrates, obtenait pas à pas et avec une persévérance inébranlable, l'élargissement de ses droits civiles et politiques et l'amélioration de sa condition au point d'égaliser celle de ses anciens seigneurs, elle conquérait aussi, d'abord les peuples voisins, puis tout le reste de l'Italie et finalement l'intégralité du monde connu. Ce résultat éloquent, exclusivement dû à l'urbanisation ruralisée qui habitua les citoyens romains à vivre en toute indépendance, comme autant de rois en leurs royaumes, et qui leur conféra cette vigueur altière, si l'on veut, mais insoumise, qui les rendit invincibles, est la preuve irréfutable que, pour maintenir l'esprit public, pour développer l'amour de la patrie, pour promouvoir le noble sentiment de la dignité de l'individu et de juste et raisonnable liberté, il n'est pas indispensable de produire ce frottement violent [169] qu'occasionne nécessairement l'urbanisation excessivement densifiée, agglutinée et comprimée, à laquelle furent confrontés les peuples grecs en s'enfermant dans des enceintes réduites au-delà desquelles il n'y avait ni patrie, ni humanité ; seul suffit le contact vivifiant et communicatif que produisent les grandes réunions publiques, soit sur les marchés, soit sur le forum ou au champ de Mars, où l'esprit des citoyens revigoré par la vie laborieuse et libre de la campagne, sait prendre des résolutions appropriées et les mener à bien avec une irrésistible fermeté. Le frottement continu, forcé et violent qu'impose l'urbanisation agglomérée, commence par dépouiller l'homme de sa dignité personnelle et la famille de son indépendance et, en l'obligeant à vivre dans des logements exigus préjudiciables à ses forces physiques, il

finit par consumer son énergie morale et par le rendre incapable de prendre de grandes et héroïques résolutions.

3A.

Causes et effets de la condensation postérieure

On nous dira que Rome, en dépit des effets heureux de cette urbanisation ruralisée que nous avons tant vantée, se corrompit aussi ; elle aussi dégénéra et en vint finalement à être victime de la tyrannie et du mépris des nations qu'elle avait conquises, et que par conséquent les bons résultats d'une telle urbanisation ne doivent pas être si salutaires et durables qu'on le prétend. À cela nous répondrons que si l'organisation de Rome avait été complètement ruralisée, si la volonté d'extension qui pendant les premiers siècles y prédomina, avait subsisté et duré, si elle s'était manifestée et maintenue au fil du développement extraordinaire des événements dont elle fut témoin, il est très probable voire certain que, malgré les revers de fortune, les pertes et démembrements des pays conquis auxquels elle aurait dû faire face en tant qu'État ou nation, elle aurait pu conserver à jamais son indépendance, sa dignité, ses droits, tout en réalisant de longue date et sur des bases très solides l'unité italienne à laquelle, de nos jours et après deux mille ans, nous voyons consacrer d'héroïques efforts qui, jusqu'à présent n'ont pu y parvenir.

[170] Les principes sur lesquels reposait le système urbanisateur des Étrusques puis celui des Romains, étaient très bons, très solides, et hautement favorables à l'humanité, mais ils subirent malheureusement quelques modifications dans leur application ultérieure, quand les aventuriers d'Albe¹¹⁷ s'installèrent au Capitole. Dans la mesure où ces aventuriers avaient besoin de l'appui d'étrangers qui les aidassent dans la réalisation de leurs projets, ils intégrèrent et réservèrent un bon accueil à tous ceux qui se présentaient, sans leur demander d'où ils venaient, ce qu'ils avaient été auparavant ni

où ils allaient car, certains qu'ils étaient que l'intention des nouveaux venus n'était autre que de prendre une part du butin qu'ils se procuraient lors de leurs fréquentes expéditions, il leur importait très peu de savoir s'ils étaient des esclaves fugitifs ou criminels, des proscrits ou des vagabonds de basse extraction, puisqu'ils ne recherchaient que leur coopération. Malgré cela, et peut-être pour cette raison même, ils réservèrent sur la colline qui dominait le territoire occupé, une enceinte sacrée qui leur fut exclusivement dédiée, où ils se concentrèrent avec leurs familles, leurs domestiques et leurs esclaves, persuadés sans doute qu'une troupe si hétérogène de par son origine, sa condition, ses coutumes et ses instincts, ne devait leur inspirer qu'une confiance limitée. Bien que cette enceinte sacrée s'élargît de plus en plus au fil des époques successives, elle n'abrita quasiment que ces familles dont l'immoralité conduisait à devenir volontairement les esclaves de la classe patricienne, sans l'être toutefois officiellement. Mais tous ceux qui, au fond de leur poitrine, ressentaient quelque désir plus élevé, préféraient vivre au milieu de leur champ de deux arpents, en se soumettant, non sans peine, au *vectigal*¹¹⁸ ou canon que les Patriciens leur imposaient de payer. C'est-à-dire que depuis le début, la classe la moins élevée et la plus immorale de la société vécut à l'intérieur de l'enceinte entourée de murailles, quand ne restait à la campagne que celle qu'on pourrait appeler la classe moyenne, à supposer qu'elle pût exister chez un peuple essentiellement guerrier, qui regardait avec dégoût et laissait aux esclaves et aux affranchis l'exercice des arts et des tâches utiles, y compris le commerce, en n'accordant qu'à l'agriculture sa seule considération.

Cette séparation qui contribuait si puissamment à susciter de la haine entre Patriciens et Plébéiens produisait une hétérogénéité notable dans le système d'urbanisation, et par conséquent une disparité importante des coutumes, des instincts et des aspirations. Une telle situation, toujours préjudiciable, infléchit la tendance naturelle du système étrusque. Les citoyens qui vivaient à la campagne une vie indépendante et extensive, aspiraient naturellement à ce que l'*urbe* romaine s'étende et se dilate à mesure qu'ils s'emparaient par annexion ou conquête des territoires qu'occupaient les [171] peuples, qu'il aurait été nécessaire de diviser en de nouvelles tribus et quartiers tout en concédant à leurs membres les droits liés à la citoyenneté. Mais ces concessions, qui auraient tant contribué au perfectionnement matériel et politique de Rome et qui auraient tôt fait d'éviter de cruelles et longues guerres entre des peuples destinés à se considérer comme frères, et dont l'orgueil et l'amour propre

s'offusquait et se plaignait continuellement des vexations innombrables dont ils étaient victimes, ces concessions si cohérentes avec la pensée qui avait présidé lors de la fondation de cette urbe qui embrassait avec affection tous ceux qui venaient lui offrir leurs services, rencontrèrent cependant une opposition constante, tenace, invincible, chez les Patriciens qui regardaient avec une méfiance justifiée l'accroissement de la classe plébéienne et craignaient de perdre leur prépondérance le jour où celle-ci, sachant qu'elle était majoritaire, prendrait conscience de son pouvoir. L'esprit de classe ou de corporation était tel, même plus tard, quand les Plébéiens pouvaient désormais intégrer la classe patricienne ou sénatoriale – et de fait un grand nombre d'entre eux en firent partie en se confondant avec une noblesse de sang relativement appauvrie – même à cette époque, la classe privilégiée continua de s'opposer, tout comme elle l'avait fait jusque-là, à l'annexion complète et totale des peuples italiques par l'urbe romaine. Seul Jules César s'efforça avec persévérance de réaliser cette idée, et il y serait probablement parvenu au moment opportun, pour éviter la ruine et la décadence de cette urbe omnipotente, si le poing de Brutus n'avait mis un terme prématuré à son existence.

Il résulta de cet événement, qui retarda la marche de la civilisation pendant plusieurs siècles, deux choses particulièrement funestes, autant pour l'urbanisation que pour la république romaine. En premier lieu, toutes les familles d'Italie, tous les hommes de valeur et d'ambition se déplacèrent en masse à Rome pour y jouir et y exercer la plénitude de leurs droits de citoyenneté, et fuir en même temps les exactions et l'humiliante tyrannie de ceux qui exerçaient dans les provinces l'autorité suprême au nom du sénat et du peuple romain. En second lieu, depuis de très nombreuses années, aucune colonie n'avait été fondée, alors que les anciens Romains avaient constamment usé de ce moyen, soit pour étendre le pouvoir de leur urbe dont les colonies étaient considérées comme partie intégrante, soit pour limiter les obstacles à la bonne marche de la chose publique qu'opposaient les pauvres et les mécontents que les colons trouvaient sur leur chemin. C'est-à-dire qu'en même temps qu'il existait une cause permanente et puissante produisant une augmentation excessive de la population, on avait négligé le remède qu'en temps normal on aurait systématiquement appliqué avec prévoyance et sagesse pour [172] prévenir les maux consécutifs à cette concentration immodérée d'habitants.

Il en découla principalement et très exactement la ruine de Rome. La concentration des habitants y fut si importante qu'aux dernières heures de César, on comptait dans son enceinte 450 000 citoyens aptes au service militaire, alors que le territoire de l'Italie qui, entre la première et la deuxième guerre punique, comptait trois millions et demi d'habitants, n'en comptait plus alors qu'un million et demi. Or, ce nombre immense d'habitants, dont à peine 2000 disposaient d'un patrimoine, selon Marcius Philippus, se trouvaient réduits à la dure nécessité de vivre entassés dans l'infâme quartier de Subure, soit dans de petites cahutes construites sur les bords du Tibre, où ils étaient fréquemment victimes des crues de la rivière, soit dans des immeubles de sept ou huit étages. Et ces logements exigus et immondes où se mélangeait la lie de la société devinrent les foyer de la plus dépravée et odieuse corruption, tant physique que morale.

Or cette population condamnée à vivre dans de tels logements, sans air ni soleil, n'avait d'autre ressource pour garantir sa misérable existence, que de monnayer son suffrage, son poing, ses activités indécentes, sa dignité, son corps, au premier venu désireux de les lui acheter pour quelques pièces. Ainsi s'explique comment les ambitieux de toute condition et de toute origine rencontrèrent toujours de nombreux bandits prêts à tout, du moment qu'on pouvait leur promettre une gratification, le pillage ou tout autre récompense analogue, telle que la calomnie, la délation ou l'assassinat.

Le luxe qu'apportèrent les conquistadors d'Asie ne fut assurément pas aussi funeste pour Rome que cette perversion morale et physique occasionnée par l'entassement inexorable des habitants. Si bien que les troubles, les affrontements, les combats sanglants par lesquels le peuple-roi détruisait ses propres entrailles, trouvaient systématiquement leur origine et partaient non pas des quartiers de la cité ruralisée où trouvaient refuge, repos et sécurité les familles honorables qui portaient en horreur ces scandaleux agissements, mais du noyau de population enfermé à l'intérieur des murailles, où vivait cette masse nombreuse, immorale et corrompue désireuse à toute heure de se livrer à toute forme d'excès, par lesquels elle trouvait une compensation aux privations auxquelles, dans sa vie ordinaire, elle se voyait condamnée.

Voici comment une urbanisation vicieuse en vint à ruiner la nation la plus puissante qui ait jamais existé sur Terre. Si cette urbanisation avait suivi et prolongé la tradition étrusque qui lui servit de modèle à l'origine, Rome aurait rapidement absorbé [173] toute l'Italie, qui se serait transformée en districts et quartiers, et plus tard elle

aurait pu abriter sous sa cape le monde entier connu à l'époque. Celui-ci, une fois civilisé et urbanisé selon le style romain qui exerçait sur tous les peuples une force assimilatrice irrésistible, se serait retrouvé uni par des liens étroits et fraternels, et aurait pu se livrer librement et sans entraves au progrès, à l'amélioration et à la prospérité de la grande famille humaine.

4A.

Urbanisation romaine dans les provinces romaines.

A la chute de l'Empire, l'urbanisation que les Romains avaient adoptée et diffusée ne s'effaça pas du monde qu'ils avaient civilisé. Souvenons-nous, comme nous l'avons dit en d'autres occasions, que l'urbanisation a un caractère et des fondements matériels stables qui la rendent permanente et durable malgré les vicissitudes dont peuvent souffrir d'autres institutions issues de la culture et de la civilisation d'un peuple. Celles-ci, qui se fondent sur des idées plus ou moins abstraites, peuvent en arriver à s'effacer sous l'effet d'institutions et d'idées différentes, alors que l'urbanisation, comme conséquence nécessaire d'un besoin matériel et même moral de l'homme civilisé, généralement caractérisée par des constructions solides et permanentes, continue de subsister en conservant pendant longtemps ses caractéristiques originaires. Il est exact, et c'est un fait que l'histoire de l'humanité ne peut qu'attester, que les formes élémentaires, de même que les constructions secondaires, se modifient et changent parfois, prennent une autre allure, et présentent un profil différent, une expression nouvelle, pour accompagner la tendance d'une nouvelle civilisation et s'adapter le plus possible à ses besoins ; mais ces changements n'ont jamais été soudains ni brusques, mais plutôt l'œuvre des siècles et de cette espèce de calme lenteur avec laquelle l'humanité a avancé constamment jusqu'à nos jours, en attendant la disparition

naturelle et spontanée des constructions existantes, scrupuleusement respectées, pour, sur leurs ruines, les remplacer par d'autres, mieux adaptées aux nécessités et aux attentes actuelles. Car aujourd'hui, nous sentons une impatience fébrile pour créer une urbanisation neuve, qui soit à la hauteur des [174] progrès nouveaux, de cette nouvelle civilisation qu'ont créée les applications merveilleuses de la vapeur et de l'électricité, et parce qu'aujourd'hui nous attendons avec une sorte d'assurance le triomphe rapide et total de cette nouvelle urbanisation ; ce qui ne doit pas nous conduire à en inférer que l'on a agi aussi rapidement dans le passé. La civilisation de la vapeur et de l'électricité a plus de force, plus de vigueur, un élan plus irrésistible et plus efficace, des moyens plus puissants, que toutes les autres civilisations qui nous ont précédés. Si bien que la transformation qu'aujourd'hui nous attendons en matière d'urbanisation, transformation qui préoccupe tous les gouvernements du vieux monde, qui a déjà commencé, qui marche puissamment et rapidement vers son objectif, et à laquelle nous assistons comme si de rien n'était, cette transformation n'a pu se faire par le passé, notamment en raison du caractère intransigeant qu'avait jadis l'institution de la propriété, si bien que l'on se voit dans l'obligation de renoncer en partie à cette rigidité devant des considérations d'utilité publique, qui sont désormais devenues des raisons d'État dans les peuples modernes.

De toute façon, si l'on revient à notre propos, nous répéterons que l'urbanisation romaine ne tomba pas avec le peuple qui lui avait fait voir le jour, ou qui pour le moins l'avait généralisée. Cette urbanisation s'était propagée dans toute l'Europe, de la même manière et avec encore plus de force que les coutumes, la législation et la langue du Latium, grâce aux innombrables colonies qui, pendant la République puis pendant l'Empire, s'étaient répandues de toute part, soit au cœur des pays conquis pour parvenir à les assimiler, soit aux ultimes confins de l'Empire, pour défendre le territoire. Contrairement à celles des Grecs qui furent fondées par des individus et ne conservaient aucun lien de subordination avec la matrice dont elles émanaient, mais œuvraient au contraire à leur seul avantage, selon leurs caprices et en toute indépendance, ces colonies romaines étaient fondées de manière officielle et solennelle, sur accord du Sénat et du peuple romain et après consultation de la volonté des dieux : lorsque la population émigrante quittait l'enceinte de Rome, elle emportait avec elle les institutions civiles, religieuses et politiques de la métropole, à laquelle la nouvelle *urbe* continuait d'appartenir, et qui, à cet égard, devait constituer un nouveau quartier rural

de Rome. Et afin de matérialiser, non pas tant cette dépendance que cette communauté ou plutôt, cette unité institutionnelle et juridique, pour mieux l'affirmer, pour lui donner une forme tangible, pour pouvoir dire que le terrain sur lequel la colonie allait s'établir était la *terre*¹¹⁹ même de Rome, les colons emportaient avec eux un petit pot de terre extraite de l'enceinte de Rome, et la répandaient solennellement sur le nouvel [175] emplacement délimité, avec force formalités religieuses, par un couple de bœufs sacrés.

Or, une fois ces colonies constituées, composées de citoyens romains qui, en tant que tels, conservaient la pleine jouissance de leurs droits, droits qu'ils pouvaient exercer à leur convenance sur le Champ de Mars ou au forum romain, il est clair que c'est avec beaucoup de vigueur qu'ils défendaient et propageaient l'esprit urbanisant et civilisateur de la cité qui les avaient vu naître, et dont ils foulaient matériellement la *terre*, quelle que fût la distance qui les séparât d'elle.

On comprend aisément que les *urbes*, dont les légionnaires vétérans, venus avec leurs familles, dirigeaient la fondation, devaient prendre la forme, tout au moins dans l'enceinte sacrée, d'un *Castrum* ou campement, où s'élevaient des tentes ou des huttes que l'on remplaçait progressivement par de plus solides édifices.

Cependant, les places, sur le modèle du Champ de Mars et du Forum de Rome, ne manquaient pas : c'est une des cause de l'existence d'espaces vides, qui, dans notre actuelle urbanisation, n'ont aucune raison d'être, étant donné qu'ils ne sont en toute rigueur d'aucun intérêt, ni pour permettre aux populations de s'étendre, ni pour apporter davantage d'espace au mouvement urbain, ni même pour être utilisés comme places de marchés.

Ce n'est toutefois pas à l'intérieur de l'enceinte de chaque colonie que l'on doit chercher l'importante influence de l'urbanisation romaine. Cette influence était beaucoup plus puissante et bénéfique à l'extérieur, et se faisait sentir dans toute la région voisine, à quelques milles de distance. Autour de la colonie, et comme pour rechercher la puissante aile protectrice de Rome dans cette enceinte, des groupes de population se formaient, auxquels on concédait quelques droits appelés municipaux, analogue à ceux de la citoyenneté romaine. Partout où la situation et les caractéristiques topographiques étaient favorables, ces municipes, qui ne renonçaient à leurs us et coutumes spécifiques que pour s'assimiler progressivement à Rome, s'étendirent au point de dépasser en population et en importance le noyau primitif que formait l'enceinte sacrée de la colonie, avec laquelle elles finissaient par fusionner. Telle est

l'origine d'un grand nombre d'urbes très importantes, qui jouèrent par la suite un rôle majeur dans l'Histoire, dont beaucoup subsistent aujourd'hui et occupent un rang élevé, tandis que d'autres sont tombées sous l'effet des grands bouleversements et des guerres destructrices dont l'Europe fut victime lors des invasions Barbares venues du Nord.

[176] Il ne faut pas croire que l'influence de l'urbanisation romaine s'exerçât uniquement et exclusivement par le biais des colonies. Les conquérants du monde s'emparèrent d'un grand nombre d'urbes antiques, qu'ils ne détruisirent pas toujours, comme Carthage, mais qu'ils respectèrent au contraire en y établissant parfois le siège de leur pouvoir. L'Histoire nous dit simplement que dans presque toutes ces urbes, les Romains élevèrent de grands monuments, des édifices publics, des aqueducs, des voies et des ponts ; mais celui qui examine attentivement le labyrinthe confus que constituent leurs rues, leurs places et leurs croisements, ne peut que noter l'influence de Rome, et parfois même, malgré le temps passé et la longueur des années, indiquer le point de départ de cette urbanisation. Il pourrait expliquer de quelle manière et sous quelles formes successives s'étendit l'ancienne enceinte que trouvèrent les Romains, dont ils annexèrent et absorbèrent la banlieue¹²⁰, qui comme à Rome, se formait autour de chaque urbe ou point où s'étaient durablement établis les conquérants. Ainsi, il est certain que les banlieues, inconnues dans l'urbanisation grecque et asiatique primitive, et qui constituent une sorte de ruralisation de cette dernière, ces banlieues que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de faubourgs¹²¹, sont principalement dues à l'urbanisation étrusco-romaine.

Ce que nous venons de dire prouve avec la plus grande évidence la puissante, extraordinaire et transcendante influence, qu'exerça dès le début, qu'exerça par la suite et que continue d'exercer l'esprit universaliste de l'urbanisation étrusque, poursuivie et propagée par les Romains. Cela prouve aussi que lorsqu'un fait ou une institution sont cohérents avec les instincts et les aspirations de l'humanité, ils ne périssent pas avec leurs auteurs, ni ne disparaissent avec le temps, ni ne succombent sous la force des événements les plus graves, des perturbations les plus profondes, des changements les plus radicaux ; il survivent au contraire, triomphent et prédominent, et les tempêtes qui devraient selon toute apparence les terrasser, ne font que leur donner plus de force et de pouvoir, et favoriser leur développement. C'est ce qui arriva à l'urbanisation étrusco-romaine, qui subit de grandes modifications, comme nous allons désormais le voir.

[177]

§. V.

URBANISATION FÉODALE

C'est un fait que l'urbanisation romaine sauva le monde lors du grand cataclysme produit par la destruction de l'Empire romain. Beaucoup trouveront cette affirmation bien hasardeuse ; elle ne cesse pour autant d'être vraie. L'anarchie était totale, le déchaînement épouvantable, l'individualisme sans retenue d'aucune sorte et absolument barbare de surcroît. La société était en morceaux, mais elle ne disparut ni ne mourut pour autant, car chacun de ces morceaux, sur le modèle de certains insectes, acquièrent une vie propre. Où eut donc lieu cette métamorphose vitale, où cette nouvelle vie se cacha-t-elle pour survivre au beau milieu de la catastrophe universelle survenue ? Elle se concentra dans les urbes, où les Barbares envahisseurs ne parvinrent pas à l'anéantir. Sans cette urbanisation, la société aurait disparu en même temps que le monde romain, et la barbarie aurait contraint l'humanité à recommencer son cycle de conquêtes. Sur les murs de ces urbes éclata la force brutale des conquérants sauvages ; et même si beaucoup d'entre elles furent rasées, celles qui restèrent debout furent nombreuses, suffisamment pour dompter la férocité des conquérants et leur montrer ne serait-ce qu'une lueur de civilisation, pour qu'ils puissent la percevoir. Par la suite, l'élément barbare fut certes prépondérant, mais le fait est qu'il fut lui-même maîtrisé par ses propres victimes : c'est ainsi qu'il se mit en situation d'entreprendre une marche un tant soit peu régulière et moins destructrice qu'à ses débuts.

Après la destruction vint la fondation. Ceux qui avaient tant détruit fondèrent quelque chose, et ce qu'ils fondèrent, surtout en matière d'urbanisation puisque tel est notre propos, prit un caractère particulier, que nous allons examiner dans le présent

paragraphe. Pour ce faire, nous considérerons l'urbanisation féodale dans ses deux phases, dans celle de transition, dont nous parlerons d'abord (A), et dans celle de fonctionnement, dont nous parlerons ensuite (B).

[178]

A.

Époque de transition.

Après que Rome fut parvenue à l'apogée de son pouvoir et de sa grandeur, des milliers de Barbares venus du Nord tombèrent sur l'Empire, le ruinèrent et le détruisirent en réduisant à néant sa domination et en se partageant son vaste territoire. Au milieu de cette espèce de déluge de force brutale, tout périt ; tout, excepté l'urbanisation qui, comme l'arche sainte, sauva les municipes, base de la nouvelle civilisation qui, sur les ruines de l'ancien monde, devait se dresser, fleurir et relever l'humanité de son abatement, lui ouvrir de nouveaux horizons et lui montrer le chemin du progrès, qui devait la conduire à de nouvelles et très importantes conquêtes, dont naîtrait, avec le temps, une nouvelle époque, une nouvelle civilisation qui lui permettrait de s'approcher de plus en plus de la réalisation de son destin qui est de devenir une seule et même famille.

Une fois l'Empire romain vaincu, ses légions reléguées aux confins de l'Asie où il subirait plus tard une destruction comparable, les Barbares devenus maîtres du très vaste territoire que l'Empire avait occupé, inutile de préciser que ceux-ci s'emparèrent de toutes les urbes qui s'y trouvaient. Certaines furent complètement rasées, car elles résistèrent ; d'autres, qui se rendirent sous conditions, furent un peu plus respectées, bien que pour cette raison même, elles durent subir plus ou moins les rigueur du vainqueur.

Ce grand cataclysme contraria un temps la marche qu'avait entreprise l'urbanisation sous la protection de Rome. Les faubourgs furent abandonnés, et leurs habitants, fuyant les outrages et vexations de la soldatesque déchaînée, durent se réfugier à l'intérieur des enceintes emmurées, où pour cette raison, augmentèrent la concentration des édifices et la densité des habitants. C'est alors que les constructions vinrent occuper tout ou partie des espaces vides qui, lorsque de nouvelles extensions avaient eu lieu, étaient restés tels quels dans les faubourgs, lesquels étaient toujours plus aérés et ruralisés que le noyau primitif de n'importe quelle urbe.

Cette nouvelle concentration, bien que forcée et violente, fut [179] dans ces circonstances très favorable aux populations, car le contact plus fréquent entre les vaincus, qui ne pouvaient d'aucune sorte s'opposer aux vainqueurs, déboucha sur le fait qu'à l'intérieur de chaque urbe put se créer ou pour le moins se renforcer considérablement l'esprit public, et celui-ci montra à ces bons citoyens de la classe moyenne les ressorts de l'habileté ou de la force, selon les cas, pour faire valoir leurs droits municipaux contre la tyrannie des Barbares.

Cet esprit municipal dut lutter contre le féodalisme, institution oppressante que les hordes de Barbares avaient apportée. Certaines urbes faibles succombèrent, et prêtèrent allégeance à celui qui s'était emparé de leur territoire et qui prit le nom de seigneur ; mais la plupart s'opposèrent brillamment à une telle humiliation et conservèrent une autonomie garantie par un pouvoir centralisateur qui se développa et s'agrandit, en extension comme en importance, au point de les vassaliser à son tour.

Pendant la lutte, les municipes durent comprendre l'objet et l'utilité de la place publique, issue de l'urbanisation romaine, car les citoyens, au son de la cloche, s'y réunissaient pour délibérer sur les affaires communes.

Au beau milieu des conflits qui caractérisent cette époque de transition, un phénomène concernant l'urbanisation eut lieu, qui ne doit pas être passé sous silence, compte tenu de l'influence qu'il exerça. Une fois le féodalisme repoussé par les municipes existants, il était impossible que les chefs des Barbares, les ducs, comtes et barons s'habituaient à une vie tranquille et pacifique car ils ne pouvaient se passer de leurs vassaux et s'étaient par ailleurs habitués aux croisades et aventures guerrières ; aussi se proclamèrent-ils seigneurs de leur domaine et, suivis de quelques soldats et parfois aidés de ces gens avides d'aventures qui jamais ne font défaut, d'autant moins dans les périodes fortement troublées, ils allèrent établir une forteresse ou un château

féodal au milieu du territoire dont ils s'étaient proclamés maîtres et là, au pied de ce château qui symbolisait leur force, et autour d'une église qui évoquait la protection des faibles, une urbe fut fondée, dont les habitants étaient à la fois vassaux, soldats du seigneur, cultivateurs et défenseurs de ses terres. Ces urbes se multiplièrent dans toutes les nations, et malgré la condition peu enviable des habitants et les excès dont ils furent victimes, elles produisirent toujours de bénéfiques effets en diffusant la population qui s'était accumulée excessivement dans les grandes urbes, et en gagnant de surcroît pour un usage agricole des territoires auparavant sauvages et infertiles. Certains de ces villages menèrent une vie fragile et étriquée, dont il ne reste aujourd'hui que de misérables hameaux ; d'autres en revanche, en raison d'un [180] environnement favorable ou de l'intelligence d'un de leurs seigneurs, bénéficièrent d'un extraordinaire développement : certains parvinrent à imposer leurs conditions à leur seigneur et à améliorer ainsi leur situation ; d'autres secouèrent vigoureusement le joug en devenant des municipes indépendants, de *behetría*¹²² ou royaux, ainsi que nous avons coutume d'appeler les populations qui pouvaient tantôt s'autogouverner, choisir le seigneur, le patron ou le bienfaiteur qui leur plaisait le plus, tantôt être placées sous la protection de la monarchie.

2A.

Urbanisation féodale en fonctionnement effectif.

La fondation de ces villages qui fut pour ainsi dire une véritable mode qui subsista pendant plusieurs siècles et que les monarques eux-mêmes appliquèrent bien souvent pour contrarier les vellétés des seigneurs, la fondation de ces villages, répétons-nous, était systématiquement précédée, surtout en Espagne, de la publication de ce que l'on appelait les chartes de fondation¹²³, qui ne sont que des droits

municipaux, ou plutôt des conditions permettant d'établir les relations entre les colons et le fondateur, ainsi que les relations entre les colons eux-mêmes.

Ces espèces de constitutions urbanisatrices qui comportaient une dimension à la fois politique et sociale, prouvent, à la faveur de notre Espagne où elles étaient plus courantes, que le féodalisme pur du Nord, tel qu'il avait été mis en place par les peuples guerriers qui, sous différents noms, envahirent l'Europe, ne parvint jamais à s'implanter ici, et que lorsqu'il se présentait comme une sorte de nécessité sociale, il prit chez nous un caractère plus extensif, plus tolérant et libéral.

C'est ainsi que la population qui, sous l'effet des guerres menées par les Barbares, s'était concentrée et agglutinée d'une manière excessive dans les grandes urbes, se dispersa sur tout le territoire et partit, au bénéfice de l'urbanisation et de la culture, à la conquête de grandes contrées auparavant désertes et abandonnées aux bêtes fauves. Ce qui veut dire que, au beau milieu des troubles et des luttes sanglantes dont les peuples furent victimes pendant cette période que l'on appelle le Moyen âge, la civilisation avançait cependant, et l'humanité, puissamment soutenue par le nouveau système d'urbanisation dispersée établi et consacré par ceux-là même qui y paraissaient farouchement opposés, [181] enregistrait de nouveaux et importants progrès dans la tâche fastidieuse mais essentielle que lui avait assignée la Providence de juguler et de remplir la Terre.

Cette dispersion des ville, des lieu-dit et des villages fut, à n'en point douter, excessive, puisqu'elle rendait difficile le contact, les communications et la compréhension réciproque entre des peuples de même origine, aux intérêts communs, aux us et coutumes uniformes, et qui devaient par conséquent partager et consacrer leurs efforts à un même objectif ; mais laissons s'écouler quelques siècles et le génie de l'homme cherchera, trouvera et mettra en application un moyen qui permettra de neutraliser l'inconvénient de la dispersion démesurée, qui facilitera et accélérera les communications et fera disparaître les distances. Et ce moyen puissant, efficace, irrésistible que l'humanité accueillera à bras ouverts, comme le plus importants de ses triomphes, ne mettra pas seulement en contact les peuples de même origine : il établira en plus la fraternité évangélique entre toutes les nations et tous les États du monde. Et alors, cette dispersion qui, à ses débuts, put paraître néfaste, sera le plus puissant auxiliaire pour que la population violemment concentrée dans les grands centres se régule, et pour que puisse s'établir plus facilement l'unité de la grande famille humaine.

Mais n'anticipons pas sur les événements qui doivent venir naturellement et spontanément au fil de cette admirable chaîne de développements par laquelle la nature procède dans toutes ses grandes œuvres, et revenons à nos investigations historiques.

§. VI.

URBANISATION ARABO-ESPAGNOLE

Dans notre nation, alors que par ailleurs se développait et s'étendait le féodalisme, un événement très grave, qui commença au VIII^e siècle, était venu interrompre pour un temps la marche régulière et ordonnée de l'urbanisation. Les Arabes, qui avaient poussé leurs conquêtes [182] depuis l'Orient jusqu'aux limites occidentales de l'Afrique, ces hordes, nomades au début, puis converties en de terribles groupes armés par une religion qui devait se propager par le sabre, ces peuples insoumis envahirent presque toute la Péninsule ibérique, qu'ils combattirent et ravagèrent, en détruisant de nombreuses urbes, en repoussant une grande partie de la population vers les montagnes du Nord, et en restant par conséquent les maîtres absolus du pays.

On aurait pu craindre à cette époque l'extermination totale des races gothico-ibériques qui étaient parvenues à se fondre en une seule pour avoir vécu en pacifique harmonie pendant quelques siècles. Cependant, malgré leur férocité indomptable, leur intolérance religieuse, le fait qu'ils virent rapidement les Espagnols engager la reconquête et revenir ainsi sept siècles en arrière, les nouveaux occupants, dont les féroces instincts furent adoucis par le climat tempéré, mais aussi par prudence, évitèrent d'attiser la colère d'un peuple qu'ils avaient envahi par surprise alors qu'il se trouvait désarmé, bien qu'il ne manquât pas de courage. Toujours est-il que non seulement ils n'exterminèrent pas ce peuple, mais ils le laissèrent occuper pacifiquement ses maisons et ses temples. Si bien que la majeure partie des urbes, même celles où ils rencontrèrent la plus grande résistance, restèrent debout, où la population

chrétienne vivait mêlée aux soldats arabes et à leurs familles qui, comme cela se pratiquait dans les armées orientales, les avaient rejoints.

Nous avons dit que la majeure partie des urbes, presque toutes, restèrent debout, et c'est une vérité historique qu'on ne saurait nier. Il n'en demeure pas moins qu'avec la domination des Maures, qui s'exerça pendant quelques siècles, ces mêmes urbes subirent d'importantes et profondes modifications. A cette époque en Espagne, se retrouvèrent face à face deux urbanisations trop différentes dans leurs origines et dans leurs caractéristiques, pour qu'elles puissent fusionner facilement, du moins sur le moment. L'urbanisation romaine, qui dominait dans la Péninsule, acceptée par les Goths qui n'en apportaient aucune susceptible de la remplacer, cette urbanisation essentiellement extensive, communicative et manifestement à tendance universaliste, ne pouvait demeurer en harmonie avec l'urbanisation arabe qui, compte tenu de son caractère concentré et replié sur lui-même, enfermait la famille derrière des murs épais, impénétrables, à l'abri non seulement des regards extérieurs mais encore de la lumière de la rue, qui ne pouvait y pénétrer que par des meurtrières et des persiennes ; c'est pourquoi la rue, cette partie si essentielle des urbes antiques d'origine romaine, et plus encore pendant les temps modernes, perd toute forme et toute signification dans les urbes arabes, [183] car elle y devient un simple passage, un couloir pourrait-on dire, destiné à faciliter l'entrée et la sortie de maisons aux petites portes, constamment fermées.

Ainsi, même si l'on peut supposer qu'au début de leur occupation, les Maures respectèrent les constructions existantes à défaut d'en trouver de meilleures à leur goût et de plus adaptées à leurs coutumes ; avec le temps, à mesure qu'ils s'enracinaient dans le pays, qu'ils se permettaient de mettre en ruine l'existant, et que leur richesse et leur pouvoir facilitaient la réalisation de leurs projets, ils édifièrent de nombreux édifices nouveaux à leur goût, édifices qui plus tard en vinrent à constituer l'urbe véritable. C'est ainsi que les rues devinrent de plus en plus étroites dans toutes les urbes où la culture arabe s'imposa, elles furent réduites à leur plus simple expression ; et en procédant de la sorte, les nouveaux urbanisateurs gagnaient sur deux tableaux car, en même temps qu'ils réduisaient les voies urbaines à de simples allées, ce qui correspondait à leur intention, ils parvenaient, en leur adjoignant le terrain soustrait à la rue, à donner plus de profondeur aux anciennes parcelles qui n'en avaient généralement pas beaucoup.

Cependant, cette profondeur plus grande était loin de suffire à la vie domestique d'une famille arabe, condamnée à un enfermement constant et, pourrait-on dire, hermétique. Il en découla deux choses, remarquables l'une comme l'autre. La première, c'est que les familles aisées recherchaient aux limites des urbes des espaces pour y construire de grands patios et jardins ; la seconde, c'est que la majorité, privée de ressources, se contentait d'aménager au centre ou au fond de la maison un patio aussi grand que le permettait la parcelle, en compensant le manque d'espaces par des installations plus ou moins décentes.

C'est ainsi que dans toutes les urbes importantes d'Espagne occupées par les Sarrazins, se développa ce type spécial d'urbanisation, à la fois général et particulier, que nous pouvons encore observer dans la plupart de nos urbes méridionales et qui révèle si nettement l'origine qui est la leur.

Ce type d'urbanisation, que nous avons qualifié à juste titre de spécial, n'est pas purement arabe ou oriental, parce que l'urbanisation existante empêcha les Maures de l'établir dans toute sa pureté : confrontés à de grandes difficultés matérielles et à une lutte incessante imposée par les raids dévastateurs des chrétiens, il leur était impossible d'élargir la surface des urbes, ce qui aurait rendu plus difficile leur protection, si bien qu'ils se retrouvèrent dans la cruelle nécessité d'adapter leurs [184] constructions aux circonstances impérieuses dans lesquelles ils se trouvaient. C'est pourquoi ils adoptèrent une espèce de moyen terme, en se contentant de donner à leurs maisons des formes orientales, en sacrifiant leur superficie. Ils firent, non pas ce qu'ils voulurent, mais ce qu'ils purent.

Un autre phénomène d'urbanisation eut lieu pendant la domination arabe et la Guerre de sept siècles, à savoir le fait que quelques urbes qui, ou bien n'avaient jamais existé auparavant, ou bien avaient été de simples lieux insignifiants, surgirent pour ainsi dire du néant et acquirent renommée et importance. Telles furent par exemple Magerit¹²⁴, puis Madrid, Guadalajara et beaucoup d'autres, dont le nom typiquement arabe nous révèle l'origine.

Cela signifie que l'urbanisation générale ne perdit rien en Espagne avec la domination sarrasine, mais qu'elle fit au contraire de nouvelles conquêtes, car en plus de la croissance des anciennes urbes et de la fondation de ces nouvelles urbes dont nous venons de parler, nous rencontrons dans les très vastes contrées où cette domination s'installa pendant très longtemps, une population nombreuse et dispersée dans

d'innombrables villages, hameaux et fermes, qui se consacraient à la culture de champs fécondés par d'ingénieux systèmes d'irrigation habilement mis en place par les conquérants qui, grâce à ces infrastructures d'une extraordinaire utilité publique, surent s'opposer au dictat des Barbares.

Ce qui donna un coup fatal à l'urbanisation fut le décret d'expulsion des Maures qui, en exfiltrant le peuple Maure de la Péninsule, eut certes des effets politiques bénéfiques ; mais nous pensons que ces effets ne compensèrent pas les grands maux qu'il déclencha sur le plan économique, urbain et même social, en laissant incultes et désertes de vastes régions auparavant fertiles et peuplées.

Par chance, une partie des éléments d'urbanisation rurale que nous devons aux Arabes subsistèrent et existent toujours. Dans la nouvelle configuration que prend de nos jours la civilisation, il y a lieu d'espérer que le grand vide que laissèrent dans l'urbanisation de nos campagnes les Maures fuyant vers l'Afrique, vide que trois siècles ne sont toujours pas parvenus à combler, pourra à l'avenir l'être totalement.

Avant d'achever la tâche que nous nous sommes imposée et d'exposer avec impartialité et franchise l'influence qu'exerça en Espagne l'urbanisation arabe importée par les idolâtres de Mahomet, nous devons faire remarquer que cette influence, d'un point de vue général, ne put être que bénéfique et favorable, même si, compte tenu de ses effets sur l'intérieur des [185] urbes existantes, la réduction et, pourrait-on dire, la suppression des rues, transformées, comme nous l'avons dit plus haut, en de simples sentiers privant les habitants de lumière et d'aération, fut hautement préjudiciable et même funeste à l'humanité, condamnée à vivre entassée et agglutinée dans ces amoncellements compacts d'édifices. Mais cette mauvaise influence n'est pas due, si l'on y fait bien attention, au système oriental, lui-même basé sur l'isolement de la famille et tendant naturellement et nécessairement à l'enracinement ; il est dû à deux causes distinctes, mais également dignes d'être prises en considération, car nous devons aujourd'hui encore en déplorer les effets.

La première de ces causes consiste en la manière irrégulière, inadéquate et même violente avec laquelle les Arabes, habitués à disposer de vastes terrains pour y établir leurs urbes à l'origine nomades, puis sédentaires, se virent contraints de s'installer à l'intérieur des enceintes emmurées qu'ils trouvèrent et qu'ils durent conserver pour faciliter leur défense. Ce fut là un inconvénient majeur, à n'en point douter, mais dont les conséquences ne furent pas pour eux si désastreuses qu'elles le furent pour nous, car

chaque maison étant destinée à l'usage exclusif d'une famille, l'amoncellement et l'agglutination des logements et des familles, qui se produisit avec le temps, ne pouvait avoir lieu. Malgré cela, il faut reconnaître que l'étroitesse des rues constitue toujours un grave préjudice.

Mais la situation s'aggrava et atteignit des proportions démesurées après la période de reconquête, quand la population chrétienne afflua en masse, et telle est la seconde cause que nous avons pointée plus haut, quand, répétons-nous, la population chrétienne afflua en masse vers les centres urbains que les Maures avaient abandonnés, quand cette population s'y installa sans prendre la peine d'y établir les conditions nécessaires et adaptées à la vie communicative des familles chrétiennes. Malgré ce changement brutal, sans y toucher, les transformer ou les élargir, on obligea les rues à rendre tous les services auxquels elles se destinent dans toutes les villes chrétiennes. Il en résulta une contradiction frappante et monstrueuse, qui a été mal comprise jusqu'à présent et à laquelle on songe tout juste à remédier.

[186]

§. VII.

URBANISATION HISPANO-AMÉRICAINÉ

A bien y regarder, cette espèce de monstruosité que nous avons évoquée à la fin du précédent paragraphe, ne fut pas une décision volontaire de nos ancêtres, mais le fruit de circonstances qui les poussèrent à se servir de tout ce qui était encore debout lorsqu'ils pénétraient dans les urbes arabes et qu'il leur était impossible de remplacer immédiatement par autre chose. Un campement composé de tentes ou d'abris légers et transportables, peut facilement s'improviser ; il n'en va pas de même d'une urbe à caractère permanent, et moins encore lorsque l'on en rencontre une préalablement établie, et qu'il faudrait détruire pour y construire une nouvelle. Cette substitution, nos

ancêtres ne la firent pas, tout occupés qu'ils étaient à l'entreprise difficile et constante de reconquête pour laquelle ils manquaient de temps, de moyens et de ressources ; au demeurant, il n'existe aucun exemple prouvant que quiconque s'y attela jamais. Tous les conquérants du monde ancien et moderne, mais plus particulièrement du monde ancien, où les conquêtes se traduisaient par l'extermination ou tout au moins l'expulsion d'une race ou d'un peuple, ont toujours trouvé beaucoup de satisfaction à s'emparer des maisons qui peu de temps auparavant avaient été occupées par leurs victimes. C'est précisément ce que firent nos armées et les peuples chrétiens de la reconquête.

Compte tenu de ce qui précède, la conduite qu'en ces temps obscurs tinrent nos ancêtres paraît pleinement justifiée : s'ils maintinrent en effet les urbes arabes dans la situation dans laquelle elles se trouvaient, situation incompatible avec la civilisation chrétienne, ce ne fut assurément pas parce qu'ils se laissèrent aller à quelque sentiment mesquin, ni qu'ils manquaient d'ambition, mais simplement en raison de l'extrême respect qu'ils témoignaient à l'existant, que l'on peut regretter, mais que l'on doit justifier au regard des nécessités impérieuses qu'ils rencontraient alors.

[187] Tant et si bien que notre race elle-même qui, pour les raisons évoquées, tolérait dans la Péninsule une telle monstruosité, une fois en situation d'œuvrer librement et aisément sous l'effet et l'inspiration de son génie et de son caractère généreux, fonda en Amérique de très vastes cités selon un système si parfait qu'il a pu servir pendant des siècles d'archétype et de modèle pour de nombreux peuples, même ceux que l'on considère comme étant les plus illustres et les plus cultivés. Nous allons le voir.

Cependant, avant de retracer cette urbanisation, nous devons rappeler, fût-ce sommairement, que la race américaine disposait de sa propre urbanisation qui, bien que très imparfaite, présente la caractéristique particulière, selon les rares éléments qui nous furent transmis par les premiers voyageurs qui la découvrirent alors qu'elle était encore en usage, d'être généralement dispersée et ruralisée. Pour autant, les guerres fréquentes que les peuples aborigènes se menaient avec acharnement les uns contre les autres, les obligèrent à se replier, à se retrancher et à se densifier. De ce phénomène, dont il y a lieu de supposer qu'il fut extrêmement répandu, l'histoire de la *conquista*¹²⁵ ne nous a laissé et transmis qu'un seul témoignage, que nous reproduisons dans notre

atlas (planche III, figure 1.), qui est extrait d'une œuvre¹²⁶ presque contemporaine à la *conquista*².

On y voit un véritable campement, semblable à ceux des camps romains, avec pour seule différence la forme circulaire de son mur d'enceinte, en lieu et place du rectangle caractéristique des camps romains en question. Ce plan remarquable nous montre que si la civilisation et la culture du peuple américain n'étaient sans doute pas, par rapport à l'Europe, aussi importantes que le prétendirent ceux qui assistèrent à leur découverte, [188] elles n'accusaient aucun retard en matière d'urbanisation. Pour nous autres qui examinons cette civilisation sous l'angle de l'urbanisation, il nous semble en effet que les fondateurs de Hochelaga et des autres urbes américaines de configuration analogue n'étaient pas, notamment dans certaines régions, si barbares qu'on a voulu le faire croire.

De surcroît, à une époque passée dont quelques monuments et majestueuses ruines trouvées sur ce continent nous donnent une vague idée, quelques peuples américains durent atteindre un plus haut degré de civilisation, une culture plus importante et une urbanisation bien plus perfectionnée que ce que trouvèrent les

² Pour donner une idée plus complète de l'urbanisation américaine, nous reproduiront ici textuellement ce qu'en dit, à sa manière, l'auteur à qui nous devons également le plan.

Des villes d'Amérique et en particulier de celle que l'on appelle Hochelaga, l'une des meilleures de la Nouvelle-France.

L'Amérique, avant que les Espagnols ne s'en emparent, avait de grands monarques qui résidaient dans des villes et des forteresses pas trop mal construites..... Ses palais étaient tous, à peu de chose près, comme celui que possédait le chef Comogre sur l'île d'Espagne ; ses villes étaient faites de bois et de palissades. Pour que l'on se fasse une idée générale de chacune, je dessinerai ici (planche XIV) la ville d'Hochelaga (*celle-là même que nous avons reproduite*).

Cette ville est de forme ronde : sa muraille est composée de gros panneaux, comme cela apparaît sur la planche citée ci-dessus. Elle a une hauteur de deux étages... Les maisons sont toutes en bois, couvertes de branches d'arbres. Leur largeur atteint 50 pas, sur une largeur d'environ 14 pas. Différentes familles, parents ou amis, habitent dans chacune d'elles, y vivent ensemble et constituent un seul foyer ; mais pour dormir, chacun se retire dans sa chambre... Elles disposent d'un grenier et de cuisines où l'on trouve des vasques et des barils... Cette ville est la capitale et la métropole de la province. Pour plus de sécurité, elle ne dispose que d'une porte et en son centre se trouve une place spacieuse où est édifié le palais du roi ou du cacique. En 1536 (date à laquelle les Français découvrirent cette province), celui-ci s'appelait Agouhanna. – *Tratado de arquitectura civil por D. Juan Caramvel, monge cisterciense, doctor y profesor de Sagrada Teología en la Universidad de Lovaina y ahora Arzobispo-Obispo de Vegeven, conde de Zem, etc., del Consejo de S. M., etc., en Vegeven, año de 1678.*

premiers découvreurs. Quel dommage que, faute de données, nous ne puissions bien connaître, apprécier et évaluer comme il se doit cette urbanisation très ancienne qui, sauf erreur de notre part, devait avoir de nombreux points communs avec l'urbanisation babylonienne !

Voyons à présent l'urbanisation que les nouveaux conquistadors de ces pays auparavant inconnus mirent en place en s'y établissant.

Les Espagnols importèrent dans ce nouveau monde, avec la civilisation chrétienne, une urbanisation adaptée à cette civilisation, urbanisation qui suscite aujourd'hui encore l'admiration de qui la contemple, de par le caractère grandiose de son développement expansif et extensif, la régularité de ses formes, sa distribution équitable, et la véritable beauté de ses détails. Comme le respect de la propriété et de ce qui préexistait ne pouvait constituer un obstacle là où la propriété allait s'établir et où elle n'avait rien établi de permanent ni de fixe, le terrain et la région choisis pour l'implantation des nouvelles urbes qu'allaient fonder les chefs de nos troupes de conquistadors en vertu de leur mission civilisatrice, ce terrain put être et fut effectivement très dilaté et sans plus de limites que celles que pouvaient lui opposer les accidents topographiques, de telle sorte que les élargissements successifs qu'il était judicieux de prévoir et d'anticiper, purent se faire sans affecter l'organisation des projets établis.

Les rues furent larges et spacieuses pour qu'elles puissent servir aisément le mouvement urbain, non pas tant celui qui à l'époque de la fondation, pouvait exister, que celui qui allait à juste titre se développer avec l'augmentation de la population.

Les îlots que le réseau de voies urbaines libérait pour la construction furent orthogonales et assez spacieuses pour ne pas imposer, ou mieux, pour éviter autant que possible les constructions excessivement denses. Ce système ingénieux, qui seul correspond véritablement à la bonne urbanisation, permettait facilement de transformer un îlot en place là où cela s'avérait [189] nécessaire, sans qu'il faille bouleverser ni modifier le reste du plan.

Fondées sur des bases si larges, généreuses et justes, les urbes du monde de Colomb ont permis à la population presque toujours grandissante qu'elles ont accueillie, de se disperser librement aux alentours, de sorte qu'en même temps que les constructions se sont densifiées sur les rives d'un fleuve impétueux ou d'un port très

fréquenté, le reste s'est étendu considérablement tandis que les maisons conservèrent généralement leur indépendance et leur isolement.

On voit donc qu'on ne peut et on ne doit imputer à la mentalité espagnole, mais plutôt aux circonstances de l'époque, cette urbanisation comprimée que l'on ne peut que déplorer dans une grande majorité de nos urbes péninsulaires, et plus particulièrement dans celles qui furent reconquises après que l'urbanisation arabe y eut imprimé ses vestiges indélébiles. En effet, les urbes nouvelles fondées en Amérique par les contemporains de Ferdinand le Catholique¹²⁷ et de Charles 1^{er}¹²⁸, furent et sont encore aujourd'hui un modèle de bonne urbanisation, qui a inspiré toutes les races et les peuples qui ont prédominé dans ce vaste continent.

Pour se représenter graphiquement cette urbanisation typique que nous appelons hispano-américaine, nous reproduisons dans l'atlas (planche III, figure 2.) une vue fidèle qui, sauf quelques légères modifications imposées par la topographie, correspond également à toutes les grandes urbes fondées par les Espagnols en Amérique centrale et Amérique du Sud, système qui fut pareillement mis en place au Nord.

RÉSUMÉ CONCLUSIF DE CE PARAGRAPHE

Nous accordons une importance considérable à la connaissance du caractère typique de chaque forme d'urbanisation dans la mesure où il s'agit de l'œuvre de races et de peuples qui, ayant dominé des régions très étendues et par conséquent exercé une puissante influence sur la marche de la civilisation et de la culture de l'humanité, ont indubitablement imprimé de profondes marques sur toutes les formes d'urbanisation existant aujourd'hui. Pour cela, pour revenir à une certaine simplicité didactique, indispensable pour aborder clairement des sujets essentiellement techniques, simplicité dont nous avons dû nous écarter au fil de notre récit historique en formulant, ne fût-ce que brièvement, quelques considérations [190] philosophiques par ailleurs très utiles ; nous pensons qu'il est nécessaire de résumer et de condenser de manière concise les principaux caractères distinctifs qui constituent le type de chacune des formes d'urbanisation évoquées. Résumons donc.

1. Urbanisation asiatique ou orientale.

La zone d'implantation correspond toujours à une très vaste campagne que l'on peut considérer comme une région.

Le tissu urbain se déploie sur l'ensemble de la zone d'implantation.

La ceinture de l'urbe entoure l'intégralité de cette zone : elle prend la forme d'une muraille viabilisée sur l'ensemble de son parcours, à l'exception des portions où une rivière impétueuse peut constituer un moyen de défense ; plusieurs journées sont nécessaires pour la parcourir tant elle est étendue !

Le réseau viaire urbain est presque toujours orthogonal et très espacé, sur l'ensemble de la trame.

Les espaces interviaires, qui composent les mailles de ce grand réseau, comprennent le champ d'opération dont chaque famille a besoin pour vivre en toute indépendance.

Pour cette raison, les édifices construits sur ces intervoies sont isolés ; et si plusieurs niveaux apparaissent pour leur donner de la hauteur, c'est par orgueil et non pour y loger des habitations superposées.

Les éléments guerriers, pastoraux et agricoles font partie intégrante de cette urbanisation.

L'accroissement de la population ne produit pas de densification ni ne débouche sur le sacrifice de l'indépendance de la famille.

L'exubérance de ces urbes trouve une solution dans les vagues successives d'émigration qui aboutissent à la fondation d'autres urbes, lesquelles conservent pendant longtemps des relations sociales, puis mercantiles avec leur matrice.

2. Urbanisation grecque.

La zone d'implantation est plus ou moins étroite, selon la topographie particulière de l'espace choisi.

Le tissu urbain occupe une portion extrêmement réduite de cette zone.

[191] La ceinture délimite le tissu urbain ; elle est courte et matérialisée par une robuste muraille. Sparte constitue l'exception à cette règle ; pour cette raison, son urbe est plus repliée et plus condensée.

Le réseau viaire urbain est irrégulier, avec une trame très resserrée.

Les espaces interviaires sont de toute petite dimension et sont occupés par de nombreuses familles.

Les édifices construits sont agglomérés et comprimés à cause de la juxtaposition et de la superposition des niveaux.

Cette urbanisation est l'expression nette et évidente de l'élément guerrier en action constante, qui sacrifie la famille et l'individu à la collectivité ou à l'État.

Les places, destinées aux exercices militaires, aux réunions civiles et aux marchés, sont une exigence de l'esprit guerrier, de la domination de la collectivité et de la densification.

L'accroissement de la population produit une plus grande densification et quand celle-ci a atteint son apogée, à supposer que les épidémies et les guerres n'aient pas éclairci les rangs, on organise des expéditions pour fonder des colonies, elles-mêmes autonomes, comme toutes les urbes grecques.

3. Urbanisation phénicienne.

De cette urbanisation, qu'on peut considérer comme jumelle de celle des Grecs, il n'est pas nécessaire de nous occuper particulièrement ; nous nous contenterons de dire que l'élément qui y prédomine et qui a produit des résultats comparables à ceux de la Grèce, est le commerce, qui plus tard dut lutter contre l'élément guerrier ; et ces luttes intestines sont très fréquemment la cause et l'origine de ces innombrables colonies dont les Phéniciens dotèrent les côtes de la Méditerranée, où l'on remarque toujours une extrême densité et une irrégularité que l'on retrouve partout où se situent les grands centres mercantiles.

4. *Urbanisation étrusque ou fédérale.*

La zone d'implantation est une région relativement dilatée, au centre de laquelle se trouve généralement un monticule, avec pour seules limites naturelles quelque fossé ou ravin, n'excluant même pas les campagnes alentours.

Le tissu urbain se confond avec la zone d'implantation elle-même.

La ceinture, simple ligne de démarcation, est définie par quelque fossé, talweg ou chemin, et parfois par des cippes. Aucune muraille, cependant, aucun caractère exclusif, aucune clôture.

Le réseau viaire urbain prend fréquemment une forme radiale et concentrique autour du monticule central, sans pour autant que le maillage soit trop serré.

Les espaces interviaires ou les mailles de ce réseau sont suffisamment étendus pour permettre une vie et un fonctionnement confortables pour une famille d'agriculteurs.

Les constructions dans les intervoies, tout en appartenant généralement à une seule et même famille, sont complètement isolées et ruralisées, et de plain-pied ou d'un seul niveau tout au plus. Pour autant, aux abords du monticule, les édifices sont plus rapprochés, quoique non mitoyens, et au sommet se détache un édifice isolé de tous les autres qui, compte tenu de sa situation, de sa forme, de sa taille et de sa robustesse, paraît servir de centre d'activité et de réunion, ainsi que de lieu de refuge et de défense commune à tous les habitants de cette urbe ruralisée.

Les éléments constitutifs de cette urbanisation sont : le guerrier, le pâtre, l'agriculteur, le marchand et l'industriel, et bien d'autres, car elle n'exclut rien ni personne qui pourrait lui être utile. Tous ces éléments se retrouvent harmonieusement répartis : agriculteurs et pâtres installés dans les pourtours avec une liberté absolue d'élargissement et de dilatation ; industriels et marchands dans la zone concentrique du monticule, où la densité plus grande qui les caractérise ne peut porter préjudice aux autres éléments ; et finalement, l'élément guerrier, mêlé à l'élément administratif, se concentre dans la partie la plus encombrée du monticule, en tant que vigie, protecteur et gardien des intérêts de la communauté. Les urbes étrusques sont les premières que nous avons trouvées, où prédominent la liberté et l'expansion, sans cet esprit exclusif et local

dont [193] l'urbanisation asiatique elle-même, malgré son caractère ruralisé extrêmement dilaté, ne put s'affranchir.

Les Romains la dénaturèrent : César s'apprêtait à la rétablir lorsque le poing de Brutus vint détruire ses projets universalistes.

5. Urbanisation romano-italique.

La zone d'implantation est assez dilatée.

Le tissu urbain se confond d'un côté avec la zone d'implantation elle-même, sur laquelle s'étend principalement une urbanisation entièrement ruralisée, essentiellement étrusque. Au centre se dressent des murailles encerclant un espace plutôt étendu, imitation en grandes dimensions de l'édifice du monticule étrusque, dans lequel trouvent refuge tous les gens qui, dépourvus de propriétés rurales et dociles instruments des classes dominantes, se consacrent exclusivement aux entreprises guerrières. Ce noyau urbain est, sous bien des aspects, similaire ou identique à une urbe grecque. Si bien que cet ensemble est un amalgame entre les urbanisations étrusque et grecque.

Le réseau viaire détermine deux tissus complètement distincts : celui de l'urbe rurale possède un large maillage, qui rejoint aux portes le réseau viaire du noyau dense, qui apparaît quant à lui très resserré.

Les espaces interviaires, à l'instar des mailles de ce réseau si hétérogène, présentent une diversité identique : dans la partie ruralisée, ils sont grands et dilatés et se destinent à une seule famille et à ses domestiques ; à l'intérieur du noyau, ils sont petits et étroits, et occupés par plusieurs familles à la fois.

Les édifices présentent des caractères analogues à cette diversité : ils sont complètement isolés dans la campagne extérieure, et juxtaposés, superposés, comprimés et agglomérés à l'intérieur de l'enceinte.

Déséquilibre complet entre l'urbe ou la partie de l'urbe destinée à l'élément guerrier et celle qui se destine à l'élément agricole et producteur, et lutte inévitable entre ces deux éléments, sous diverses formes.

[194]

6. *Urbanisation romano-provinciale.*

On rencontre dans cette urbanisation trois différentes phases :

Premièrement : quand les légions romaines s'installent dans des urbes préexistantes, choisies comme bases d'opération, on fait abstraction de la région et de la zone d'implantation ; on choisit une zone urbaine que l'on entoure de murailles, comme Rome, sur le modèle grec, où les légions et les indigènes qui s'y agrègent se concentrent et assurent leur défense.

Ces urbes possèdent désormais, ou s'entourent progressivement de faubourgs qui n'ont pas les mêmes droits que l'urbe elle-même, comme ceux de Rome, et qui lui sont au contraire subordonnés.

Le réseau viaire urbain se termine au niveau de la porte de l'urbe. À partir de là, rien ne mérite considération, à l'exception des voies transcendantales, le long desquelles se dressent quelques *vicus*¹²⁹.

Les édifices, assez dispersés et peu élevés à l'origine, se concentrent et s'agglomèrent par juxtaposition et superposition lorsque le nombre d'occupants augmente subitement.

Deuxièmement : lorsqu'ils ne rencontraient pas d'urbes préexistantes où se loger, les légions établissaient leur *castrum* ou leur campement en un lieu correspondant à leurs objectifs ; et au bout d'un certain temps, ce *castrum* devenait une urbe en agrégeant aux légions les familles indigènes. Si en revanche ils n'y restaient pas et si au contraire ils l'abandonnaient, les indigènes tiraient profit des ouvrages construits, le *castrum* devenant alors l'origine et la cause d'un noyau urbain, dont le système intérieur viaire et intervinaire, était le même que celui qu'on avait mis en place pour le *castrum*.

Troisièmement : dans certains cas aussi, les Romains fondaient directement des colonies, dont on considérait les urbes comme le prolongement de Rome. Comme leur objectif était de sécuriser et d'exploiter le pays conquis, l'élément guerrier y prédominait toujours, lequel construisait ses propres urbes à son service, sur le modèle du dense noyau urbain de Rome, tout en exerçant une domination tyrannique sur l'ensemble de la zone d'implantation, de sorte que les faubourgs restaient subordonnés à l'urbe.

Les constructions dans ces urbes sont toujours denses et compactes, à l'instar de l'urbanisation grecque ou romaine ; la zone d'implantation ne pouvait donc jouir des avantages de la ville, contrairement à l'esprit de l'urbanisation étrusque.

[195]

7. *Urbanisation municipale du Moyen âge.*

Premièrement : urbes préexistantes. Désireuses de défendre leur autonomie contre les envahisseurs, elles protègent les faubourgs derrière de fortes murailles derrière lesquelles tous les habitants de la contrée viennent se réfugier. La campagne est déserte et la population se concentre dans ces noyaux, régulièrement décimée par la famine et des maladies assez fréquentes.

L'élément industriel et mercantile supprime l'élément guerrier. Pour cette raison, ce qui restait du type étrusque finit par disparaître, pour se fondre dans le type purement grec.

Deuxièmement : urbes nouvelles de cette époque. Les agriculteurs et les éleveurs qui ne voulaient pas abandonner leurs terres et leur bétail constituèrent des combinaisons urbaines d'un genre particulier, comme peut le faire l'esprit humain livré à lui-même. Ceux qui se retrouvaient dans cette situation étaient généralement peu nombreux. Ils formèrent des rondes ou des corrals, semblables à ceux des guerriers lors des combats, si ce n'est que, comme il était nécessaire de vivre dans cette situation potentiellement pendant une longue période, chacun apporta au corral ou au cadre sa propre maison. C'est-à-dire que les murs jouaient le rôle de cuirasses.

Le caractère distinctif de ces combinaisons était un rectangle, un cercle, ou une autre figure fermée analogue, formée de maisons mitoyennes dont la façade regardait vers l'intérieur, où un grand espace était libéré comme une place, disposant d'une seule voie de communication vers l'extérieur.

Parmi ces lieux de refuge, ces bourgs ou corrals, beaucoup servirent de noyau pour des urbes qui acquirent une certaine importance.

8. Urbanisation féodale du Moyen âge.

Premièrement : urbes préexistantes. Le seigneur féodal qui entrait dans une urbe pour en faire son domaine et sa propriété, ne la modifiait qu'en l'entourant de murailles, lorsqu'il n'y en avait pas, et en édifiant sur le point culminant de la topographie un château ou un fortin qui pouvait servir de refuge au voisinage en cas d'attaque extérieure, ou de menace permanente au moindre signe d'insubordination de la population vis-à-vis du seigneur.

[196] *Deuxièmement* : urbes nouvelles. Quand un chef voulait exploiter un pays abandonné, avec ses fidèles vétérans et les gens qui le suivaient, éventuellement attirés par une charte de peuplement, il choisissait dans la partie la plus centrale de ce pays un monticule ou une colline pour son *château* ou fortin, et la population s'égaillait à l'entour, en édifiant de humbles huttes placées sous la protection du seigneur.

Ce type d'urbanisation ne fut qu'une reproduction, adaptée aux caractéristiques locales, de l'urbanisation étrusque, bien que de façon bien plus humble, compte tenu de la pauvreté des colons. Entre le château et le noyau urbain se dresse presque systématiquement une église, symbole de la médiation du christianisme entre les seigneurs et leurs vassaux. L'église servait aussi de lieu de refuge à ces peuples pauvres jusqu'à ce qu'ils parviennent, protégés par la monarchie, à obtenir leur autonomie légale.

9. Urbanisation arabo-espagnole.

Les Arabes firent en Espagne, en matière d'urbanisation, ce que fait tout conquistador : ils tirèrent profit de l'existant et procédèrent à de nouvelles fondations.

Premièrement : en arabisant, pour ainsi dire, les anciennes urbes qu'ils s'approprièrent et où ils s'établirent, ils apportèrent les modifications suivantes : rétrécissement et sinuosité des rues, qu'ils convertirent en de simples passages ou couloirs, avec quelques petites places dans les carrefours et les croisements ; destruction ou réduction des proportions de toutes les places publiques, sauf quelques-unes, pour les marchés et les bazars ; agrandissement des intervoies ; maisons, grandes ou petites, indépendantes et pour une seule famille ; réduction du nombre et des dimensions de tous les points de connexion entre la maison et la rue, avec des jardins et

des patios élargis à l'intérieur ; construction d'un alcazar culminant, soit pour dominer la population enfermée dans l'urbe, soit pour la défendre et lui fournir un lieu de refuge, symbole de l'élément guerrier prédominant.

Deuxièmement : urbes nouvelles ayant un objectif guerrier, qui conservent une très grande analogie avec celles qui furent fondées par les seigneurs féodaux, à ceci près que le château s'appelle alcazar et que la population de l'urbe regroupée autour de lui est essentiellement guerrière.

Troisièmement : urbes nouvelles ayant un objectif agricole. Type étrusque : zone d'implantation très étendue ; aménagement de celle-ci au moyen de canaux d'irrigation [197] habilement construits ; fermes dispersées, isolées, avec leur propre champ d'activité ou de culture.

La zone urbaine, toujours réduite et de faible importance, parfois avec un alcazar, parfois sans, est composée d'un ensemble de bâtisses hébergeant habituellement des activités liées à l'agriculture..

La Péninsule ibérique doit une grande partie de sa richesse à ces grandioses combinaisons urbaines illimitées, divisées et transformées aujourd'hui en un grand nombre de petites urbes autonomes, qui ont généralement conservé leur nom arabe.

10. Urbanisation américaine indigène.

Parmi les races américaines, telles que les découvrirent les Espagnols, on ne trouve pas d'éleveurs, et la fécondité spontanée du sol ôte toute difficulté à la culture, laquelle se réduit à la tâche facile de cueillir les fruits abondants que la terre fournit de toute part. Raison pour laquelle l'élément guerrier y a l'exclusivité, de même que les combinaisons urbaines que l'on rencontre ont une vocation guerrière, si bien que dans les fortifications comme dans les constructions, le bois remplace généralement la brique, qui est inutile compte tenu de la douceur du climat, des moyens de défense et d'attaque connus et utilisés à l'époque.

11. Urbanisation hispano-américaine

Le caractère distinctif des colonies espagnoles fondées en Amérique tient à la zone d'implantation très étendue et illimitée, au réseau viaire orthogonal, spacieux et aéré, dont rien n'empêche le développement ultérieur uniforme ; des mailles ou intervoies d'une surface régulière, appartenant à l'origine à une seule famille bien qu'elles fussent subdivisées par la suite, dans des noyaux adossés à de grands centres de mouvement et de vie. L'élément mercantile y prédomine, et non l'élément guerrier. Splendeur dans l'ensemble, commodité dans les détails.

FIN DU LIVRE II

ANNEXE 2 – LETTRE D'ILDEFONSO CERDÁ AU MARQUIS DE CORVERA¹³⁰

Monsieur le Marquis de Corvera,

Mon très cher ami, bien que je me propose d'en discuter de vive voix avec vous afin de ne pas excéder les limites habituelles d'une lettre – comme je pressens que la présente, vu l'importance du sujet qui la motive, sera certainement un peu longue – je dois vous demander d'emblée de la regarder avec la bienveillante indulgence avec laquelle vous avez toujours considéré tout ce qui était lié à mes humbles travaux.

En l'espèce, il m'appartient d'attirer votre attention sur ceux que je mène concernant la *colonisation* générale de notre pays, que j'ai divisés en deux grands traités : premièrement, celui qui se réfère à l'*urbanisation*, d'ores et déjà approuvé et en partie publié ; deuxièmement, celui qui concerne la *ruralisation*, qui n'a pas encore été officialisé. Je vous parlerai tout d'abord de ces deux aspects à la fois, mais uniquement en ce qu'ils se réfèrent à la division territoriale sur laquelle, compte tenu de l'importance fondamentale de cette question, je me permets d'appeler votre attention ; puis, je vous exposerai ce qui, en matière d'urbanisation et de ruralisation, a été fait, ce qui pourrait être fait et ce qui, à mon humble avis, devrait être fait sans préjudice pour qui que ce soit et pour le bien général du pays.

Le territoire de la nation espagnole, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, se trouve divisé en un ensemble de juridictions de différents ordres ou catégories, que sont : la propriété terrienne¹³¹, le hameau¹³², la voie urbaine, l'îlot combiné¹³³, la juridiction municipale et toutes les autres juridictions territoriales qu'administrativement l'on désigne sous les termes de district¹³⁴, province et principauté.

Le territoire couvert par la propriété terrienne comprend le domaine bâti, délimité par une voie périphérique ; la réserve ou le domaine rural délimité par une voie qui le sépare des domaines limitrophes ; et finalement les voies transcendantaes qui la

mettent en communication avec toutes les autres propriétés terriennes voisines ainsi qu'avec le noyau urbain de la juridiction municipale à laquelle elle appartient.

Le territoire du hameau, de la voie urbaine et de l'îlot combiné se compose de la même manière d'un domaine urbain formé par un ensemble de maisons ou d'édifices, limité par une voie ou une rue d'enceinte ; d'un domaine rural, que l'on appelle verger ou jardin, déterminé par une voie limitative qui le sépare des autres domaines comparables ; et enfin des voies transcendantales qui le mettent en communication avec la maison principale ainsi qu'avec tous les autres domaines du noyau urbain.

Le territoire de la juridiction municipale comprend également un domaine ou noyau urbain, limité par le chemin de ronde ; un domaine ou étendue rurale, déterminée par une voie limitative qui la sépare des autres juridictions municipales limitrophes ; et enfin des voies transcendantales qui mettent en communication son noyau urbain avec celui du chef-lieu de district ainsi qu'avec les juridictions municipales qu'il comprend.

Les juridictions territoriales connues sous le nom de district, province, principauté et nation se composent toutes de la même manière et sur le même modèle de domaines urbains et ruraux de différents ordres ou catégories, déterminés et définis dans tous les cas par un réseau de voies intérieures, limitatives et transcendantales.

Il existe donc une très grande analogie dans la division et les caractéristiques essentielles du territoire de ces différentes juridictions, si bien qu'il suffit d'étudier la composition de l'une d'elles pour connaître toutes les autres.

Or, si l'on fait porter cette étude sur la juridiction municipale, on s'aperçoit pareillement que cette même analogie que l'on vient de mettre en évidence entre toutes les juridictions, toutes catégories confondues, se retrouve aussi, à l'intérieur de la juridiction municipale, entre le *noyau urbain* et l'*étendue rurale* qui sont ses composantes, étant entendu que cette analogie va toujours du plus grand au plus petit, du plus difficile au plus facile, du plus complexe au plus simple. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer que l'espace rural et le noyau urbain se composent pareillement d'éléments isolants et d'éléments isolés ; à ceci près que les voies ou éléments isolants et

les intervoies ou éléments isolés relevant de l'espace rural sont beaucoup plus simples que les rues – éléments isolants – et les îlots – éléments isolés – qui composent le noyau urbain.

De ce que l'on a exposé jusqu'ici, comme une épreuve photographique, on peut déduire : 1) que si l'on veut tendre un jour à une véritable unité territoriale de la nation, il est nécessaire de penser la division territoriale de manière unitaire non seulement en ce qui concerne la formation de la propriété terrienne, du hameau, de la rue et de l'îlot, mais aussi en ce qui concerne toutes et chacune des juridictions municipales, des districts et des provinces appartenant à son vaste territoire ; et 2) que les principes adoptés favorablement pour l'urbanisation, qui constitue ce qu'il y a de plus complexe dans la colonisation d'un pays, soient également acceptés pour la ruralisation, qui est beaucoup plus simple.

Personne mieux que vous ne mesure l'abnégation avec laquelle, comme simple particulier et sans avoir touché pour le moment la juste récompense de mes efforts, j'ai mis tout ce que je savais et fait tout ce que j'ai pu pour établir la doctrine de l'urbanisation et de la ruralisation.

En ce qui concerne la première, j'ai posé les principes généraux qui doivent prévaloir pour la fondation, l'extension, la réforme, l'amélioration et l'assainissement des zones édifiées, et après les avoir appliqués au projet de réforme et d'extension de Barcelone, qui sous le règne de Doña Isabelle II, sur la proposition du Sr Marquis de Corvera, Ministre des Travaux Publics, fut heureusement approuvé, après les avoir appliqués, dis-je, le prodigieux développement de cette extension en l'espace de 15 ans seulement, et en dépit des difficultés que l'on a rencontrées, est venu corroborer de la manière la plus évidente la pertinence des doctrines établies.

En ce qui concerne les études de ruralisation, que j'ai menées par la suite de manière totalement analogue à celles que j'ai conduites au sujet de l'urbanisation, j'ai également formulé les principes généraux qui doivent prévaloir pour l'établissement, l'élargissement, les transformations et les améliorations des espaces ruraux, soit dans le

but de rendre fertiles les terres incultes, soit pour transformer en champs cultivables les nombreux terrains qui servaient jusqu'à présent de pâturage.

Or, les doctrines relatives à l'urbanisation des juridictions municipales ayant été acceptées par Doña Isabelle II et corroborées par la pratique pendant 15 ans, il me semble que leur application dans un objectif de ruralisation, qui lui est analogue mais beaucoup plus simple, ne peut pas ne pas être approuvée par son digne successeur, Don Alfonso XII. Et dans cette hypothèse, dans la mesure où la juridiction municipale fait obligatoirement partie intégrante de toutes les autres juridictions administratives qui divisent le territoire de la nation, il est clair que ces mêmes doctrines sont exactement applicables au district, composé de juridictions municipales, à la province composée de districts, à la principauté composée de provinces et à la nation tout entière, composée de principautés.

Tel est, en résumé, l'ordre logique par lequel j'en suis venu à établir la doctrine sur la division territoriale de la nation et sur les réformes nécessaires en matière d'urbanisation et de ruralisation, tout en précisant en définitive, la méthode générale, simple et pratique, pour les mettre en œuvre sur les plans théorique, juridique, économique et administratif ; en obéissant toujours aux principes scientifiques sans porter atteinte à aucun droit ; en respectant les prescriptions de la science et du droit sans augmenter les impôts et sans compliquer la gestion économique et la conduite politique du pays ; et en augmentant la matière imposable, qui est le nerf de la guerre, de manière telle que, quand bien même cela ne suffirait pas à soi-seul à résoudre la désastreuse situation économique que nous traversons aujourd'hui, au moins cela y contribuera-t-il puissamment et efficacement.

En appliquant cette méthode, le Gouvernement de Don Alphonse XII dispose aujourd'hui d'un critère rationnel exact et surtout pratique, issu de la nature des choses, pour déterminer en tout site et dans tous les cas : 1) en matière d'urbanisation, la nécessité ou pas de mener à bien l'établissement, l'extension, la réforme, l'amélioration et l'assainissement des espaces bâtis ; 2) en matière de ruralisation, la nécessité ou pas de transformer les terrains non cultivés d'un espace rural en terrains cultivés ou de zones de culture sèche en zones irriguées ; et 3) en matière d'urbanisation comme en

matière de ruralisation, les moyens scientifiques, juridico-économico-administratifs devant être utilisés pour réaliser les améliorations nécessaires dans le cadre du droit en vigueur dûment interprété et appliqué, et avec les ressources actuelles convenablement investies, tout ceci devant se réaliser non par l'augmentation de l'impôt, mais grâce à l'augmentation de la matière imposable résultant de ces mêmes améliorations.

Cette doctrine étant établie, dont les résultats sont si satisfaisants, qui a été acceptée et expérimentée dans le domaine de l'urbanisation et qui, je le suppose, serait acceptée par le Gouvernement dans le domaine de la ruralisation, il faudrait en assurer la promotion et anticiper la mise en application, dès que la paix sera revenue¹³⁵, en ouvrant sans délais une chaire d'urbanisation et de ruralisation territoriale à l'École des chaussées ou à celle d'architecture, avec obligation pour les élèves des deux cursus d'assister à ces cours, sans oublier la création concomitante au sein du Ministère de l'Équipement d'une direction spéciale pour cette même thématique, qui se charge immédiatement de préparer et de faire le nécessaire pour que les relations entre le Gouvernement central, les provinces, les Députations provinciales, les Mairies et les particuliers soient faciles, efficaces et rapides, eu égard à ce service aussi important que transcendantal.

S'il n'anticipe pas de la sorte, le Gouvernement ne sera pas en situation de pouvoir répondre convenablement aux réclamations de ce genre qui ne manqueront pas de surgir de toute part dès que la paix sera revenue.

Les affirmations que je viens d'exprimer sont, mon ami, le résultat d'études approfondies, suivies de sérieuses et froides méditations, menées avec persévérance et assiduité, si ce n'est avec ténacité, pendant une période de trente années consécutives. A première vue, elles paraissent un peu audacieuses, mais quand on connaît la sévérité logique du raisonnement qui les a motivées, les faits concrets sur lesquels elles se fondent, et plus encore, quand on verra et quand on touchera les résultats que leur application ne manquera de produire tôt ou tard, alors, soyez-en assuré, *si licet exemplis in parvo grandibus uti* [si l'on peut comparer de grandes scènes à de plus petites]¹³⁶, à ceux qui aujourd'hui les taxent d'absurdes et demain les qualifieront de vulgaires nous pourrons adresser en retour la célèbre anecdote de l'œuf de Colomb¹³⁷.

En ce qui concerne leur mise en œuvre, je crois le moment présent on ne peut plus opportun, compte tenu de la personnalité du jeune monarque qui préside aux destinées du pays, de la durée et de la violence de la tourmente que nous avons traversée, et des dommages gravissimes subis par le navire étatique. Ce serait à l'inverse un crime contre la nation que de renoncer à trouver refuge dans le havre de paix qui s'offre actuellement à nous.

Par conséquent,

Je vous autorise à faire des affirmations évoquées l'usage que votre talent indéniable, votre expérience avérée, votre puissante influence, la droiture de vos intentions et la connaissance que vous avez des miennes, vous conseilleront de faire pour le bien général de notre malheureux pays.

En espérant que, tout comme moi, vous considérerez tout cela comme étant digne du possible, je vous prie de croire en l'assurance de la plus fidèle amitié de votre dévoué serviteur¹³⁸.

Ildefonso Cerdá

Barcelone, 5 mai 1875

ANNEXE 3 – DES AVANTAGES DE LA RURALISATION

Texte extrait de CERDÁ, Ildefonso, CERDÁ, Ildefonso, *Teoría de la viabilidad urbana y reforma de la de Madrid*, 1861, in *Teoría de la viabilidad urbana : Cerdà y Madrid* (vol. 2), Instituto Nacional de la Administración Pública y Ajuntament de Barcelona, Madrid, 1991.

De cet étalement de la ville découle un autre avantage moral et matériel, politique et social, que ne devraient jamais oublier selon nous les administrations et les ingénieurs chargés par elles ou en leur nom de réaliser les études de projets de réformes, d'extension ou de créations de villes, à savoir le fait de ruraliser nos grandes villes. Jusqu'ici, la raison et la civilisation ont manifesté une tendance impérieuse à urbaniser les campagnes.; l'heure est venue de penser à ruraliser les grandes villes. Cette ruralisation, dont les effets immédiats doivent être le perfectionnement moral et matériel de l'homme civilisé, la robustesse de son esprit et de son corps, sera facilement mise en œuvre avec l'adoption du quadrillage, qui a pour conséquence naturelle de favoriser l'expansion et le confort. Mais pour qu'un tel résultat puisse être parfaitement atteint, il faut avouer que le système orthogonal ne suffit pas en lui-même ; il est indispensable que l'on n'oppose pas de limites artificielles à l'agrandissement des villes. Les murailles et murs d'enceinte ont entraîné ces agglomérations excessives si préjudiciables sur les plans hygiénique comme moral, administratif comme politique : le fait de ne pas limiter l'espace où pourra s'établir, croître et s'étendre une ville produira naturellement, grâce au système orthogonal, la dissémination spontanée et par conséquent la ruralisation qui, en plus d'améliorer les conditions sociales de l'homme, facilitera l'action de toute administration paternelle et protectrice.

INDEX NOMINUM

A

Abruzzes, 164
Adriens, 164
Afrique, 73, 183, 186
Agouhanna, 189
Akkad, 136
Alexandre Le Grand, 150
Alpes, 161
Alphonse XII, 204
Amérique, 188, 189, 191, 200
Arabes, 143, 183, 186, 198
Argos, 154
Artaxerxès, 150
Arwad, 157
Asie, 133, 135, 145, 146, 162, 173, 179
Athènes, 41, 154
Auguste, 41, 166
Aurunces, 164

B

Babylone, 40, 41, 67, 113, 116, 121, 122, 125, 135,
136, 137, 138, 139, 140, 141, 142
Barcelone, 5, 6, 17, 18, 19, 20, 203, 206, 210
Bentham, Jeremy, 210
Besciens, 164
Besós (fleuve), 20
Bruttiens, 164
Brutus, Marcus Junius, 172, 195
Bustos y Castilla (de), Rafael, 20

C

Campaniens, 164
Cantú, Cesare, 104
Carthage, 158, 177
Cérès, 165
César, Jules, 172, 173, 195
Charles Quint, 191
Chine, 161
Cincinnatus, 169
Colomb, Christophe, 190, 205
Comogre, 189
Corinthe, 154
Corvera, Marquis de, 18, 19, 201, 203
Ctésiphon, 113, 136

D

Darius, 150
David (roi de Jérusalem), 141
Démosthène, 150, 152
Didon, 158

E

Ecbatane, 136, 138, 140, 141, 142, 143

Édesse, 113, 136
Égypte, 137, 141
Élien, 164
Èques, 164
Espagne, 18, 181, 182, 184, 185, 186, 189, 198
Espagnols, 183, 189, 190, 191, 199
Esquilin, 168
États-Unis, 155
Étrusques, 162, 163, 164, 165, 169, 170
Euganéens, 164
Euphrate, 135, 139, 142
Europe, 37, 134, 142, 145, 148, 149, 155, 158, 175,
177, 182
Eurotas (rivière), 154

F

Ferdinand le Catholique, 191
France, 6
Frentans, 164

G

Géorgie, 48
Goths, 184
Gracia, 20
Grèce, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151,
152, 153, 154, 155, 157, 161, 162, 164, 193
Grecs, 139, 145, 150, 152, 154, 162, 165, 175, 193
Guadalajara, 185

H

Herniques, 164
Hirpiniens, 164
Hochelaga, 189

I

Isabelle II, 203
Italie, 161, 162, 163, 164, 165, 169, 172, 173

J

Jérusalem, 139, 141
Josèphe Flavius, 141
Judée, 141

K

Kalah, 136
Kanhari (montagne), 48
Koush, 136

L

Latium, 27, 112, 175
Laurentiens, 164
Liguriens, 164

Lucaniens, 164
Lybie, 158
Lycurgue, 154
Lydie, 141
Lydiens, 141, 143
Lysias, 151

M

Madrid, 18, 20, 185, 207
Mahomet, 186
Mahu (montagnes), 48
Mamertins, 164
Marquis de Corvera, 201, 207
Marrucins, 164
Marses, 164
Maures, 184, 185, 186, 187
Mèdes, 136, 138, 140, 141, 143
Méditerranée, 158, 159, 193
Memphis, 40, 137, 139, 141
Moschato, 155

N

Nemrod, 68, 71, 113, 136, 137, 142
Nil, 62
Ninive, 40, 41, 67, 113, 125, 136, 137, 138, 139, 140,
141, 142

O

Occident, 129, 138, 141, 142, 149
Océan Atlantique, 161
Océanie, 37

Œ

Œnôtres, 164

O

Ombriens, 164
Orient, 129, 138, 141, 143, 161, 163, 183
Orobiens, 164
Osques, 164

P

Palmyre, 40, 113
Pélasges, 161, 162
Péligniens, 164
Périclès, 41
Perse, 141
Persépolis, 137, 139, 141, 142
Perses, 143
Phalère, 155
Phéniciens, 157, 193
Philippe de Macédoine, 150
Philippus, Marcus, 173
Picéniens, 164

Pirée, 155
Polybe, 154
Prétutiens, 164
Pygmalion, 158

R

Romains, 27, 94, 112, 125, 164, 165, 170, 172, 174,
177, 195, 196
Rome, 27, 41, 125, 159, 161, 164, 165, 166, 167, 168,
169, 170, 171, 172, 173, 175, 176, 177, 179, 180,
196
Rutules, 164

S

Samnites, 164
San Andrés del Palomar, 20
San Gervasio, 20
San Martín de Provencals, 20
Sanaar, 140, 141, 142, 146
Sans, 20
Sardes, 139, 141
Sarriá, 20
Scipion, 159
Sicile, 164
Sidon, 157
Sparte, 154, 193
Subure, 173
Suse, 137, 139, 141

T

Tarquinia, 165
Thèbes, 137, 139, 141, 154
Thémistocle, 150
Tibre, 173
Tigre, 135, 139, 142
Tosques, 164
Tullius, Servius, 168
Tyr, 157, 158
Tyrrhéniens, 164

U

Uruk, 136
Utica, 158

V

Vénètes, 164
Véronais, 164
Vestins, 164
Viminal, 168
Viù, 165
Volsques, 164

X

Xerxès, 150

NOTES RELATIVES À LA TRADUCTION

¹ En latin dans le texte. *Genèse* I, 28.

² *Comunicatividad*.

³ *Urbanizadora*.

⁴ *Cadenas de mampostería*, littéralement « chaînes de maçonnerie ». Cerdá fait ici référence aux murailles qui entourent de nombreuses villes, dont Barcelone. Véritable leitmotiv dans son œuvre, la muraille constitue à ses yeux un élément à la fois physique et psychologique d'oppression des populations.

⁵ *Una idea general de la urbanización*.

⁶ *Ciencia urbanizadora*. Littéralement, la science urbanisatrice.

⁷ Sans doute une réminiscence platonicienne.

⁸ *Trascendental*. Sans doute à prendre au sens kantien du terme, l'objet de Cerdá étant d'étudier les « conditions de possibilité » d'un urbanisme parfait, dont la traduction serait précisément le plan d'extension de Barcelone.

⁹ Également une réminiscence kantienne, vraisemblablement.

¹⁰ *Urbanización et urbe*.

¹¹ *Ciudad*.

¹² *Población*.

¹³ *Vecindario*.

¹⁴ *Urbanizaban*.

¹⁵ On distingue sans doute, sous cette expression de « bonheur public », l'influence de l'utilitarisme anglo-saxon, incarné notamment par Jeremy Bentham (1748-1832) et plus tard par John Stuart Mill (1806-1873).

¹⁶ *Urbanizar, urbanizador*.

¹⁷ *Ciudad, villa, pueblo, lugar, aldea, feligresía, caserío, alquería, quinta*.

¹⁸ *Cartas-pueblas*.

¹⁹ *Población*.

²⁰ *Pueblo*.

²¹ *Hecho*.

²² *Elementos urbanizadores*.

²³ Sans doute Cerdá, dont la pensée parfois se perd dans des phrases interminables, évoque-t-il ici la formation de l'urbanisation actuelle.

²⁴ Cerdá évoque ici l'histoire révélée de l'humanité, c'est-à-dire le récit biblique.

²⁵ *Vivienda*.

²⁶ Afin de rendre en langue française l'effet produit par le terme de *vivienda* (demeure, résidence, habitation), que Cerdá associe à juste titre au terme *vida* (vie), nous avons opté pour le mot « demeure », qui reflète assez bien en français l'ambiguïté immédiatement perceptible en espagnol. La demeure est en effet à la fois le lieu d'existence, et cela même qui permet à l'homme de *demeurer*, de persévérer dans son être, c'est-à-dire de vivre.

²⁷ *Morada*.

²⁸ *Casa*.

²⁹ Cerdá utilise ici le terme catalan de « *cau* », terrier, trou, grotte.

³⁰ *Perfectos*.

³¹ *Causa inmediata*.

³² *Grupos de urbanización*.

³³ *Roce*. Au sens de fréquentation.

³⁴ *El afán investigador*.

³⁵ Site archéologique important d'Égypte, situé aux environs de l'actuelle ville de Louxor (anciennement Thèbes).

³⁶ Le site de Kanheri se trouve en Inde, à proximité de Mumbaï (Bombay). Des grottes y furent effectivement aménagées dans les premiers siècles de notre ère.

³⁷ Vraisemblablement en Iran, sites de Maku ou de Mahu Kuhe.

³⁸ Néologisme introduit par Cerdá, à partir du latin *tugurio* (cabane, case, chaumière, hutte), dont on trouve également une trace en langue française dans le roman de Roger Ikor, *La ceinture de ciel*, Paris : Albin Michel, 1964. De même que le terme Urbe utilisé par Cerdá à partir du mot latin Urbs a été repris tel quel dans la présente traduction, nous avons choisi de traduire *tugurismo* par tugurisme, bien que ce mot ne soit référencé dans aucun dictionnaire.

³⁹ Compte tenu du contexte, nous avons traduit le terme « *monumentos* » par supports.

⁴⁰ *Pasos urbanizadores*.

⁴¹ *Ingénitos*.

⁴² *Supraterranea*.

⁴³ Héros de la mythologie grecque, Nestor apparaît dans *l'Iliade* comme le plus vieux et le plus sage des combattants, auprès duquel l'on vient prendre conseil et avis. C'est notamment lui qui accompagne Ménélas dans la préparation de la guerre de Troie, après l'enlèvement d'Hélène.

⁴⁴ *Vecindario*.

⁴⁵ *Emparrillado*.

⁴⁶ *Pavimento*.

⁴⁷ Cerda joue ici, de façon un peu fantaisiste sur le plan linguistique, sur les mots *tectura* (néologisme non répertorié dans le *Diccionario de la Real Academia*, mais que nous proposons de traduire ici par technique compte tenu du contexte et de la sonorité du terme), *tectónico* (relatif aux édifices ou aux œuvres architecturales, et que nous traduisons par architectonique) et *arquitectura* (architecture).

⁴⁸ *Clasificación*.

⁴⁹ Pour des raisons de clarté, nous avons choisi de traduire par « spécificités » le terme « *circunstancias* » utilisé ici par Cerdá.

⁵⁰ Voir préambule du Livre II, p. 25.

⁵¹ Personnage biblique, présenté comme « chasseur héroïque devant Dieu ». Nemrod est le premier roi après le Déluge.

⁵² En italique dans le texte.

⁵³ Ici apparaît l'un des concepts-clés de la pensée de Cerdá, à savoir la « *colocación correlativa* », littéralement, la « disposition corrélatrice », à partir de laquelle l'auteur de la *Théorie générale de l'urbanisation* va désormais penser l'espace urbain comme quadrillage. On devine ici la configuration en damier de l'extension de la ville de Barcelone conçue quelques années plus tôt par Cerdá.

⁵⁴ En italique dans le texte.

⁵⁵ Cerda introduit le terme « *epilogético* », inconnu au *Diccionario de la Real Academia*.

⁵⁶ *Obras urbanizadoras*.

⁵⁷ *Supraterraneas*.

⁵⁸ *Tectónicas*. Voir aussi note 92.

⁵⁹ En italien dans le texte. Célèbre aphorisme attribué à Galilée, traduit en français par « Et pourtant elle tourne ! »

⁶⁰ *Funcionamiento social*.

⁶¹ *Industriales*.

⁶² Le terme *pastoría*, n'a pas d'équivalent en langue française.

⁶³ Première occurrence du terme « *intervías* », que nous avons traduit par « *inter-voies* ».

⁶⁴ On reconnaît ici quelques échos rousseauistes. Voir en particulier le *Contrat social*.

⁶⁵ *Solidaridad de intereses*.

⁶⁶ *Casco urbano*.

⁶⁷ *Comunicatividad*.

⁶⁸ *Comunales*.

⁶⁹ Étonnamment, Cerdá écrit *cal-les*.

⁷⁰ Cerdá joue ici sur la proximité du terme espagnol *calle* (rue) avec le mot latin *callis*.

⁷¹ *Vía transcendental*.

⁷² *Intervías*.

⁷³ Passage important dans lequel Cerdá développe sa conception de la trame orthogonale, ou du plan en damier, qui repose sur des principes idéologiques, à savoir l'égalité entre les individus.

⁷⁴ Faute d'équivalent exact en langue française (hormis peut-être l'expression « cœur d'îlot », trop contemporaine pour être reprise ici), nous traduisons par « place forte » le terme *corral* ici employé par Cerdá. Tandis qu'en espagnol, le *corral* désigne la place intérieure formée par un ensemble d'immeubles disposés en quadrilatère, la place forte correspond initialement à l'enceinte fortifiée dans laquelle les sujets du seigneur local vivaient ou se réfugiaient en cas de danger.

⁷⁵ Littéralement, le terme *acorraladas* devrait être traduit par « *parquées* ». Cerdá joue ici sur la proximité des termes *corral* et *acorraladas*.

⁷⁶ En italique et en français dans le texte.

⁷⁷ *Castros, campamentos o reales*. Termes en italique dans le texte.

⁷⁸ *Corral*.

⁷⁹ Cesare Cantù (1804-1895) est un écrivain, historien et homme politique italien très prolifique. Il est notamment l'auteur d'une monumentale *Histoire universelle* parue chez Giuseppe Pomba à Turin entre 1838 et 1846 et publiée en espagnol notamment en 1851-1852 (César Cantù, *Historia universal*, trad. por Antonio Ferrer del Río, México : Boix y Compañía, 1851-1852), et en 1866 (César Cantù, *Historia universal*, trad. por D. Nemesio Fernández Cuesta, Madrid : [s.n.], 1866. Cerdá s'appuie ici sur l'une ou l'autre de ces deux éditions.

⁸⁰ *Rurizada*. En italique dans le texte.

⁸¹ *Trascendencia*.

⁸² *Pueblo-ejército*.

⁸³ La définition de l'accroissement naturel diffère de celle qu'admet aujourd'hui la géographie humaine, à savoir la différence entre natalité et mortalité.

⁸⁴ Terme emprunté par Cerdá au vocabulaire de la biologie, et notamment de la physiologie, tel qu'on le trouve notamment chez Buffon ou Cuvier.

⁸⁵ *Manzana*. A noter que c'est ce terme qui fut utilisé pour désigner les différents îlots qui composent le damier du plan d'extension de la ville de Barcelone.

⁸⁶ En Espagne, la *milla* ordinaire correspond à 1,866533 km.

⁸⁷ Cf. *Jonas*, III : « Or Ninive était devenue une ville excessivement grande : on mettait trois jours pour la traverser ».

⁸⁸ Voir *Genèse*, X.

⁸⁹ On reconnaît ici la figure de Nemrod : « Il fut le premier héros sur la terre, lui qui fut un chasseur héroïque devant le SEIGNEUR » (*Genèse*, X, 8-9).

⁹⁰ *Vida trascendental*. L'expression porte à confusion, mais il paraît évident ici que Cerdá se réfère au sens propre, et non philosophique, du verbe transcender, c'est-à-dire, embaumer, s'étendre, se diffuser, se propager.

⁹¹ *Ruralizador*.

⁹² Cerdá introduit ici le terme *rure* qui n'existe pas en espagnol, mais qu'il considère comme le pendant du terme *urbe*, comme le suggère le propos entre parenthèses. Comme il paraît difficile de reprendre littéralement ce terme en langue française, nous avons préféré introduire les formes latines *in urbe* (en ville) et *in rure* (à la campagne) afin de conserver cette symétrie morphologique.

⁹³ En latin dans le texte.

⁹⁴ Ce passage anticipe de façon frappante le concept de cité-jardin introduit quelques années plus tard par Ebenezer Howard dans son célèbre ouvrage de 1898, *Tomorrow, a peaceful path to real reform (La voie pacifique vers une véritable réforme)*, réédité par la suite sous le titre *Garden Cities of Tomorrow (Les cités-jardins de demain)*.

⁹⁵ On reconnaît ici l'influence des théories utilitaristes anglo-saxonnes.

⁹⁶ Perçoit-on ici l'influence des théories sur l'adaptation formulées par Lamarck ?

⁹⁷ *Condensación*.

⁹⁸ *Rurizador*.

⁹⁹ Arjasp est un personnage mythologique du *Livre des rois* (Shahnameh), poème épique écrit au XI^e siècle, qui retrace l'histoire de la Perse.

¹⁰⁰ Le stade est une unité de mesure utilisée dans l'Antiquité, correspondant à environ 185 mètres.

¹⁰¹ Ancienne ville parthes située à une trentaine de kilomètres au sud de l'actuelles Bagdad. Ce passage fait référence à un verset biblique (*Genèse*, X, 10-11) où sont mentionnées ces différentes villes : « Les capitales de son [Nemrod] royaume furent Babel, Erech, Akkad, toutes villes du pays de Shinéar. Il sortit de ce pays pour Assour et bâtit Ninive, la ville aux larges places, Kalah, la grande ville, et Rèsèn entre Ninive et Kalah ».

¹⁰² Voir à ce sujet Strabon, *Géographie*, XV, 3, « La Perse ».

¹⁰³ On perçoit ici une influence possible de la pensée d'Auguste Comte. Peut-être toute la Théorie générale de l'urbanisation pourrait-elle être lue à l'aune de l'ambition positiviste de synthétiser le savoir humain.

¹⁰⁴ Le Pays de Sanaar correspond à la Chaldée.

¹⁰⁵ Flavius Josèphe (37/38 – 100) : historiographe de confession juive, auteur de *La Guerre des Juifs*, des *Antiquités judaïques* et d'une *Autobiographie*.

¹⁰⁶ *Núcleo urbanizador*.

¹⁰⁷ *Grafiar la urbanización*.

¹⁰⁸ Cerdá évoque le port de « Munichio », qui semble correspondre à celui de Moschato.

¹⁰⁹ Marcus Porcius Cato, dit Caton, est un homme politique et écrivain romain, né en 234 avant JC et mort en 149 avant JC. Il fut élu censeur en 184 et mena une politique conservatrice et respectueuse des traditions romaines, menacées selon lui par l'expansion de la culture hellénique.

¹¹⁰ Claude Élien, dit Élien le Sophiste (ca 175 – ca 235) : orateurs, historien et zoologiste romain, auteur d'*Histoires diverses* et de la *Personnalité des animaux*.

¹¹¹ Aucun équivalent français identifié.

¹¹² Aucun équivalent français identifié.

¹¹³ Le droit quiritaire rassemble les dispositions juridiques ne concernant que les citoyens romains.

¹¹⁴ Le curion était un magistrat aux compétences à la fois politiques et religieuses, qui dirigeait la curie.

¹¹⁵ La recherche de la « grande fraternité universelle » est un leitmotiv maçonnique. A ce stade des recherches menées sur Cerdá, rien ne permet d'affirmer avec certitude qu'il fut initié, même si plusieurs de ses développements théoriques peuvent assurément le laisser penser.

¹¹⁶ Servius Tullius, roi légendaire étrusque, qui aurait régné entre 575 et 535 av. JC. Il est connu pour avoir soumis le peuple sabin et élargi l'enceinte de Rome en y agrégeant trois collines (Quirinal, Viminal et Esquilin).

¹¹⁷ Cerdá fait ici référence à la cité antique d'Albe-la-longue ou *Alba longa*.

¹¹⁸ D'après Gaffiot, le *vectigal* est une « redevance [en argent ou en nature que paient à l'Etat les locataires ou usufruitiers de telle ou telle partie du domaine public], revenu ».

¹¹⁹ En italique dans le texte.

¹²⁰ *Suburbios*.

¹²¹ *Arrabales*.

¹²² Le terme *behetría* est difficilement traduisible en langue française. Il désigne une juridiction permettant à une communauté d'élire et de défaire son propre suzerain.

¹²³ *Cartas-pueblas*.

¹²⁴ Nom supposé de Madrid à l'époque arabe. Voir à ce sujet FERNÁNDEZ-SANTOS, Elsa, « Los restos de Magerit se llaman Madrid. Una muestra revive el pasado árabe de la capital », in *El País*, 23 octobre 1990.

¹²⁵ *Conquista* est un terme portugais et espagnol signifiant la conquête. Il désigne tantôt la conquête espagnole du continent latino-américain, tantôt la reconquête de la Péninsule ibérique contre l'occupation mauresque. Cette double acception, évidente en espagnol, nous a conduit à ne pas le traduire.

¹²⁶ L'œuvre en question est un livre de Juan de Caramuel y Lobkowitz (1606-1682), intitulé *Architectura civil recta y obliqua*, 1678. Cerdá se réfère ici à l'article 7 du tome 2.

¹²⁷ Ferdinand II d'Aragon, ou Ferdinand le Catholique, né en 1452, mort en 1516, fut un des plus importants souverains espagnols. Il provoqua la chute de Grenade, en 1492 ce qui ouvrit la voie à la conquête de l'Afrique. Il contribua activement à faire émerger l'idée, sinon de nation, du moins d'État espagnol.

¹²⁸ Charles 1^{er} ou Charles Quint, né en 1500 et mort en 1558 est l'un des souverains les plus puissants de la Renaissance : il fut empereur du Saint Empire Romain Germanique et souverain d'Espagne, des provinces des Pays-Bas et de l'empire colonial.

¹²⁹ En latin dans le texte. Le terme *vicus*, assez vague, désigne tout regroupement urbain dénué de statut. Il s'oppose ainsi au municipe, à la colonie ou à la cité.

¹³⁰ Le titre de Marquis de Corvera fut attribué à Rafael de Bustos y Castilla-Portugal en 1875. Éminent juriste et homme politique, Rafael de Bustos contribua activement à la réalisation de plusieurs opérations d'envergure : construction de routes et de ponts, implantation de phares le long du littoral, etc. Il occupa, entre 1856 et 1861, le poste de Ministre du Développement (*Ministro de Fomento*) et soutint le projet d'extension de Barcelone porté par Ildefonso Cerdá.

¹³¹ L'expression « *coto redondo acasariado* » est difficilement traduisible en français. Elle désigne une réserve ou emprise agricole (*coto*), ceinturée et limitée (*redondo*) exploitée par plusieurs fermes (*acasariado*). Il s'agit du modèle agraire traditionnel dans l'Espagne du XIXe siècle voire du XXe siècle, où de grands propriétaires, souvent héritiers de

familles nobles et riches, exerçaient une « juridiction » sur un territoire relativement vaste peuplé de paysans pauvres et sous l'emprise du maître des lieux.

¹³² *Acera constructiva* : littéralement « rangée de constructions » ou alignement de maisons. Dans la mesure où Cerdá évoque la voie urbaine (*calle urbana*) par la suite, nous pensons que cette expression désigne un ensemble d'édifices regroupés, en milieu rural. D'où la traduction par le terme « hameau ».

¹³³ *Manzana combinada*.

¹³⁴ *Corregimiento* : territoire soumis à des règles communes.

¹³⁵ Cerdá fait ici référence à la guerre civile – deuxième ou troisième Guerre carliste, selon les historiens – qui opposa les partisans de Charles, duc de Madrid (Charles VII) et les gouvernements successifs d'Amédée 1^{er}, de la Première République et d'Alphonse XII.

¹³⁶ En latin dans le texte. Voir Ovide, *Tristes*, livre I, Elégie 3, Paris : Panckoucke, 1834, p. 27.

¹³⁷ « L'œuf de Colomb » désigne une idée ou une réalisation simple, mais qui a demandé beaucoup d'efforts ou d'ingéniosité. L'expression vient d'une anecdote rapportée par l'historien italien Girolamo Benzoni en 1565 dans son *Historia del mondo nuovo*, selon laquelle Christophe Colomb aurait, lors d'un repas avec des Grands d'Espagne, fait l'objet de railleries au sujet de la découverte du Nouveau continent. Colomb aurait ainsi proposé à ses convives un défi consistant à faire tenir un œuf dur debout, sur sa pointe. Personne n'étant parvenu à le faire, Colomb aurait simplement cassé l'extrémité de la coquille pour apporter davantage de stabilité à l'œuf : « il suffisait d'y penser ».

¹³⁸ Cerdá utilise l'abréviation S.S.Q.B.S.M., qui signifie littéralement « *Su servidor que besa su mano* », à savoir : « votre serviteur qui vous baise la main », difficilement traduisible telle quelle en français.



Titre : La nature urbaine selon Ildefonso Cerdá. De « l'idée urbanisatrice » à « l'urbanisation ruralisée »

Mots clés : Histoire de l'Espagne ; Barcelone ; urbanisation ; théorie urbaine ; planification

Résumé : « L'urbanisation ruralisée », présente dès les premiers écrits d'Ildefonso Cerdá (1815-1876), occupe dans son œuvre une place grandissante, au point de faire l'objet d'un traité qui ne nous est malheureusement pas parvenu. A travers ce concept, l'ingénieur catalan, connu pour son plan d'extension de Barcelone, entend d'une part, dans une perspective hygiéniste, assainir la ville en y systématisant les espaces verts, d'autre part penser l'extension urbaine et désenclaver le territoire espagnol par le biais d'une urbanisation totale où la frontière entre villes et campagnes disparaîtrait. La présente thèse retrace la genèse de cette notion en revenant sur le parcours de Cerdá, sur l'émergence de ce qu'il appelle lui-même « l'idée urbanisatrice » et sur la manière dont elle fut mise en œuvre à Barcelone, sous la forme si caractéristique du quartier de l'*Eixample*. En voulant adapter la ville contemporaine aux exigences de la société industrielle, dont l'essence est le mouvement, Cerdá emprunte la « voie romaine » en puisant son

inspiration dans l'Antiquité : l'organisation territoriale qu'il préconise, basée sur l'étalement urbain, l'habitat dispersé, l'orthogonalité et l'homogénéité de l'espace – ce que recouvre précisément la notion d'« urbanisation ruralisée » – réactualise en effet les modèles antiques d'occupation et de colonisation de l'espace. L'analyse de ce concept invite donc à porter un nouveau regard sur Barcelone et sur son extension, certes synonyme de modernité voire de modernisme, mais dont les principes viennent paradoxalement de la campagne et du passé. L'évolution de « l'idée urbanisatrice » vers « l'urbanisation ruralisée » étant particulièrement perceptible dans les deux premiers livres de la *Théorie générale de l'urbanisation* (1867), une traduction en est proposée en annexe, afin de permettre au lecteur francophone d'éprouver par lui-même la richesse d'une pensée encore largement méconnue.

Title: Urban nature according to Ildefonso Cerdá. From the « urbanization idea » to the « ruralised urbanization »

Keywords : History of Spain ; Barcelona ; urbanization ; urban theory ; town planning

Abstract : The notion of “ruralized urbanization”, present in Ildefonso Cerdá's (1815-1876) first writings, plays a more and more important role in his work. At the end of his life, it also was the subject of a treaty that never reached us. With this concept, the Catalan Engineer, known for his plan of the extension of Barcelona, aims, in a hygienist perspective, to improve health conditions in the city by the introduction of a green system. He also wants to think the urban development and the opening up of Spanish territory by a total urbanization that would transcend boundaries between rural and urban spaces. This thesis attempts to trace the genesis of this concept by exploring Cerdá's life, the advent of the “urbanization idea” and the manner in which it was achieved in Barcelona, in the so typical form of the *Eixample* area. Whilst intending to adapt the contemporary city, based on the movement, to the industrial society needs,

Cerdá takes the roman road, inspired by the Antiquity. The territorial organization he recommends, based on urban spreading, orthogonal structure and space uniformity – what “ruralized urbanization” really means – gives an up-to-date dimension to the ancient models of space occupation and colonisation. This analysis of this concept encourages a new view on Barcelona and on its extension, surely synonymous of modernity and modernism, but which principles come ironically from the countryside and from the past. Considering the evolution of the “ruralized urbanization” is the very subject of the two first parts of the *General theory of urbanization* (1867), a translation into French is given in the appendix, what could allow to a francophone reader to experiment the depth of a still unrecognized thinking by himself.